

Mégamouche

Richard Sapir
Warren Murphy

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

WARREN
MURPHY

RICHARD
SAPIR

MÉGAMOUCHE

L'IMPLACABLE

61

TO COMPLETE



Richard Sapir et Warren Murphy

Mégamouche

L'Implacable – 61

Traduit de l'anglais (États-Unis) par France-Marie Watkins

Milady

À la fin, les insectes régneront sur la terre.

CÉLÈBRE SAVANT

À la fin, on s'en fout.

REMO WILLIAMS,

identité et adresse inconnues, dernier homme à avoir été exécuté
sur la chaise électrique au Pénitencier d'État du New Jersey.

*La fin ? Quelle fin ? Vous autres Blancs, vous serez avec nous
éternellement.*

CHIUN, MAÎTRE DE SINANJU,

Sa Redoutable Magnificence, vase de la source solaire de tous les
arts martiaux, familièrement appelé « Petit père » par Remo
Williams qui, quoique blanc, est par moments un gentil.

Encore que ces derniers temps...

Mais à quoi bon s'en plaindre, ça ne sert à rien.

Chapitre premier

Winston Hoag avait peur de beaucoup de choses, dans la vie, mais jamais de celles qui allaient le tuer.

Il avait peur des brusques courants d'air chaud ascendants en été au-dessus des arbres, qui faisaient brusquement piquer son petit avion monomoteur jusqu'à ce qu'il arrive à le redresser à quelques mètres seulement des champs de coton.

Il avait peur des produits chimiques dont il saupoudrait les champs, peur que le contact constant avec les pesticides qui protégeaient les récoltes ne s'insinuent dans son système sanguin et le tuent.

Il avait peur de perdre ses contrats avec les agriculteurs et de voir sa famille réduite à la mendicité.

Il avait peur des couchers de soleil qui brouillaient son sens des distances et peur des levers de soleil qui l'aveuglaient brusquement dans son cockpit découvert.

Mais il n'eut certainement pas peur du charmant jeune couple qui lui offrit deux cents dollars pour lui installer une caméra entre les jambes afin de filmer sa figure de bas en haut pendant qu'il saupoudrait les récoltes. Tout ce qu'il demanda, c'est que la caméra ne gêne pas ses commandes au pied.

— Il faut que vous mettiez la caméra en marche avant de lâcher vos produits chimiques, expliqua la jeune femme. C'est important. Le sulfatage ne devra commencer qu'une minute après le déclenchement de la caméra.

— Deux minutes, rectifia le jeune homme.

— D'accord, dit Winston Hoag, mais pourquoi ?

— Parce que c'est ce que nous voulons, dit la jeune femme.

Elle avait des cheveux blond cendré et l'accent nonchalant de la fortune, une assurance qui la faisait paraître riche même en jean délavé. Winston Hoag savait que s'il portait un jean délavé il aurait l'air pauvre. Et même, la première chose qu'il avait faite en s'engageant dans l'armée de l'air avait été de jeter son vieux jean délavé. Et à sa démobilisation, son premier soin avait été d'acheter des jeans bien neufs, raides et bleu-noir, bien inconfortables.

Winston Hoag, comme beaucoup de gens qui ont eu une enfance misérable, redoutait toujours de retomber dans cette misère. Il aurait de quoi employer les deux cents dollars.

— Si c'est ça que vous voulez, c'est ça que vous aurez, répondit-il,

mais j'aimerais savoir pourquoi.

— Parce que, dit la fille.

— Parce que nous voulons capter votre expression au moment où vous vous apprêtez à sulfater, expliqua le jeune homme. Quand elle change.

— Y a pas de changement, déclara Hoag.

— Il y en a un, affirma la fille. C'est forcé.

— À vrai dire, nous ne le savons pas, avoua le garçon qui portait un short kaki clair avec des poches partout et avait une énorme liasse de billets de cent dollars à la main. Mais nous aimerions le savoir.

Winston Hoag prit les deux cents dollars.

— N'oubliez pas, dit la jeune femme. Exactement deux minutes avant que vous ne mettiez en marche votre vaporisation chimique, nous voulons que la caméra se déclenche entre vos jambes.

— D'accord.

— Comment protégez-vous vos réservoirs d'insecticide ? demanda le jeune homme.

— Quoi ?

— Quelle protection utilisez-vous pour vos réservoirs d'insecticide ?

— Aucune. C'est moi qui ai besoin de protection !

— Comment savez-vous si vos réservoirs ne vont pas lâcher l'insecticide prématurément ?

— Ça risque pas, assura Hoag.

— Faites-moi voir, demanda la fille.

— Ce n'est rien que de bons vieux réservoirs d'insecticide.

— Je veux les voir quand même.

Hoag les conduisit tous deux vers l'avion en expliquant qu'il avait pris toutes les précautions pour éviter une décharge prématurée.

— Faut pas oublier, dit-il, que cet insecticide coûte cher et aussi qu'il pourrait y avoir des plaintes contre moi si, par erreur, je saupoudrais un quartier résidentiel.

— Oui, dit-elle, nous savons que l'argent a beaucoup d'importance pour vous.

— Ben quoi, j'en ai besoin ! Tout le monde doit gagner sa vie et je n'aime pas qu'on m'insulte quand je fais un boulot !

— Nous comprenons, répondit le jeune homme sur un ton conciliant. Nous ne voulions pas vous insulter. Pourriez-vous, s'il vous plaît, renforcer les réservoirs d'insecticide ?

— Pardon ? dit Hoag, essayant d'être poli à son tour.

— Pourriez-vous renforcer les réservoirs d'insecticide, en doublant par exemple le coffrage de protection ?

— Pas pour deux cents dollars.

— Trois cents, proposa le garçon.

Hoag secoua la tête. D'abord le matériel supplémentaire irait probablement chercher dans les cent dollars et puis ça alourdirait l'avion et augmenterait sa consommation. Hoag était prêt à tout laisser tomber. Il voulait bien faire un tas de choses pour quelques centaines de dollars, mais pas prendre des risques avec un vieux coucou.

Finalement, il accepta, pour quinze cents dollars, de renforcer la protection des réservoirs, ce qui, selon lui, ajoutait un poids de cent kilos à l'appareil et compromettait son équilibre. Winston Hoag était sûr qu'ils allaient refuser.

Mais les billets de cent continuaient à lui tomber dans la main comme s'il en pleuvait. En plus, le jeune homme ne réclamait même pas de reçu.

— Vous savez, dit Hoag, même si ce foutu taxi s'écrase, ces réservoirs-là ne risqueront rien.

— Vous en êtes bien sûr ? s'inquiéta la jeune femme.

— Je veux ! J'aimerais bien être aussi protégé ! dit Hoag et il eut droit à un double sourire simultané.

Ils revinrent le lendemain pour examiner le travail de Hoag. Ils voulurent installer eux-mêmes la caméra, comme ça et pas autrement, demandèrent à voir comment il était assis aux commandes. Ils réajustèrent l'angle de la caméra pour être certains, disaient-ils, que l'objectif capterait bien son expression.

— J'ai l'impression qu'il est braqué sur ma poitrine, dit Hoag alors que la jeune femme passait sa main entre ses jambes et comme ce n'était pas désagréable il ne protesta pas.

— On sait ce qu'on a à faire, répliqua-t-elle. Voyons maintenant comment vous tournez la commande des réservoirs.

Il se pencha et allongea le bras vers une manette chromée qui avait l'air d'avoir été démontée d'un vieux moteur électrique. Elle avait été soudée dans le déclencheur de la caméra vidéo. Quand il la toucha, sa poitrine se trouva à moins de cinquante centimètres de l'objectif de la caméra.

— Parfait, déclara la jeune femme.

Hoag décolla dans l'après-midi pour saupoudrer une petite culture de cacahuètes près de Plains, en Géorgie, après avoir empoché quinze cents dollars des jeunes gens qu'il prenait pour des cinglés.

Il n'allait même pas se donner la peine de désinsectiser ce jour-là. Il ne voulait pas prendre le risque de survoler en rase-mottes ces cacahuètes, avec ce poids supplémentaire. Il comptait arriver au-dessus du champ de cacahuètes, mettre en marche la caméra, voler exactement sur le même palier pendant vingt minutes pour que la caméra ne filme rien d'autre que sa figure et le ciel, et les deux jeunes crétins ne sauraient jamais qu'il n'avait rien saupoudré. Ensuite, il

rentrerait, leur donnerait leur caméra, retirerait tout ce lourd bric-à-brac de son appareil et ferait son travail sur les cacahuètes le lendemain, normalement.

« Il n'y a que les imbéciles pour jeter l'argent par les fenêtres », pensa-t-il en atteignant une altitude de deux mille pieds.

Il resta sur ce niveau, se pencha dans le cockpit, sourit à l'objectif et saisit fermement la manette du déclencheur. Il souriait encore quand l'objectif jaillit comme un projectile et s'enfonça directement dans son cœur avec assez de force pour déchiqueter le sternum avant d'exploser dans la cage thoracique.

Le médecin légiste fut incapable de comprendre ce qui s'était passé parce qu'il ne restait pas grand-chose de Winston Hoag une fois tous les morceaux ramassés dans la poussière d'argile rouge du champ de Géorgie.

Les ailes de l'avion étaient en lambeaux, le fuselage bon pour la ferraille et Winston Hoag était réduit à un tas d'os souillés de caillots de sang. Les seuls survivants intacts de l'épave étaient les réservoirs renforcés.

Des témoins affirmèrent avoir vu Hoag voler à environ deux mille pieds, tout à fait normalement, et brusquement l'avion amorcer un piqué en vrille et s'écraser sur le sol à pleine vitesse, en manquant de peu un cultivateur de cacahuètes qui surveillait un lapin prêt à l'attaquer, du moins, le croyait-il.

Ce fut seulement lorsque la station de télévision locale reçut un coup de téléphone anonyme que le coroner apprit qu'il ne s'agissait pas d'un accident mais d'un crime.

— Si vous cherchez un objectif de caméra, disait la voix, vous le découvrirez dans le torse du monstrueux assassin massacreur Winston Hoag.

— Monstrueux assassin massacreur ? Mais l'assassin de qui ? demanda le journaliste en faisant désespérément signe à quelqu'un d'appeler la police pour repérer d'où venait cet appel.

— Tout, répondit la voix anonyme. Il a assassiné les matins, le gazouillis des oiseaux et la beauté sauvage du loup des forêts. Il a assassiné notre eau et notre ciel. Et, surtout, il a assassiné demain.

— Il n'était qu'un désinsectiseur, protesta le journaliste de la télévision.

— Précisément ! Nous sommes l'ALE et vous n'allez plus nous faire ça ! Ni vous ni tous les autres Winston Hoag du monde ! Nous sommes l'Alliance pour la Libération des Espèces. C'était une exécution morale.

— C'est moral de tuer le père de trois enfants ? riposta le journaliste, en perdant toute réserve professionnelle pour hurler au téléphone.

— Oui. Nous avons détruit un avion et supprimé un pilote sans

traumatiser davantage d'environnement. Les réservoirs d'insecticide n'ont pas dégage leur poison génocide.

Dans le courant du mois suivant, il y eut trois autres « exécutions morales ». L'Alliance pour la Libération des Espèces revendiqua l'étranglement d'un rancher avec son propre fil de fer barbelé. Elle prit soin, comme ses représentants le firent bien observer dans leurs coups de téléphone à la police et à la presse, de ne pas laisser traîner les barbelés sur lesquels des animaux auraient pu se blesser mais les avaient enfoncés dans la gorge du rancher. L'ALE enveloppa aussi l'équipage d'un thonier dans ses propres filets et noya tout le monde dans le Pacifique au large de la Basse-Californie, de telle manière que le filet ne pourrait jamais se détacher pour prendre au piège de pauvres poissons. Et ils bouchèrent un puits de pétrole offshore au large des côtes du Massachusetts avec les crânes de l'équipe de forage, en proclamant fièrement qu'ils avaient utilisé « un bouchon naturel biodégradable et non polluant ».

Waldron Perriweather, troisième du nom, ne cherchait pas à justifier les meurtres. Après chacun, il apparaissait dans diverses émissions de télévision pour expliquer sa position à ce sujet :

— Tout en désapprouvant la violence sous toutes ses formes, je dois, nous devons considérer les causes de ces meurtres.

Après quoi il faisait un sermon d'une demi-heure sur la cruauté de l'homme envers les autres créatures vivantes.

— Dans quelle sorte de société vivons-nous ? demandait-il. Nous empalons des êtres vivants sur des hameçons de métal pour attraper d'autres créatures vivantes que nous faisons mourir d'asphyxie et nous appelons cela du sport. Je parle de la pêche, messieurs !

— Nous le comprenons, monsieur Perriweather, dit le commentateur, et plus particulièrement votre position de premier protecteur de la nature d'Amérique. Mais l'assassinat de toute une équipe de forage, tout de même !

— Et les millions de morts quotidiennes dont une presse asservie ne parle jamais ? Après tout, que cherche l'Alliance pour la Libération des Espèces, sinon attirer l'attention du public sur les atrocités commises en son nom avec le soutien du gouvernement ?

— Quelles atrocités ? demanda le journaliste interloqué, et à la télévision nationale, Waldron Perriweather, troisième du nom, héritier de la fortune Perriweather, un bel homme blond dont les traits délicats étaient le résultat des mariages successifs de l'argent de la famille et de la beauté, énuméra la liste des atrocités commises avec l'argent des contribuables américains : le massacre collectif des insectes, l'empoisonnement des poissons, la pollution de l'air,

l'assassinat légalisé des cerfs et des élans au nom de ce sport appelé la chasse.

Waldron Perriweather, troisième du nom, n'avait que faire de ces groupes qui ne protégeaient que les animaux manifestement aimables et beaux, comme les petits chiens, les chats et les oiseaux.

— Et le ver Inga ? demanda-t-il. À longueur de journée, des savants cherchent le produit qui empêchera cette malheureuse créature de respirer. C'est pire que les chambres à gaz des Nazis !

— Est-ce que le ver Inga ne détruit pas les récoltes ?

— L'homme aussi ! riposta Perriweather.

— Comment est-ce que l'homme détruit ces récoltes ?

— Exactement comme le ver Inga. Il les mange. Mais alors que le ver Inga ne veut que partager les bienfaits de la terre, nous essayons fébrilement de le détruire avec des produits chimiques. Il est grand temps de mettre fin à nos préjugés strictement humains. Nous devons tous partager cette terre, entre nous tous, sinon nous allons la perdre complètement.

Sur ce, Perriweather quitta le studio sous des applaudissements polis.

Il retourna dans son somptueux domaine de Beverly, dans le Massachusetts, une colossale forteresse de granit construite sur une hauteur dominant l'Atlantique, dans une région où régnaient les Perriweather depuis un siècle et demi. Il n'y avait pas de pelouses bien tondues autour de la maison, rien que de hautes herbes où les insectes et les oiseaux pouvaient batifoler tranquillement. Jamais aucun insecticide n'avait touché les terres des Perriweather.

Tout domestique surpris à employer une bombe insecticide pendant la saison des moustiques était immédiatement renvoyé. Les Perriweather n'autorisaient pas non plus les moustiquaires, préférant ce qu'ils appelaient « l'approche humanitaire ». Cela consistait à faire veiller des domestiques toute la nuit, avec de grands éventails dont la brise légère ne permettait à aucun moustique de se poser sur de la peau Perriweather. Naturellement ces mêmes domestiques, suivant la vieille tradition Perriweather, travaillaient aussi dans la journée. Ce n'était pas parce que la famille obéissait à des principes moraux à l'égard des insectes qu'elle jetait son argent par les fenêtres. En outre, ces principes moraux n'étaient en rien incompatibles avec certaines exigences légitimes vis-à-vis de la domesticité.

À l'entrée du domaine, la Rolls de Perriweather s'arrêta. Le chauffeur en descendit, se baissa et Waldron lui grimpa sur le dos pour être porté à pied vers la grande maison de pierre. Waldron n'aimait pas entrer en voiture sur ses terres, pour ne pas polluer avec des vapeurs d'essence l'air de ses « colocataires », à savoir les mouches, les vers et les moustiques.

En arrivant, Waldron se précipita dans une pièce, hermétiquement fermée par une porte d'acier protégée par un très fin grillage à l'extérieur comme à l'intérieur. Des bouches d'air assuraient l'aération de la pièce, fermées elles aussi par un très fin grillage. Il régnait une température constante de trente degrés. Des fruits blets et de la viande avariée rendaient l'atmosphère irrespirable.

Un homme grisonnant en blouse blanche était penché sur un microscope, au-dessus d'une coupelle. Il transpirait abondamment.

— Est-ce que c'est prêt ? demanda Perriweather.

— Pas encore, répondit le savant. Il n'y a là que les larves.

— Faites voir.

Le savant s'écarta. Perriweather regarda anxieusement, l'œil sur le microscope, et contempla les choses les plus adorables qu'il n'avait jamais vues, de gros vers blancs qui gigotaient gaiement.

— Ravissant ! murmura-t-il. Tout va bien se passer, j'espère ?

— Monsieur Perriweather, je crois pouvoir vous assurer que vous n'avez aucun souci à vous faire pour ces asticots.

Perriweather hocha la tête et regarda de nouveau, au microscope, la coupelle pleine de larves se gorgeant d'un bout de viande avariée.

— Guili-guili, areu, areu, guili-guili, roucoula Waldron Perriweather, troisième du nom.

Chapitre 2

Il s'appelait Remo et il connaissait les vieux immeubles comme un médecin connaît les vaisseaux sanguins. Il savait qu'il devait y avoir la cage d'un ancien monte-charge dans ce sous-sol vétuste et il savait qu'il le trouverait derrière l'ascenseur. Il savait aussi qu'un mur apparemment solide le cachait. Il appuya le plat de sa main contre le plâtre, sentit sa sécheresse, sentit l'obscurité autour de lui, goûta cette éternelle odeur de charbon dans cette cave de Boston.

Il appuya plus fortement, en augmentant régulièrement la pression afin qu'il n'y ait pas de bruit violent, et le mur du sous-sol céda dans un soupir. Le vieux monte-charge était derrière. Avec soin, Remo ramassa les plâtras et en fit une petite pile bien propre sur le côté.

Il allongea un bras dans le trou et, à tâtons, sa main rencontra un morceau de fer rouillé, qui s'effrita sous ses doigts. C'était la poignée de la porte du monte-charge. Il ne la tira pas, certain qu'elle lui resterait dans la main. Simplement, il pressa un peu le bois verroulu qui tomba en poussière.

Il enjamba la caisse et la corde du monte-charge qui gisaient par terre et s'engagea dans la cage. Remo monta sans bruit, en s'élevant avec art dans ce conduit noir et sans air. Il savait que les parois de briques qu'il sentait sous ses doigts risquaient de s'effondrer s'il exerçait une trop forte pression. Alors, au lieu d'y prendre appui, il fit en sorte que le mur devienne une partie de lui-même et crée un mouvement ascendant.

Il était mince, avec des poignets épais, vêtu d'un tee-shirt et d'un pantalon noirs. Il était chaussé de mocassins souples qui caressaient tout juste les parois tandis que son corps montait dans l'étroit puits ténébreux. Et puis il entendit des voix de l'autre côté du mur.

Il forma un pont avec les cinq doigts de sa main gauche, posa la droite contre le mur opposé et resta en suspens pour écouter.

— Qu'est-ce qui peut nous arriver ? demandait un homme. Hein ? Tu veux me le dire ?

— J'ai peur, je te répète. J'ai peur. Regarde la taille de ce truc-là. Je n'ai qu'une envie, foutre le camp, oublier ce que nous avons trouvé et nous féliciter qu'ils ne se soient encore aperçus de rien.

Le premier homme s'esclaffa.

— Crétin ! Nous n'avons jamais été aussi peignards. Ce n'est pas un crime. C'est eux qui commettent le crime. C'est eux qui violent la loi, pas nous. C'est eux qui doivent avoir peur, pas nous. Ils doivent faire

dans leur froc.

— Je ne sais pas. Je suis quand même d'avis de laisser tomber.

— Écoute, il ne va rien nous arriver.

— C'est pas nos fiches, déclara le second homme.

— Et alors ?

— On est tombé dessus par hasard en faisant une étude informatique sur un de nos ordinateurs.

— Exactement. Tu viens donc de prouver que nous n'avons rien volé !

— Mais ce n'est pas à nous.

— Possession vaut titre. Si ces fiches, ces merveilleuses fiches, ne sont pas à nous, elles sont à qui ?

— À ce sanatorium que nous avons découvert à Rye, dans l'État de New York. Folcroft.

— J'ai parlé aujourd'hui au directeur de ce sanatorium. Il dit que ce n'est pas à lui.

— Bon, et ce complexe d'ordinateurs de Saint-Martin ? C'est lié à tout ce truc-là, je ne sais comment.

— Saint-Martin ! Superbe, une île de vacances dans les Antilles ! Tu te figures qu'il y a là-bas des gens qui se soucient de ces fiches ?

— Je crois que les fiches de Folcroft ont leur duplicata à Saint-Martin. Probablement pour éviter qu'elles soient effacées par erreur. Et je crois que c'est un service secret du gouvernement et que nous ne devrions surtout pas nous en mêler !

— Pourquoi ? demanda le premier homme.

— Parce que ce serait mal. Ces gens-là essaient de faire du bien. Qu'est-ce que nous allons faire, nous ? Gagner encore de l'argent ? On s'est déjà suffisamment enrichis dans ce pays.

— C'est pas une raison. Prouve-moi d'abord qu'il y a un risque et lequel.

— Et s'ils ont des commandos qui travaillent pour eux ?

— Non. D'après l'ordinateur, il n'y a qu'un seul homme qui assure la protection du système.

— Ce type est peut-être dangereux.

Le premier homme éclata de rire.

— Nous avons trois hommes derrière la porte et trois hommes dans la rue. Les portes sont en acier blindé. Qu'il essaie de nous attaquer, tiens ! Il n'y aura qu'un seul cadavre. Le sien.

— Ça ne me plaît quand même pas, insista le second homme.

— Écoute, on sera plus riches que les rois du pétrole. On pourra laisser tomber l'informatique. On connaîtra tous les secrets, tout ce qui se passe dans le pays, on pourra faire chanter le gouvernement. Ou les gens qui enfreignent la loi. On pourra faire tout ce qu'on voudra et tout le monde aura peur de nous. Il ne peut rien nous arriver.

C'est eux, pensa Remo. C'est bien ceux-là.

Il libéra sa main gauche et laissa la droite le soutenir contre le mur puis, par une légère extension, il repoussa le mur au milieu de la pièce. Au milieu d'un nuage de poussière et de plâtras, il fit une entrée remarquée dans une salle, très haute de plafond, dans laquelle se trouvaient, outre une superbe cheminée de marbre noir, deux hommes effrayés.

Entre eux, il y avait une cassette de métal gris ; on avait dit à Remo que c'était un disque dur de deux cents mégabytes, quoi que puisse être un mégabyte.

Les deux hommes étaient d'âge moyen, encore tous bronzés par les vacances d'hiver qu'ils venaient de prendre au soleil. Mais quand le mur s'ouvrit et que Remo apparut, le bronzage disparut et ils devinrent deux vieux messieurs très blêmes.

— C'est le disque dur de deux cents mégabytes ? demanda Remo.

Tous deux hochèrent la tête, pétrifiés. Ils ouvraient de grands yeux et leurs mouvements étaient raides, comme si leur cou était en bois.

— Vous avez fait des copies ? demanda Remo parce qu'on lui avait dit de le demander.

— Non ! s'écrièrent en chœur les deux hommes.

Remo en saisit un par le petit doigt de la main gauche qu'il lui tordit en le comprimant douloureusement.

— Dans la salle de bains, gémit le malheureux.

— Qu'est-ce qu'il y a dans la salle de bains ?

— Des disques souples. Des copies.

— Montrez-les-moi.

Les deux hommes allèrent ouvrir une porte blanche à côté de la cheminée de marbre. Remo put alors voir des milliers de disques très minces.

— C'est ça ?

— Vous ne devez pas être leur agent si vous n'êtes pas foutu de reconnaître un disque souple, dit le plus agressif des deux hommes.

Il portait un costume gris cintré avec une cravate rayée. L'autre était en bleu marine avec une chemise blanche qu'il arborait avec l'air d'un homme qui assiste à son propre enterrement.

— Je suis leur agent, assura Remo.

Dans sa poche, il avait un objet dont il était censé se servir maintenant. C'était un petit appareil qui avait l'air d'un briquet mais sans flamme, un objet noir, métallique, avec un bouton qu'il devait presser. Il pressa et, dans la pièce, la lumière clignota bizarrement.

— C'est bien leur agent, dit l'homme au costume cintré. Il a tout effacé, avec une projection de champ magnétique.

— C'est ça que je viens de faire ? s'étonna Remo.

— De quoi vous allez vous servir pour le disque dur ? Il a une

enveloppe de platine cinq fois plus dure que de l'acier.

— Cinq fois, vous dites ?

Les deux hommes ahuris n'en crurent pas leurs yeux. Cet homme mince, en tee-shirt et pantalon noirs, donna simplement une petite tape sur les deux côtés de la cassette métallique extraforte, presque une caresse ; avec un craquement, la carapace se brisa, l'intérieur apparut un instant, d'un violet étincelant et une gerbe d'éclats brillants retomba dans la pièce.

— Vous avez fini ? demanda le plus audacieux des deux hommes.

— Non, dit Remo. Encore deux choses.

— Quoi ?

Cet homme audacieux avait un petit pistolet, qui ne le quittait plus depuis que ses ordinateurs s'étaient branchés, il ne savait pas comment, sur la mémoire de ceux qui surveillaient depuis de longues années la face obscure de l'Amérique. Il avait en ce moment sa main sur le pistolet. Il tirerait, se disait-il, une balle dans le centre du tee-shirt noir de l'homme mince. Une simple balle en pleine poitrine et puis il viderait le chargeur dans la tête et prendrait ses jambes à son cou. Tel était son plan. Malheureusement, ce plan exigeait un cerveau en état de marche pour le mettre à exécution et brusquement le sien se trouvait en bouillie dans le fond de la cheminée.

L'autre homme tourna de l'œil et ne se réveilla jamais car sa moelle épinière avait été proprement sectionnée. Ni l'un ni l'autre n'avait vu bouger la main de Remo.

Remo regarda de tous côtés.

— Disque dur, copies, marmonna-t-il tout seul. Disque dur, copies. C'est tout. Je crois que j'ai tout fait.

Il repartit par le monte-charge. Dehors, dans la ruelle, à côté de l'élégant hôtel particulier de Boston, un garde armé le regarda d'un œil torve. Remo sourit. Le garde lui demanda comment il se faisait qu'il sortait de cette maison.

Remo chercha une réponse. Comme il n'en trouva pas, il déposa le garde et son pistolet dans une poubelle voisine. Remo n'aimait pas le monde des ordinateurs.

Il l'aima encore moins en arrivant dans une petite ville balnéaire de la côte de Caroline du Sud. Plusieurs bungalows de bois bordaient le paisible Atlantique, dont les petites vagues venaient lécher le sable et l'herbe. Les vieilles marches de bois du bungalow ne firent aucun bruit quand il y monta légèrement. L'air sentait bon l'océan. Remo sifflotait tout bas mais, dès son entrée, il se tut. Un horrible écran de verre au-dessus d'un clavier le dévisageait. Quelqu'un avait apporté un ordinateur dans le bungalow.

Assis dans un fauteuil face à la mer, il y avait un frêle vieillard

vêtu d'un discret kimono bordeaux orné de dragons dansant autour d'un soleil brodé de fils d'or. De chaque côté de sa tête, de légères touffes de cheveux blancs voletaient comme du duvet de pissenlit sous une brise légère. Deux mains parcheminées aux doigts délicats et aux longs ongles gracieux reposaient paisiblement sur ses genoux.

— Qui a apporté ce truc-là ici ? demanda Remo en montrant l'ordinateur près de la porte.

— La joie de ton retour fait chanter mon cœur, dit le frêle vieillard, Chiun, Maître de Sinanju.

— Pardon, petit père, mais je déteste les ordinateurs, les machines et les choses qui ne font pas boum dans la nuit.

— Ce n'est pas une excuse pour me saluer aussi irrévérencieusement.

— Pardon, répéta Remo.

Il passa derrière l'ordinateur et vit un homme gisant sur le plancher. Il y avait un attaché-case ouvert à côté du cadavre.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

À l'intérieur de l'attaché-case, il y avait une brochure d'informatique.

— Quoi ? demanda calmement Chiun.

— Ce cadavre. Vous avez eu des ennuis avec l'ordinateur ?

— Pas du tout. Je ne suis pas un illettré en informatique.

— Alors qu'est-ce que ce cadavre fait par terre ?

— C'est lui qui a eu des ennuis avec l'ordinateur, expliqua Chiun.

— La machine lui a sauté dessus et l'a tué ?

— Il est mort, n'est-ce pas ?

— Je ne vous débarrasserai pas de son corps, déclara Remo.

Chiun garda le silence. Avait-il demandé à Remo de se débarrasser du corps ? Avait-il fait autre chose durant cette journée, cette pauvre journée ensoleillée dans ce monde affreusement injuste et qui lui réservait si peu de joie, que de tenter de se comporter d'une manière raisonnablement juste ? Qu'avait-il jamais demandé au monde ? Il ne souhaitait que la paix. Il ne désirait qu'une petite miette de justice et une chance de pouvoir savourer les bienfaits du soleil. En échange des redoutables secrets de Sinanju qu'il avait donnés à Remo, Chiun, le Maître de Sinanju, ne recevait qu'ingratitude et questions hostiles à propos d'un vague imbécile de vendeur d'ordinateurs qui était mort parce qu'il n'avait pas su le faire marcher.

Pendant de longues années, pensait-il avec amertume, il avait donné à Remo ce qui n'avait été donné à aucun autre homme blanc du monde. Il lui avait fait don du pouvoir de Sinanju, la source solaire de tous les arts martiaux, d'où étaient partis les rayons inférieurs que même les Blancs avaient maîtrisés : le karaté, le taekwondo, le judo et tous les autres faibles mouvements du corps.

— Je ne vais pas balayer ce cadavre, répéta Remo. Je ne vous demande pas de vous occuper de mes cadavres, alors, s'il vous plaît, ne me demandez pas de m'occuper des vôtres.

— Celui-là n'est pas le mien, déclara Chiun. Mais je comprends bien qu'il est des choses qu'on ne peut jamais expliquer à celui qui a le cœur mauvais.

— Depuis quand est-ce que j'ai le cœur mauvais, petit père ?

— Tu as toujours eu le cœur mauvais.

— Je suis habitué à « ingrat », mais pas à « mauvais ».

— Est-ce que ça t'ennuie ? demanda Chiun, avec un soupçon de sourire sur son calme visage oriental.

— Non.

Le soupçon de sourire se dissipa.

— Je trouverai autre chose, promit Chiun.

— J'en suis bien certain. Mais ce ne sera pas commode de trouver plus fort que « cœur mauvais ».

Chiun, naturellement, n'avait pas tué le vendeur. Oh non ! Il le fit bien comprendre. Il avait simplement voulu s'intégrer dans le monde de l'informatique. Pendant tous les siècles où la Maison de Sinanju avait travaillé pour des empereurs et des souverains, les tributs s'étaient accumulés dans le petit village de la baie occidentale de Corée. Des dons de ce petit Grec, Alexandre, de pharaons et de rois, de tous ceux qui avaient eu recours aux services de l'antique Maison coréenne d'assassins. Des présents trop nombreux pour en dresser la liste. Les ordinateurs savaient, disait-on, faire ce genre de listes, alors Chiun, qui aimait les gadgets de l'Occident, avait téléphoné à un marchand pour acheter un ordinateur, un appareil qui savait bien dresser les listes.

Le vendeur s'était présenté le jour même, apportant un bel appareil, finement usiné, avec une superbe boîte grise pour le transporter et un clavier de touches étincelantes.

Chiun expliqua le problème : il fallait établir une liste de poids différents, parce que les anciens Maîtres étaient payés en poids de pierres précieuses mais aussi en dramits, en pulons et en refids, et, parmi ces refids, il fallait aussi distinguer un refid majeur de soie ou un refid mineur de soie.

— Pas de problème, dit le vendeur. Ça fait combien, un refid ? Histoire de bien programmer ça.

— Tout dépend de la qualité de la soie. Un petit refid de belle soie vaut plus qu'un grand refid de soie inférieure. C'est une question de qualité et de quantité à la fois.

— Je vois. Un refid, c'est une valeur.

— Oui, approuva Chiun.

— Pas de problème, répéta le vendeur. Combien vaut un seul refid,

en monnaie ?

— Un seul refid est égal à trois barons sept huitièmes au temps de la dynastie Ming, ou à mille deux cent douze shekels hérodiens, sous le règne de ce merveilleux roi de Judée.

Au bout d'une matinée de travail acharné, le vendeur était parvenu à mettre au point un système de valeur des divers poids et mesures de la Maison de Sinanju. Les doigts de Chiun voletaient impatiemment alors qu'il attendait le moment où il pourrait lui-même appuyer sur les touches et faire le compte, pour la première fois depuis des siècles, des glorieux tributs de la Maison de Sinanju. Car cela signifiait que, dans les siècles à venir, tous les futurs Maîtres seraient obligés de penser à Chiun quand ils feraient le compte des richesses qui leur étaient transmises.

— Est-ce que nous pouvons mettre mon nom sur chaque page ? demanda-t-il.

— Pas de problème, dit le vendeur et il programma chaque page pour qu'elle indique automatiquement et éternellement que ce compte avait été fait à l'instigation de Chiun ; on pouvait même faire les pages plus courtes pour que le nom de Chiun apparaisse plus souvent.

— Ne devrions-nous pas mettre « Le Grand Chiun » ?

— Pas de problème, répéta le vendeur et il glissa la formule dans le programme.

Le bonheur de Chiun était tel qu'il en avait les larmes aux yeux.

Le vieux Coréen s'assit devant le clavier et le caressa du bout des doigts. Puis il commença à taper la liste des tributs modernes envoyés par sous-marin de la nouvelle nation d'Amérique à la Corée, en règlement de l'instruction du « Grand Chiun ».

Mais soudain, alors que Chiun appuyait sur une des précieuses touches, une triste masse grise apparut sur l'écran et toutes les lettres disparurent.

— Où est mon nom ? demanda-t-il.

— Ah, vous avez appuyé sur la touche « Annulation », au lieu de la touche « Suite ».

— Où est mon nom ? répéta Chiun.

— Il a été effacé. Il n'est plus là.

— Je l'ai mis là et vous l'avez mis là, dit Chiun. Vous avez dit qu'il était là éternellement. Ramenez-le.

— Nous pouvons toujours reprogrammer votre nom, assura le vendeur.

À ce moment, comprenant qu'il avait affaire à un individu à la compréhension peu développée, Chiun, en toute justice, fit une proposition : si le vendeur rétablissait son nom, il lui achèterait l'ordinateur.

— Nous pouvons toujours le reprogrammer, répéta le vendeur.

Mais le premier nom est effacé à jamais. (Et il rit.) Les noms s'en vont et s'en viennent. Tout comme les gens, hé, hé. Ils s'en vont et s'en viennent.

Et c'est ainsi que le vendeur s'en alla. Il s'était baissé pour débrancher la prise et il était hors de question que Chiun laisse repartir un vendeur d'ordinateurs qui avait avalé son nom.

Ce fut la première contrariété de la journée. La seconde, ce fut le retour de Remo, concluant tout de go que Chiun avait en quelque sorte créé un cadavre, histoire de le lui faire balayer. Chiun n'avait rien créé du tout. Il avait souffert parce que l'ordinateur ne marchait pas. Chiun avait souffert de voir son nom effacé. Et le vendeur avait souffert de voir son existence effacée. Ayant involontairement frappé une touche d'effacement, Chiun en avait frappé une autre, située juste au-dessus de l'oreille du vendeur, sur sa tempe, et l'ongle y avait pénétré pour un effacement définitif.

— Je suppose que cela ne t'intéresse pas de savoir ce que cet homme a fait à mon nom, dit Chiun.

— Je m'en fiche. C'est votre cadavre, pas le mien.

— Je pensais bien que la vérité ne t'intéresserait pas. Après tout, tu te moques de ce qui arrive à la gloire de la Maison de Sinanju et tu t'en es toujours moqué.

— Je ne vous débarrasserai pas de ce corps.

— Eh bien, moi non plus !

Tous deux entendirent des pas, au-dehors, les pas hésitants d'un homme dont le corps inculte se détériorait selon un processus très fréquent en Occident, c'est-à-dire vieillissait.

— Smith a téléphoné, dit Chiun. Il sera là cet après-midi.

— Nous sommes dans l'après-midi.

— Et le voici, dit Chiun.

Un homme âgé, à la figure maigre, aux cheveux blancs clairsemés, gravit les marches de bois grinçantes et frappa à la porte.

Remo alla ouvrir.

— Comment cela s'est-il passé aujourd'hui ? demanda Smith. Avez-vous eu le disque dur et les copies ?

— Disque dur et copies, assura Remo. Au poil. On s'en est occupé.

Il referma la porte. Remo ne savait qu'il restait jeune qu'en regardant vieillir Smith, en voyant les mouvements se raidir, les pieds traîner.

Depuis près de vingt-cinq ans, Smith était le directeur de CURE, une agence secrète dont Remo était le bras exécuteur ; la mission de CURE était de lutter contre les ennemis de l'Amérique, dans le cadre ou en dehors de la loi. Et c'était précisément ces activités extralégales qu'avaient découvertes par hasard les deux malheureux informaticiens.

Remo jugea bon de remonter le moral de Smith.

— Tout s'est très bien passé. Mais vous devriez mettre au point un nouveau système pour vos ordinateurs. N'importe qui a l'air de pouvoir se brancher dessus, à présent.

— Nous nous en occupons, répondit Smith en s'asseyant avec précaution dans un fauteuil. Nous avons, grâce à Dieu, découvert un génie qui va tout réorganiser de telle façon que vous n'aurez plus à éliminer de pauvres diables qui sont tombés par hasard sur nos archives. Mais pour le moment, nous avons d'autres problèmes importants.

— Nous sommes toujours prêts à servir, ô empereur, susurra Chiun.

Il refusait de s'adresser en d'autres termes au chef de ce service ultra-secret. Au fil des siècles, les Maîtres de Sinanju avaient toujours travaillé pour les dynasties impériales ou royales.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Smith à Remo, en indiquant le coin de la pièce.

— Rien. C'est à Chiun.

— C'est un cadavre !

— C'est ça, dit Remo. Il est à Chiun.

Smith se tourna vers Chiun qui demanda :

— Voulez-vous acheter un ordinateur ?

Puis, en coréen, il rappela à Remo de ne jamais parler d'affaires de famille devant Smith.

— Alors qu'est-ce que c'est que ce truc important sur lequel vous voulez nous faire travailler ? demanda gaiement Remo.

Smith se carra dans le fauteuil et respira profondément.

— Remo, que savez-vous des insectes ?

Chapitre 3

— Pas encore tout à fait, monsieur Perriweather, dit le savant.

— Ah, fit Waldron Perriweather, troisième du nom, très déçu.

— D'ici quinze jours, peut-être.

— Oui, bien sûr. Pas plus tôt ?

— Je crains que non, monsieur.

Perriweather soupira et regarda encore une fois au microscope.

— Nous avons besoin de deux autres générations, monsieur, expliqua le savant.

— Je comprends.

Perriweather avait la tête qui tournait. Il avait du mal à respirer. C'était encore cette odeur, celle qui lui donnait toujours la nausée et lui faisait peur.

Le biologiste travaillait de nouveau avec du DDT. Naturellement, il le fallait. Perriweather s'approcha d'une fenêtre qui ne laissait filtrer à travers son fin grillage qu'une lumière très atténuée. Même un œuf de mouche n'aurait pu passer entre les mailles de nylon scintillantes. Dehors, il y avait de l'air, du bon air pur. Perriweather plaqua deux mains contre la fenêtre et poussa.

— Non ! glapit le savant en se précipitant pour le tirer en arrière. Qu'est-ce que vous faites ? Vous êtes fou ?

— J'ai besoin d'air.

— Vous n'avez qu'à sortir.

Le biologiste aida son employeur à se relever et le traîna vers la porte. Une fois hors du laboratoire, Perriweather s'appuya sur une table de marbre qui venait de la cour impériale du tsar de toutes les Russies. Le biologiste fut surpris de le voir se rétablir si rapidement.

— Je croyais que vous aviez un malaise cardiaque.

— Non. C'est le DDT.

— Il n'y en avait pourtant pas de quoi incommoder une souris dans ce labo, assura le savant. C'est stupéfiant. Je n'ai jamais vu personne d'aussi sensible que vous. Mais vous savez que je suis obligé d'en utiliser à ce stade de mes travaux. Vous le comprenez bien ?

— Oui, oui.

— Il y aura encore du DDT et d'autres toxines dans le labo, avant que nous n'ayons fini. Si vous voulez que tout soit fait correctement.

— Je comprends. Continuez comme ça.

— Mais il y a une chose que je ne puis admettre, c'est que vous ouvriez une fenêtre là-dedans. Elles doivent rester hermétiquement

closes.

— Oui, oui, je comprends. Poursuivez votre travail.

— Et quand nous aurons réussi, bien entendu, il faudra classer toute notre documentation et détruire ce que nous avons créé.

Waldron Perriweather, troisième du nom, frémit à cette pensée horrible mais n'en laissa rien paraître.

— Bien sûr, bien sûr.

Cette réponse lui coûtait, mais il le fallait. Le savant n'avait accepté de travailler sur ce projet qu'à cette condition expresse.

Mais Perriweather savait que le moment viendrait où il n'aurait plus besoin du biologiste et alors, se dit-il : « Je mangerai volontiers les yeux pourris de cette sale tête. »

Mais il dit, avec un petit ricanement curieux, proche du bourdonnement :

— Vous faites un travail remarquable.

Sur quoi il partit pour une nouvelle conférence de presse. L'Alliance pour la Libération des Espèces avait encore frappé.

Les parents d'une famille de cinq enfants avaient été étranglés.

Les victimes n'étaient pas, semblait-il, directement visées. L'ALE avait voulu avoir accès à un des laboratoires de l'Organisation Internationale de la Santé. La police aux troussees, les membres de l'organisation s'étaient réfugiés dans une ferme et avaient pris les parents en otages. Et comme leurs exigences, non négociables, n'avaient pas été satisfaites, ils avaient tué le fermier et sa femme sous les yeux des enfants.

Ils avaient ensuite tenté de forcer le barrage de police et avaient blessé plusieurs agents avant d'être mis hors d'état de nuire sans avoir eu le temps de lancer leurs grenades à percussion. Les balles des policiers les clouèrent sur le siège avant de la voiture de feu le fermier.

C'était à ce sujet que Waldron Perriweather, troisième du nom, s'adressait au pays. Le journaliste de la télévision était sûr, cette fois, de le mettre au pied du mur.

— Je comprends votre position de porte-parole américain pour la défense de la nature, dit-il, mais comment pouvez-vous défendre de tels actes de terrorisme, le meurtre de parents sous les yeux de leurs enfants ? De braves gens qui ne demandaient qu'à vivre. Ils ne polluaient pas l'atmosphère. L'ALE a assassiné un cultivateur biologique. Il n'employait même pas de pesticides. Qu'avez-vous à dire à cela ?

— Pour supprimer ce que vous appelez le terrorisme, il faut traiter ses causes. Jamais vous n'empêcherez les justes et légitimes aspirations de ceux qui réclament un nouvel ordre juste et légitime pour toutes les créatures, non seulement celles qui ont les moyens de

se faire représenter et entendre, mais aussi toutes les espèces impuissantes, celles que jugent indignes de vivre tous ceux qui utilisent le DDT et autres toxines meurtrières.

Ce qui inquiétait le journaliste, c'était que cette tendancieuse absurdité allait probablement être approuvée sur tous les campus du pays. La police allait être mise en accusation dans les médias, pour avoir empêché deux assassins, de commettre de nouveaux crimes.

À Washington, le chef d'une brigade spéciale du FBI avait été chargé de la protection des laboratoires de l'Organisation Internationale pour la Santé, l'Éducation, l'Agriculture et l'Urbanisme ; il grinça des dents en regardant à la télévision l'interview de Perriweather. Quelques heures plus tôt, on lui avait dit que le FBI était dégagé de toute responsabilité pour la protection de l'OISEAU.

— Nous avons été attaqués aujourd'hui par des terroristes, au labo. Ils n'ont rien pu faire grâce à nous, avait protesté le chef de la brigade. Alors pourquoi est-ce qu'on nous retire la mission ?

— Les ordres sont les ordres, avait répondu son supérieur qui avait un grand bureau de coin dans le J. Edgar Hoover Building.

— Mais c'est ridicule ! Encore une fois, c'est grâce à nous qu'ils se sont plantés ; c'est pour ça qu'ils se sont attaqués au fermier et à sa famille. Nous, on a réussi à les empêcher d'entrer dans le labo. Nous ! Personne, dans aucun pays, n'a été foutu d'en faire autant.

— Je sais, mais les ordres sont les ordres. Votre unité est relevée de ses fonctions.

La protection de ce labo, qui était une des très rares sections productives de l'OISEAU, était depuis dix ans un véritable casse-tête chinois pour les services secrets. Ses recherches, sur un plan international, portaient sur la lutte contre les insectes destructeurs de récoltes. Et pourtant, c'était la seule section de l'OISEAU à être l'objet d'attentats.

C'était d'autant plus bizarre que le laboratoire était l'unique département de l'OISEAU que toutes les nations, riches et pauvres, capitalistes et communistes, soutenaient activement. D'ailleurs, tout le monde s'accordait à reconnaître que c'était aussi la seule création à but humanitaire de l'OISEAU.

Mais, depuis dix ans, le laboratoire était régulièrement attaqué. Des savants étaient enlevés, tués, menacés, mutilés et bombardés. D'un pays à l'autre, où que l'on installe le labo, les savants devenaient des cibles.

Le laboratoire avait d'abord été créé en Oubanga, un pays africain en voie de développement dont les principales cultures subissaient de graves dégâts causés par des insectes. Mais quand les savants de l'OISEAU commencèrent à disparaître dans les eaux infestées de

crocodiles, l'Oubanga ravalait sa fierté et reconnut qu'il ne pouvait plus assurer la protection des savants. À contrecœur, il renonça à son privilège de nation-hôte en faveur de la Grande-Bretagne. Les Britanniques chargèrent leurs unités de choc du SAS de protéger les chercheurs, dans le cadre d'un nouveau réseau appelé MI-26.

Quatre jours après l'installation en Angleterre, un toxicologue fut trouvé mort au pied de sa cheminée dans sa nouvelle demeure du Sussex, tué par balles dans les deux yeux. Quand un tel incident se renouvela, les Britanniques ravalèrent leur orgueil et demandèrent aux Français de prendre la relève. Le laboratoire déménagea à Paris où, avant même que le matériel ne soit en place, tout le bazar partit en flammes.

À la demande de tous ses membres, le labo fut déplacé dans l'état policier le plus compétent du monde. Il fut installé dans le cœur de Moscou et sa sauvegarde confiée au KGB.

Grâce à une surveillance constante et à l'autorisation légale d'arrêter toute personne circulant aux alentours du labo, le KGB put garder les savants en sécurité, malheureux mais à l'abri. Pendant trois mois. Et alors un botaniste fut trouvé mort à coups de griffes, dans un local fermé de l'intérieur.

Ravalant leur dignité, les Russes se débarrassèrent du laboratoire en le refilant aux États-Unis où le FBI, utilisant la technologie la plus avancée du monde, avait assuré sa sécurité pendant quatre mois. Jusqu'à ce jour encore, où il avait repoussé l'assaut de l'ALE.

Et malgré cela, le FBI était relevé de sa fonction et le chef de la brigade voulait savoir pourquoi. Les terroristes n'avaient pu franchir la dernière barrière de rayons et les savants étaient encore en vie. Tous. On avait même un indice, maintenant, sur les suspects éventuellement responsables de ces mystérieuses attaques contre les chercheurs.

Alors pourquoi le FBI se voyait-il écarté ? Le chef de la brigade spéciale attendait une réponse logique à cette question logique.

— Je ne fais qu'obéir aux ordres. Celui-là vient de très haut.

— Le directeur est devenu fou, alors.

— Plus haut, dit le supérieur.

— Alors le ministre de la Justice est complètement dingue, lui aussi.

— Le ministre non plus n'est pas d'accord avec cette décision.

Le chef de la brigade faillit se mettre en colère contre toutes les autorités politiques capables de prendre de telles décisions quand il comprit soudain que ça n'avait pas de sens. Manifestement, une personne très proche du Président, ou peut-être le Président lui-même, avait pris cette décision. Mais si elle était prise pour des motifs politiques, c'était une absurdité. La Maison-Blanche elle-même était

capable de comprendre ça. Voilà que l'Amérique réussissait là où toutes les nations avaient échoué jusqu'à présent. Cette leçon n'échappait certainement pas au monde, la Maison-Blanche devait le savoir. Et pourtant, le FBI était relevé. C'était fou.

— Soyez les bienvenus au laboratoire de l'OISEAU à Washington, dit Dara Worthington.

Elle se demanda si elle oserait se lier d'amitié avec ces deux curieux personnages. Elle avait déjà perdu trop d'amis, à l'OISEAU. Au premier abord, elle se dit qu'elle leur ferait juste visiter le laboratoire et s'éclipserait ensuite. Mais le vieux monsieur était si gentil, si doux qu'elle ne put s'empêcher de le complimenter, sur son adorable kimono d'un vert éclatant.

— Il est magnifique, dit-elle.

— Vous avez l'intention de nous bassiner longtemps avec ces idioties ? lui demanda méchamment le compagnon blanc de l'Oriental.

Il s'appelait Remo. Il était incroyablement sexy, le genre d'homme avec qui elle rêvait de sauter au lit, mais il était grossier et arborait un air rébarbatif, une sorte de froideur détachée, avec un manque total d'égards. Quand elle l'avait chaleureusement accueilli, il l'avait ignorée. C'était vexant. Elle savait qu'elle était belle, avec d'admirables cheveux roux et un corps pour lequel bien des hommes avaient déclaré vouloir mourir. Bien sûr, elle ne voulait la mort de personne. Il y en avait déjà eu bien trop dans ces laboratoires. Mais au moins, quand elle accueillait chaleureusement quelqu'un, elle estimait qu'on pouvait, en retour, lui manifester un petit quelque chose, ne serait-ce qu'un peu d'intérêt poli.

— Contentez-vous de nous montrer le labo et les autres chercheurs, bougonna le nommé Remo mais elle ne lui répondit pas et continua de réserver ses sourires au vieil Oriental. Et surtout, faites attention à ne rien laisser traîner qui lui appartienne dans un ordinateur, ajouta-t-il.

— Est-ce qu'il vous parle toujours sur ce ton ? demanda Dara.

— Ce n'est pas grave, répondit Chiun.

Non seulement il était charmant et compréhensif, pensa-t-elle, mais encore il avait un joli nom.

— Je parle sérieusement, quand je vous dis de ne pas jouer avec son ordinateur, dit Remo d'une voix trop forte.

— Un ordinateur m'a posé un problème, expliqua Chiun. Depuis, on me reproche cet échec.

— Ça ne me paraît pas juste, dit Dara.

— Nous travaillons ensemble depuis de nombreuses années, cette chose blanche et moi, et je ne crois plus en la justice.

— Ne jouez pas avec son ordinateur, c'est tout, dit Remo, sinon vous verrez ce que c'est que l'injustice.

- Ce n'est pas la peine d'être si grossier ! protesta Dara.
- Si !
- Je ne comprends pas comment ce délicieux vieux monsieur fait pour vous supporter.
- Vous avez fini ?
- Oui.
- Tant mieux. Maintenant montrez-nous notre labo.
- Il faut bien apprendre à vivre avec ces choses, confia tristement Chiun. Savez-vous que je dois sortir les ordures moi-même ?
- C'est affreux ! Il pourrait au moins avoir un peu de respect.
- Vous êtes jeune et belle, susurra Chiun, et la sagesse n'attend point le nombre des années, ajouta-t-il sentencieusement.
- Je suis très touchée.
- Où est le labo ? demanda Remo.
- Cherchez-le vous-même ! riposta-t-elle.
- Je vous en prie, intervint Chiun. Nous devons comprendre et supporter les grossiers et les ingrats. C'est la rançon de la sagesse.
- Petit père, vous voulez lui dire ce que c'était, les ordures que je n'ai pas voulu mettre dehors ?
- C'est votre père, et c'est comme ça que vous le traitez ! s'exclama Dara Worthington choquée.
- Je suis son père non par le sang, expliqua Chiun, mais par les efforts que j'ai faits pour lui enseigner le bien.
- Dara comprenait cela. Le vieux monsieur était si beau ! Alors qu'ils franchissaient tous les systèmes de sécurité protégeant tous les laboratoires du complexe, Chiun raconta tout ce qu'il avait donné au jeune homme qui n'appréciait rien. Dara pensa que Remo ressemblait beaucoup à tous les hommes de sa vie.
- Elle lui jeta un coup d'œil mais il se désintéressait d'elle. Toute son attention était concentrée sur les lieux qu'ils traversaient parce que lorsque Smith l'avait chargé de cette mission, le directeur de CURE lui avait vraiment paru au comble du désespoir.
- Où est le labo du D^r Ravits ? demanda-t-il à Dara.
- C'est celui où vous serez, votre père et vous. On ne peut y accéder que par un sas spécial. Le FBI interdisait même au docteur de sortir de son labo, alors je suppose que vous ne pourrez pas le quitter non plus.
- Il était prisonnier du FBI ?
- Vous ne connaissez pas le D^r Ravits, répliqua Dara en coupant court à la conversation avec un sourire froid.

Mais Remo connaissait bien le D^r Ravits. Il savait où et quand il était né, où et quand il avait fait ses études et comment il était devenu entomologiste. Il connaissait aussi les échecs et les réussites de sa

carrière.

Smith avait tout dit à Remo, quand il était venu au cottage de la plage pour leur expliquer leur nouvelle mission à Chiun et à lui.

Il existait une espèce de hanneton qui se nourrissait traditionnellement des récoltes de trois tribus d'Afrique centrale. Depuis des dizaines de millénaires, ce hanneton vivait par cycles : tantôt il se reproduisait rapidement, détruisant toutes les récoltes pour se nourrir, tantôt, quand la surpopulation mettait en péril la survie de l'espèce menacée de famine, une sorte de réaction chimique se produisait chez lui, entraînant une autorégulation des naissances. Délivrées de la voracité des hannetons, les récoltes abondaient et, pendant quelques années, les tribus mangeaient à leur faim. Mais alors, le cycle infernal de la reproduction galopante se réinstallait, entraînant derrière lui la misère et la faim.

Hommes et insectes vivaient ainsi depuis des milliers d'années. Et puis, tout à coup, le nombre des hannetons cessa de diminuer. L'OISEAU avait alors commencé à étudier la bestiole. Si l'on arrivait à découvrir les signaux chimiques qui l'empêchaient de se reproduire, il deviendrait alors possible de contrôler la démographie de ces hannetons et de repousser à jamais le spectre de la famine.

Et ce fut l'horreur, avait raconté Smith à Remo et Chiun. Un véritable cauchemar. À chaque mutation que les savants de l'OISEAU effectuaient chez le hanneton Ung, l'insecte répondait par une contre-mutation. C'était devenu une partie d'échecs biologique, avec manœuvres et contre-manœuvres, et le plus terrifiant c'était que les ripostes de la bestiole étaient rapides : en trois générations, c'est-à-dire en quelques mois elle trouvait la parade. Elle possédait une adaptabilité aux attaques de l'homme encore jamais constatée chez un insecte.

Malgré ces difficultés, avait expliqué Smith, l'homme avait une chance de gagner. Un certain D^r Ravits avait mis au point une substance chimique appelée phéromone. Elle attirait les hannetons l'un vers l'autre mais ses effets annexes leur ôtaient toute faculté d'adaptation et retournaient contre eux leurs propres systèmes de défense.

Chiun, qui regardait alors avec irritation le cadavre derrière l'ordinateur, intervint soudain dans la conversation ; il marmonna en coréen à Remo :

— Je t'en prie, ne demande pas à l'empereur Smith de quoi il parle, il va vouloir se lancer dans toutes sortes d'explications.

Et, en anglais, il dit à Smith :

— Comme c'est fascinant, ô très sage empereur !

— Je ne vais pas vous ennuyer en évoquant les polypussides, annonça Smith.

— À votre aise, ô gracieux empereur.

— Voilà ce que nous voulons : il faut vous introduire tous les deux dans les laboratoires et quand les terroristes réattaqueront, il faudra les poursuivre et les identifier. Jusqu'à présent, ils sont passés au travers de tous les systèmes de défense du gouvernement et nous ne savons toujours pas qui ils sont. Le D^r Ravits dit que la phéromone est prête, presque tout à fait au point. Il doit être protégé.

— Je crois qu'il s'est produit une nouvelle attaque aujourd'hui, dit Remo ; il paraît que les gens du labo y ont échappé, c'est vrai ?

— Oui. Le FBI a réussi à les protéger jusqu'à présent. Ça vous paraîtra peut-être bizarre mais c'est précisément parce qu'il a réussi jusqu'à maintenant, que nous pensons qu'il est temps de prendre la relève.

Chiun faillit cligner des yeux d'étonnement et s'exclama en coréen :

— Enfin ils réfléchissent !

— Oui, dit Remo.

Il comprenait. Jamais aucun mur ne peut constituer éternellement un solide rempart. Même les tombes admirablement conçues des pharaons avaient, au cours des siècles, été pillées par des voleurs. Le monde changeait constamment et ceux qui voulaient y survivre devaient changer aussi, avant qu'il ne soit trop tard. C'était pourquoi Chiun avait voulu acheter un ordinateur.

— C'est une bonne idée, Smitty, reprit Remo. Et maintenant ne vous en faites pas et ayez confiance en nous. Après tout, ajouta-t-il avec un petit sourire en coin, il m'a fallu trop longtemps pour vous dresser. Je ne veux pas travailler pour quelqu'un d'autre.

— Hélas, il le faudra bien un jour. Je me fais trop vieux et vous avez l'air de rester jeune.

— Oh non, très gracieux empereur ! déclara Chiun. Vous êtes comme la fleur qui s'épanouit de plus en plus joliment alors que passent les jours.

— Vous êtes extrêmement aimable, Maître de Sinanju.

Sur quoi, lorsque Smith partit, Chiun marmonna en coréen :

— Tu vois, Remo, ce qui se passe quand on mange n'importe quoi ? C'est un mangeur de hamburger qui vient de nous quitter en traînant ses vieux pieds.

— Probablement, dit Remo sans enthousiasme.

Mais il avait pitié de Smith. Il avait de la compassion pour cet homme qui aimait les choses auxquelles Remo croyait encore. Le monde était digne d'être sauvé, en particulier cette partie du monde que Remo aimait, les États-Unis. Et ce fut ainsi que Chiun et lui partirent pour les laboratoires de l'OISEAU et firent la connaissance de Dara Worthington.

Ils la suivaient à présent dans le laboratoire du D^r Ravits.

Ravits examinait une imprimante d'ordinateur tout en engloutissant de grosses bouchées de gâteau au chocolat, avec un verre de soda sucré additionné de caféine. Sa figure avait l'air d'un champ de bataille de la Première Guerre mondiale, pleine de cratères laissés par une acné que rien n'avait pu combattre.

Il avait les mains tremblantes et sa blouse blanche était sale. Apparemment, le D^r Ravits n'avait pas l'habitude de changer de vêtements ni de se baigner souvent.

Dans le couloir, Dara Worthington avait averti Remo et Chiun que Ravits avait perdu le contact avec tout ce qui n'était pas son travail. Ce n'était pas précisément un sagouin mais un homme tellement passionné par une tâche absorbante qu'il n'avait pas de temps pour le reste. Il mangeait des gâteaux et buvait des sodas parce qu'il oubliait tout simplement de prendre de vrais repas.

Quand elle fit entrer Remo et Chiun, il leva les yeux de son imprimante.

— Ces deux entomologistes sont ici pour vous assister, docteur Ravits, annonça-t-elle.

— Bien. Je suppose que vous savez tous deux que les terroristes ont tué plusieurs de nos collègues ?

— Nous savons, assura Remo.

— Je vous laisse tous les trois, dit Dara en sortant à reculons. Vous devriez très bien vous entendre avec le D^r Chiun, docteur Ravits. Je l'ai trouvé tout à fait agréable.

Remo ne releva pas l'insulte. Il regarda les fenêtres et remarqua de très petits détecteurs d'alarme à ultra-sons. Le verre était assez épais pour résister à un obus de mortier. Pour éviter tout risque de pollution, la climatisation se faisait en circuit fermé par réoxygénation de l'air vicié. La sécurité lui parut adéquate. Un chat noir aux pattes blanches ronronnait confortablement dans un coin, à côté d'un petit radiateur.

— Mon meilleur ami, dit Ravits. Les chats sont de merveilleux compagnons. Ils vous fichent la paix.

Ravits grimaça une espèce de sourire forcé et retourna à son imprimante.

— Est-ce qu'il y a un téléphone, ici ? demanda Remo.

— Probablement. Oui, sans doute. Je ne m'en sers pas. Personne à appeler. Est-ce que vous bavardez toujours autant ?

— Nous sommes étymologistes, déclara Chiun en glissant ses longs ongles dans les manches de son kimono et en énonçant soigneusement chaque syllabe.

— Qu'est-ce que vous faites ici, alors ? L'étymologie est l'étude des

mots.

— C'est pas étymologistes, rectifia Remo, c'est l'autre.

— Entomologistes ?

— Tout juste, dit Remo. C'est ça.

— Logique. C'est pour cela que vous êtes avec moi, marmonna Ravits et il consacra de nouveau son âme aux mœurs sexuelles du hanneton Ung et à ses fonctions reproductrices.

Remo trouva le téléphone dans un coin. Il forma le numéro que Smith lui avait donné. L'appareil ne marchait pas. Remo ne se rappelait jamais très bien les codes mais, celui-là, Smith l'avait écrit.

Il recommença mais n'obtint toujours pas de réponse. Il lui fallait sortir pour téléphoner. Ravits ne savait pas où il pourrait trouver un autre appareil. Son odeur *sui generis* empestait le petit laboratoire.

— Restez ici et je vais tenir Smitty au courant, dit Remo à Chiun.

— J'attendrai devant la porte, où l'air est meilleur.

Remo trouva un téléphone en état de marche dans le bureau voisin du laboratoire de Ravits. Chiun se posta devant l'unique entrée. Tout le reste était hermétiquement fermé. Ravits ne risquait rien.

Ce téléphone-là marchait bien.

— Oui ? répondit Smith.

— Je voulais simplement vous dire que tout va bien.

— Parfait.

— Il est dans une pièce avec une seule entrée et Chiun y est en faction.

— Parfait, répéta Smith.

— Nous allons simplement attendre qu'ils attaquent.

— Parfait.

— Comment est le détroit de Long Island, aujourd'hui ? demanda Remo.

— Je ne suis pas à Folcroft.

— Dans les îles ?

— À Saint-Martin. L'ordinateur de renfort.

— Très bien. Profitez du beau temps. Et ne vous faites pas de souci, Smitty, d'accord ?

— D'accord.

Remo raccrocha et ressortit dans le couloir dont le revêtement d'acier évoquait à s'y méprendre l'intérieur d'un sous-marin.

— Nous allons attendre, dit-il à Chiun, tout content d'avoir pu rassurer Smith.

— Pas à l'intérieur, protesta Chiun. Je n'attendrai pas là-dedans.

— À l'intérieur, insista Remo.

— Attends à l'intérieur si tu veux. Moi, j'attends ici.

Remo ouvrit la porte du laboratoire. L'imprimante sur laquelle travaillait Ravits était maintenant rouge et luisante. Sur le papier, il y

avait un tas de déchets de viande. Un lambeau de peau blême attira l'attention de Remo. La peau était couverte d'acné.

C'était tout ce qui restait du D^r Ravits.

Chapitre 4

Le problème était résolu.

Finalement, après des années de recherches, le problème de la sécurité des ordinateurs de CURE étaient résolus.

Le D^r Harold W. Smith sortit sur la plage de sable blanc de Grand Case, dans cette baie des Antilles si parfaite à ses yeux et se dirigea du côté français de la petite île de Saint-Martin, pour prendre un petit bain de soleil. Il était content de lui.

Il pensait que s'il mourait maintenant, à la dernière minute de sa vie, il pourrait considérer avec satisfaction son existence et se dire qu'il avait fait du bon travail pour son pays et même pour l'humanité tout entière.

Et le coup de téléphone de Remo lui avait fait plaisir. Smith s'était inquiété : c'était un gros risque qu'il avait pris en supprimant la protection du FBI qui avait fait du bon boulot, mais le risque aurait été encore plus grand de le maintenir en place.

Personne n'aurait pu le blâmer s'il avait négligé le danger et tout laissé en l'état. Mais c'était précisément parce qu'il n'avait jamais cherché à promouvoir sa carrière qu'il avait été choisi, bien des années auparavant, par un Président mort depuis, pour diriger la nouvelle organisation chargée de lutter contre les ennemis de l'Amérique.

Non, pensa Smith, il avait simplement fait son devoir. Le vrai courage, c'était celui du Président actuel. Smith lui avait demandé un rendez-vous urgent. À cause de la nature de CURE, la rencontre devait rester secrète, ignorée même des proches collaborateurs du Président, ce qui était délicat. Le problème, même avec les plus fidèles collaborateurs, c'est que plus ils sont dignes de confiance, plus ils estiment devoir tout savoir. Et c'est ainsi que se produisent les fuites, quand trop de gens sont au courant de ce qui se passe. Smith expliqua qu'ils devaient se voir à l'insu du personnel de la présidence.

— Comment ? demanda le Président. Comment est-ce que je vais les renvoyer ?

— Non, monsieur le Président. Vous les laissez au cœur des affaires. Vous comprenez, leur curiosité s'éveille quand ils se sentent mis à l'écart. Alors vous allez prendre de courtes vacances. Vous irez dans votre ranch en Californie et là vous discuterez avec votre nouveau jardinier.

— Vous voulez que je vous fasse embaucher au ranch ?

— Je ne veux pas que vous ayez le moindre contact avec moi.

— Vous ne pouvez pas être embauché au ranch sans faire l'objet d'une enquête de sécurité, répliqua le Président. Puis il se reprit : Ah oui, j'oubliais. C'est vous qui contrôlez les personnes chargées des enquêtes de sécurité, n'est-ce pas ?

Harold Smith ne répondit pas à cette question. Il ne contrôlait pas les personnes qui étudiaient les renseignements figurant sur les demandes d'emploi ; il contrôlait les renseignements eux-mêmes. Tout marchait par ordinateur et CURE avait commencé à les utiliser avant même le ministère de la Défense. CURE avait toujours été en avance sur le reste du monde et c'était pourquoi l'organisation avait pu fonctionner alors que si peu de gens étaient au courant de son existence. Et un ordinateur ne raconte jamais rien de ce qu'il enregistre, même à son meilleur ami.

CURE vivait donc par ordinateur. Harold W. Smith n'avait eu qu'à appuyer sur quelques touches pour être habilité à l'embauche comme aide-jardinier dans le ranch californien du Président, après avoir expliqué au jardinier en chef qu'il avait besoin d'un assistant.

Ainsi, quand le Président arriva en Californie pour prendre quelques jours de repos, son premier soin fut d'aller examiner les rosiers le long de la clôture infranchissable.

Un vieux jardinier taillait les buissons. Le Président s'approcha, apparemment pour lui parler des roses ; de temps en temps, le jardinier gesticulait avec son sécateur. Mais la conversation était la suivante :

— Monsieur le Président, je vais vous demander de prendre un risque qui, apparemment, ne vous paraîtra pas logique.

— Allez-y. Dites toujours, répondit le Président avec sa bonne humeur habituelle.

— Vous connaissez l'OISEAU, l'Organisation Internationale pour la Santé, l'Éducation, l'Agriculture et l'Urbanisme ?

— Bien sûr. Ce truc de quatre mille personnes surpayées qui font profession d'attaquer l'Amérique avec l'argent des Américains.

— Je veux parler de leurs laboratoires d'entomologie.

— C'est la seule chose dans tout ce bazar qui présente un quelconque intérêt. Je sais que quelqu'un cherche à les supprimer. J'ai lu des rapports et j'ai fait protéger le labo par le FBI. Qui fait ça rudement bien. Même le KGB n'a pas été fichu de le faire convenablement.

— Je vous demande de relever le FBI et de nous laisser nous en occuper.

— Pourquoi ?

— Parce que, tôt ou tard, le FBI ne pourra plus assurer la

protection des chercheurs, répliqua Smith et il expliqua les dangers auxquels ils étaient exposés.

La seule parade efficace serait maintenant de passer à l'offensive et de s'attaquer au cerveau de cette bande de tueurs. Le FBI ne pouvait pas faire ça et, quelle que soit la qualité de la défense, les laboratoires finiraient par être infiltrés. Le Président s'étonna.

— Pourquoi est-ce que nous ne pouvons pas laisser le FBI là où il est et de nous contenter de répondre aux attaques de ces cinglés, quels qu'ils soient ?

— Parce qu'alors, ils cesseront provisoirement leurs attentats. Mais, tôt ou tard, ils recommenceront et nous devons les en empêcher.

— Est-ce que vous allez utiliser ces gens-là ? demanda le Président, faisant allusion aux deux hommes qui semblaient capables de pouvoir s'introduire n'importe où, y compris à la Maison-Blanche.

Il les avait vus à l'œuvre une fois et avait immédiatement voulu savoir si l'Amérique ne pourrait pas en produire d'autres. Il avait eu l'air bien triste quand Smith lui avait répondu qu'ils étaient tous deux uniques au monde.

Smith hocha la tête et le Président demanda encore :

— Vous savez ce qui se passera s'il se produit un nouveau meurtre et qu'on apprend que j'ai ordonné la suspension du FBI ?

— Oui.

— J'ai une presse qui adorerait me pendre. Cette fois, elle n'aurait même pas besoin d'inventer quelque chose.

— Je sais.

— Comment pouvez-vous être certain que votre plan marchera ?

— Je suis sûr d'une chose : si nous continuons comme ça, ils frapperont encore. Ils sont incroyablement habiles et semblent capables de s'introduire n'importe où. Comment se sont-ils introduits en Russie, je ne le saurai jamais.

— Alors comme ça, vous voulez que je me mouille ?

— Oui, monsieur le Président. Seul votre ordre direct peut écarter le FBI.

— Quelle est la gravité de cette histoire de bestioles ?

— Le problème risque de se généraliser dans le monde entier. Pour le moment, les zones sinistrées concernent le tiers-monde mais ça peut se répandre très vite.

Harold W. Smith tailla encore une brindille de rosier, en essayant distraitemment de se rappeler s'il devait couper au-dessus ou au-dessous de la tige principale. Ça n'avait pas d'importance. Il serait parti avant la nuit.

— Pourquoi est-ce que nous ne mettons pas nos meilleurs savants là-dessus sans nous soucier de l'OISEAU ? demanda le Président.

— Parce qu'ils ont la plupart des bons entomologistes.

Le Président réfléchit un moment pendant que Smith mutilait un autre rosier. Enfin, le Président hocha lentement la tête.

— Ne me laissez pas tomber, murmura-t-il tout bas et il s'éloigna le long de la clôture pour sa promenade de l'après-midi.

Trois heures plus tard, le nouvel aide-jardinier avait disparu.

Smith se souvenait très nettement des propos échangés cet après-midi-là. Il s'estimait l'obligé d'un homme qui avait pris la décision qu'il fallait prendre. Ça marcherait. Au fil des ans, il comprenait de moins en moins Remo ; quant à Chiun, il ne l'avait jamais compris. Mais c'était le genre de choses qu'ils faisaient bien et Remo venait d'annoncer que tout se passait parfaitement. Le D^r Ravits était bien protégé.

Et pour tout arranger mieux encore sous le soleil de Saint-Martin, il avait résolu définitivement le problème des ordinateurs. Il était satisfait, et, tout en s'enduisant de crème solaire pour protéger sa peau blanche des rayons du soleil, il se disait même qu'il avait de la chance. Il n'y avait jamais cru jusqu'à présent, mais il devait reconnaître maintenant, après tant d'années de calculs épuisants que, oui, il avait de la chance.

Tout à coup, quelqu'un lui tapa sur l'épaule et, levant les yeux, il vit le pantalon noir d'un gendarme. L'homme avait un pistolet dans un étui de cuir noir. Sa chemise bleue portait le blason de la gendarmerie nationale française.

— Vous êtes Harold W. Smith ? demanda-t-il en anglais avec un fort accent français.

— Oui.

— Voulez-vous avoir l'obligeance de me suivre, monsieur ?

Le ton de la voix ne révélait rien mais Smith savait que les gendarmes étaient très polis, à cause de l'industrie du tourisme dans l'île.

— Puis-je demander pourquoi ? demanda-t-il.

— Vous devez m'accompagner à Marigot.

Smith se dit qu'on allait le conduire à la gendarmerie, puisque Marigot était le chef-lieu de la partie française de l'île.

— Vous permettez que je mette autre chose qu'un caleçon de bain ?

— Mais naturellement, dit le gendarme.

En temps ordinaire, Smith se serait sans doute inquiété mais, ses ordinateurs étant maintenant à l'abri de toute intrusion, il se surprit à siffloter en montant à l'appartement qui donnait sur la mer.

Il ôta son caleçon mouillé pendant que le gendarme attendait poliment à la porte, prit une douche rapide pour se débarrasser du sable et enfila un short, un tee-shirt et des sandales. Il emporta aussi la

clef de la solution de tous les programmes des ordinateurs de l'organisation.

Cette clef avait la taille d'un attaché-case et contenait une capacité de mémoire encore plus importante que les ordinateurs du Strategic Air Command enfoui au plus profond des Montagnes Rocheuses. À vrai dire, CURE n'avait plus besoin de ses bureaux au sanatorium de Folcroft à Rye, dans l'État de New York, pas plus qu'elle n'avait besoin de ceux qui avaient été taillés dans les collines de corail derrière les marais salants de Grand Case. L'attaché-case de Smith suffisait. Car il avait enfin déniché un génie, qui avait découvert une source de mémoire presque aussi infinie que l'espace.

Cela dépassait la technologie de la bulle. Cela utilisait les rapports cosmiques entre les étoiles. L'énergie même qui attirait la lumière emmagasinait maintenant les données venant du monde entier sur un seul disque d'accès.

Barry Schweid, le génie en question, avait vingt-cinq ans, vivait chez sa maman et passait dix-huit heures par jour penché sur un petit ordinateur personnel qu'il avait « gonflé », comme il disait. Il ne se souciait pas trop d'un salaire. Mais sa mère s'en préoccupait pour lui ; elle s'inquiétait aussi pour son avenir, pour sa santé, elle voulait qu'il rencontre des jeunes filles bien, qu'il mange sainement et qu'il profite du soleil. Elle ne laissa pas sortir Barry de la maison avant d'avoir fait promettre à ce gentil Mr Smith, son nouveau patron, que Barry prendrait l'air au moins deux heures par jour et mangerait au moins un solide repas dans la journée.

Ces derniers détails réglés, Schweid vint travailler pour Smith, qui l'expédia à Saint-Martin où CURE avait un complexe informatique contenant en double toutes les données des ordinateurs de Folcroft.

— Je veux que vous rendiez notre fichier informatique impénétrable, avait dit Smith.

Et c'était ce que Schweid avait fait.

Apparemment, il avait simplement rassemblé toutes les informations de CURE dans un nouveau matériel informatique qui tenait dans un attaché-case.

— Je ne vois pas le progrès, avait dit Smith. J'ai maintenant trois fichiers qui peuvent être piratés, au lieu de deux.

— Non. Vous ne comprenez pas.

— Bon, je ne comprends pas.

— Écoutez. Ce truc nous permet de jeter un filet, un piège sur les autres ordinateurs, ceux de Folcroft et ceux d'ici.

— Et alors ?

— Alors ça nous permettra de bricoler ces autres ordinateurs de manière à ce que, si quelqu'un les pénètre, de quelque façon que ce soit, ils s'effaceront tout seuls. Totalement et instantanément.

— Et tout aura disparu ?

— Exactement. Avant qu'on puisse les voler. Et comme vous avez le fichier clef dans l'attaché-case, vous pourrez toujours reprogrammer les autres ordinateurs, quand vous voudrez.

Le seul problème, c'était le code d'accès à l'ordinateur de l'attaché-case. Schweid était encore indispensable pour cela, à cause de la complexité du système mais il avait promis à Smith qu'il trouverait bientôt un moyen d'accès simplifié qui permettrait à Smith de consulter lui-même son fichier sans l'aide de personne.

Cela avait fait fleurir aux lèvres de Smith un de ses rares sourires. Le monde tournait rond. Il se reposait à Saint-Martin, les problèmes internationaux promettaient de se résoudre tout seuls ; il se surprit lui-même de constater avec quelle désinvolture il avait appris qu'il était recherché par la gendarmerie, lui d'habitude si angoissé, si torturé.

Il prit l'attaché-case, auquel il avait donné volontairement un aspect vieux et minable, celui d'un bagage contenant plutôt du linge sale que l'accès à la plus gigantesque collection des plus vilains secrets du monde.

Harold W. Smith était ainsi fait qu'il pouvait se promener en bermuda, sandalettes et tee-shirt jaune et avoir l'air tout à fait naturel, un attaché-case à la main. L'attaché-case semblait être son accessoire obligatoire, même quand il dormait.

En bas, la voiture de la gendarmerie attendait, garée dans la ruelle entre les villas. Alors qu'ils roulaient dans les rues de Grand Case, si étroites que lorsque deux voitures se croisaient, l'une d'entre elles devait monter sur le trottoir, le gendarme posa très nonchalamment la seule question capable de plonger Smith dans un état de choc.

— Pardon, monsieur. Connaissez-vous un certain Barry Schweid ?

— Il ne lui est rien arrivé, j'espère ?

— Eh bien si, en quelque sorte.

— Que qu'est-il passé ?

— Il nous a donné votre nom.

— Oui, je le connais. Il est à mon service. J'ai une affaire d'import-export.

— Savez-vous que cet homme est dangereux ?

— Barry ?

Ce garçon était doux comme un agneau. Le seul incident qu'une enquête réellement approfondie ait jamais révélé sur le passé de Barry s'était produit au jardin d'enfants : il avait mouillé sa culotte. Il payait ses impôts en temps et en heure, il rédigeait scrupuleusement sa déclaration et avait même déclaré un billet de vingt dollars trouvé un jour dans la rue. Il était sorti cinq fois dans sa vie avec une fille et son premier baiser datait de son vingt-deuxième anniversaire.

Depuis trois ans, Barry consultait un thérapeute pour se guérir de

son incapacité à élever la voix. Un jour, il était même allé jusqu'à Curaçao parce qu'il avait eu peur de dire à l'hôtesse qu'il s'était trompé d'avion.

— Que diable a-t-il bien pu faire ? demanda Smith.

— Il a violemment attaqué une femme au marché de Marigot.

— C'est impossible !

— Alors qu'elle se portait au secours d'un gendarme.

Rue Charles-de-Gaulle, dans ce petit port écrasé de soleil qui était le chef-lieu de la partie française de l'île, Harold W. Smith s'entretint avec le préfet de police.

Il lui assura qu'il connaissait bien le jeune homme, qu'il connaissait son milieu, sa famille. Smith parlait couramment le français, ce qui était un bon point. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, il avait été parachuté en France. Il n'aimait guère en parler, mais dans ces circonstances il jugea bon de le rappeler. Il fit également savoir astucieusement au préfet qu'il avait été sauvé par la résistance et que, sans les Français, il serait mort.

À entendre Smith, on pouvait croire que les Français avaient libéré l'Amérique pendant la Seconde Guerre mondiale, et non l'inverse. Quand le préfet, charmé, se rendit compte qu'il avait devant lui un gentleman américain, espèce en voie de disparition, il reconnut que, dans les îles, on pouvait être plus indulgent qu'à Paris.

Smith présenta des excuses à la brave maraîchère et au gendarme, tout en ne comprenant vraiment pas comment Barry avait pu provoquer un tel drame. Il offrit mille francs à la femme et deux mille dollars au gendarme, « pour leur peine », précisa-t-il. Le préfet sagace posa sa main sur celle de Smith.

— Mille dollars suffiront pour sauver sa dignité, monsieur, conseilla-t-il avec un clin d'œil.

Ainsi, justice fut faite dans la rue Charles-de-Gaulle, entre deux vieux alliés qui se donnèrent chaleureusement l'accolade. Une fois l'argent remis, Barry fut libéré. On alla chercher « le monstre » avec toutes sortes de précautions et de recommandations de prudence. Des pistolets sortirent silencieusement des gaines.

Enfin apparut, entre deux immenses gendarmes, un petit jeune homme très pâle, très effrayé, aux traits bouffis, dont les cheveux avaient l'air de ne pas avoir vu de peigne depuis le berceau.

Barry portait une chemise de flanelle, un pantalon long et transpirait abondamment. Comme il avait peur de s'aventurer tout seul dehors, dans un pays étranger, il était resté jusqu'alors dans l'appartement climatisé, pour travailler. Et voilà que maintenant il se présentait, mal rasé, très humble et peureux, entre deux solides gendarmes français.

— Bonjour, Barry, dit Smith.

— Bonjour, Harold, murmura Barry.

— Ça va bien, Barry ?

— Non, Harold.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Barry Schweid leva un doigt et fit signe à Smith de s'approcher.

— C'est un secret, vous voulez me le dire à l'oreille, Barry ?

— Oui, Harold.

Smith s'approcha, demanda aux gendarmes de s'écarter un peu et se pencha pour mieux entendre les confidences de Barry.

— Ah, je vois, dit-il en se redressant. Et qui l'a maintenant ?

— Je crois que c'est lui, Harold, répondit Barry en pointant un doigt accusateur sur un gendarme qui se tenait derrière un bureau, sous une grande photo du président de la République.

— Un instant, dit Smith et il se retourna vers le gendarme qui lui jeta un regard soupçonneux. Est-ce vous qui avez confisqué un morceau de tissu bleu, quand vous avez arrêté M. Schweid ? chuchota-t-il en français.

Le gendarme répondit qu'il ne s'en souvenait pas très bien et, à ce moment, le préfet arriva dans la grande salle pour s'assurer que son hôte, Harold W. Smith de la Seconde Guerre mondiale, était correctement traité.

— Vous cherchez un bout de chiffon ? Une loque ? demanda-t-il.

Au mot de « loque », le gendarme du bureau retrouva la mémoire. Oui, Schweid se cramponnait en effet à un chiffon bleu, quand on l'avait arrêté, et le chiffon avait été jeté à la poubelle.

— Pourriez-vous le récupérer ? demanda Smith, toujours en français.

— C'est aux ordures.

— Chut, pas si fort.

— Qu'est-ce que vous avez à chuchoter ? glapit Barry. Immédiatement trois gendarmes dégainèrent leur pistolet et le lui braquèrent sur la poitrine.

Barry s'effondra dans un coin en hurlant, les deux bras croisés sur sa tête.

— Allez chercher ce chiffon, bon Dieu ! ordonna Smith.

— Allez, allez, dit le préfet.

— Tout va bien, Barry. On va le chercher, on va le chercher.

Mais Barry continuait de crier, de se rouler par terre en tapant des pieds et des poings. Le génie de l'informatique faisait un caprice.

Les pistolets regagnèrent leurs étuis. Les gendarmes échangèrent des regards perplexes. Le préfet affirma à son allié américain que Schweid avait été un très dangereux adversaire, au marché. La maraîchère qui avait été blessée pesait plus de 110 kilos, c'était probablement la personne la plus forte de l'île, même en comptant le

côté hollandais où il y avait beaucoup de colosses barbares.

Smith hocha la tête. Il ne savait pas ce qui s'était passé mais quand on aurait rapporté le chiffon, pensait-il, il pourrait interroger Barry et tirer l'affaire au clair. Il déclara au noble préfet que pareil incident ne se reproduirait plus jamais.

— Si M. Schweid doit se livrer à ce genre de violences, chuchota le préfet, et nous savons qu'on ne se refait pas, il y a des endroits pour cela. Le côté hollandais de l'île, par exemple. Vous comprenez ?

Smith hocha la tête en répétant que la violence n'était pas du tout dans le caractère du jeune homme. Un gendarme arriva alors, portant à bout de bras un grand lambeau de tissu bleu en se bouchant le nez. Le chiffon sentait le poisson, les fruits pourris et le marc de café. Il revenait de la poubelle.

— C'est à moi ! À moi ! brailla Barry.

— Mais oui, Barry, mais oui. On vous l'apporte.

— Merci, Harold, dit Barry en pleurnichant et en pressant contre sa joue la loque infecte.

Barry Schweid, génie des ordinateurs du vaste réseau secret de l'organisation, nouvellement baptisé « Le Monstre de Marigot », continuait de pleurer en suçant son pouce.

Le préfet leur donna une voiture pour les raccompagner à Grand Case. Au lieu d'aller à l'appartement, Smith se fit déposer au carrefour d'une route en cul-de-sac qui avait l'air de mener à une carrière de gravier. Dans les bureaux de l'entreprise, au-delà de marais salants infestés de moustiques, Smith entraîna Barry dans une pièce du fond où une porte secrète donnait dans une grande caverne abritant le grand ordinateur de CURE.

C'était là que Schweid avait conçu et mis au point le système portatif qui ne quittait plus Smith. Non seulement il avait imaginé le moyen de verrouiller les fichiers de Smith, mais encore d'identifier ceux qui, intentionnellement ou par hasard, risquaient de se brancher sur le réseau. Smith, qui n'était pourtant pas un néophyte de l'informatique, ne comprenait pas du tout comment cela marchait.

Une fois les portes d'acier hermétiquement fermées, Smith posa la question toute simple :

— Que s'est-il passé à Marigot ?

— Tout ça, c'est de votre faute, répliqua Barry qui se frottait l'oreille avec un coin de son chiffon.

— Ma faute ? Comment ça ?

— Je ne veux pas vous le dire.

— Voyons, Barry. Vous savez que nous travaillons dans le plus grand secret. Nous ne pouvons pas attirer l'attention sur nous, sinon nous risquons d'éveiller bien des curiosités.

— Du travail secret ? demanda Barry.

— Oui, dit Smith et Barry hocha la tête.

Il ôta du chiffon un bout d'arête de poisson et le fourra dans sa poche arrière.

— Bon, alors bon... C'est ces fichiers, dit-il en indiquant les grands ordinateurs qui tapissaient tous les murs de la salle. Vous avez programmé de vieux trucs et vous avez mis vos initiales sur les données et comme j'étudiais les fichiers, je faisais un... enfin, peu importe, c'est compliqué. Et il y avait vos observations là-dedans. Vous demandiez à quelqu'un que vous veniez de recruter ce qu'il faisait. Et il répondait qu'il ne faisait rien d'autre qu'apprendre à respirer et que tout ça c'était stupide et qu'il allait vous laisser tomber.

Smith comprit instantanément ce que Barry avait découvert : ses premières observations sur l'entraînement de Remo, tout au début quand il avait fait venir Chiun pour tenter de créer un exécuter unique, un bras vengeur, un seul homme pour faire le travail de dix mille. Mais Schweid parlait toujours :

— Ça n'avait aucun sens, naturellement, si l'on ne s'intéressait qu'aux mots. Mais ça n'arrêtait pas de resurgir parce que ça s'intégrait dans les formules cosmiques de base de la puissance. Vous comprenez la masse et l'énergie et la vitesse de la lumière, n'est-ce pas ?

— Aussi bien que la plupart des profanes, je pense.

— Eh bien, imaginez la courbe de la lumière et tout devient clair.

Smith s'éclaircit la gorge. Cela dépassait son entendement.

— À la lumière de la puissance cosmique, celle-là même que nous utilisons maintenant pour emmagasiner tous vos fichiers, on comprend ce que signifie la respiration. Ça veut dire qu'on se synchronise avec ces rythmes. Par conséquent, on reflète la courbe de la lumière dans sa propre puissance. Théoriquement.

— Et pratiquement ? demanda Smith.

— Eh bien, j'ai essayé, dit Barry, et tout à coup je me suis senti plein d'assurance, je suis sorti et j'ai couru, littéralement couru jusqu'à Marigot, qui doit être à huit ou dix kilomètres et puis là-bas, dans le marché, quelqu'un m'a bousculé et j'ai riposté en bousculant à mon tour.

— C'était le gendarme ?

— Oui, je crois.

— Vous lui avez fracturé la clavicule.

— Ah, mon Dieu !

— Et ensuite vous avez jeté par terre une femme de 110 kilos et elle est encore à l'hôpital.

— Ah, mon Dieu, mon Dieu, gémit Barry et le chiffon tranquilisant ressortit de sa poche.

— Est-ce que vous seriez capable de faire tout le temps ce genre de choses ? demanda Smith.

— Quoi ? La respiration qui m'a donné la force ? Non. Vous comprenez, il faut pouvoir ne pas penser. Si vous pensez à ce que vous faites, vous ne pouvez pas le faire.

— Comme un mouvement de sport, murmura Smith qui savait qu'on ratait fréquemment son coup au golf, si on s'inquiétait de son swing. Il préféra ne plus penser à toute cette affaire et, se souvenant de la promesse qu'il avait faite à la mère de Barry, il lui demanda :

— Est-ce que vous pouvez rassembler assez de courage pour faire une promenade avec moi ?

— Parmi des inconnus ?

— Tous les gens sont des inconnus avant qu'on ne fasse leur connaissance, Barry. J'étais un inconnu pour vous, au début.

— Mais maman m'a dit que vous étiez un homme gentil.

— Vous avez le droit d'emporter Chiffon-Fonfon.

— Les gens vont rire. Je le sais bien.

— Eh bien, laissons Fonfon à la maison où il sera en sécurité.

— Je crois que j'aime mieux l'emporter, dit Barry en serrant sur son cœur la loque bleue.

Il accepta de faire à pied tout le chemin de la carrière de gravier jusqu'à Grand Case, au moins quatre cents mètres.

Comme ils partaient, un léger bourdonnement se fit entendre dans l'attaché-case de Smith. Barry comprit tout de suite qu'un message était arrivé, alors qu'ils étaient dans la caverne. Il le récupéra. Cela venait du Président des États-Unis et disait :

« Que m'avez-vous fait ? »

Chapitre 5

Depuis près de dix ans, la presse internationale se désintéressait complètement des meurtres et des problèmes des laboratoires de l'OISEAU. Mais cet après-midi-là, la suspicion qui pesait sur une éventuelle complicité du Président des États-Unis dans la mort du Dr Ravits mobilisa tous les journalistes.

Ainsi, lors de la conférence de presse présidentielle, la paix qu'il avait fait conclure entre des factions en guerre en Amérique du Sud fut dédaignée, les nouvelles livraisons de céréales qui allaient permettre de nourrir la moitié de l'Afrique furent passées sous silence et personne ne songea même un instant aux prochaines négociations mettant fin à la course aux armements.

— Le Président des États-Unis pourrait-il nous expliquer pourquoi le FBI, bien qu'ayant parfaitement rempli sa mission protectrice auprès des laboratoires de l'OISEAU, a été relevé ? demanda une journaliste qui n'avait jamais une fois dans sa vie eu un mot aimable pour le FBI.

Elle avait même réclamé une fois son abolition, en prétendant le remplacer par un comité civil composé de Noirs, de femmes et d'aliénés sociaux. Et par aliéné social, elle entendait toute personne purgeant une peine allant de quinze ans à perpétuité pour homicide.

— J'assume la pleine responsabilité de ce qui est arrivé, répliqua le Président. Oui, c'est moi qui ai ordonné le départ du FBI. Je ne puis rien dire de plus sinon que des mesures sont prises pour assurer en permanence la sécurité du projet de l'OISEAU. Je pourrais faire observer qu'un objectif immobile, même le mieux protégé du monde, ne peut être défendu éternellement. Et c'est tout ce que je puis dire.

Pendant vingt minutes, la presse s'acharna sur ce même sujet. Pourquoi changer ce qui marchait bien ? Qu'est-ce qui prouvait qu'il ne se cachait pas simplement derrière la sécurité nationale pour se livrer à de sales manigances occultes ?

— Écoutez, dit finalement le Président. J'ai pris une décision. Peut-être n'était-elle pas bonne mais j'en assume toute la responsabilité.

Immédiatement, il y eut une bonne demi-douzaine de commentateurs pour protester que c'était trop facile, que le Président se tirait d'affaires avec une pirouette politicienne en revendiquant la responsabilité de cette décision. L'un d'eux s'exclama :

— Une fois encore, nous voyons un Président essayer de se justifier en utilisant des moyens abjects et dénués de tout scrupule, c'est-à-dire en jouant la carte d'une prétendue franchise. De combien de bavures

pourra-t-il se disculper avec ce tour-là ?

Certains chroniqueurs allèrent même jusqu'à insinuer que le Président pourrait bien être l'auteur des meurtres, afin de supprimer l'OISEAU.

— Allons, allons, mes amis ! expliqua le Président. Je ne suis pas contre l'OISEAU. Je n'ai jamais été contre leurs laboratoires puisque c'est justement la seule chose qui marche dans toute cette organisation. Et même je leur reprocherais plutôt de ne pas financer suffisamment ces laboratoires de recherches. Ils ont de somptueux immeubles à Paris, à Londres, à Rome et à Hong Kong et ils n'ont qu'un laboratoire. Ils ont quatre mille employés, tous très bien payés, et moins de cinquante chercheurs. Et les savants ne sont pas si bien payés que ça.

— Alors pourquoi voulez-vous détruire le laboratoire ? demanda un journaliste de la télévision.

Il s'était taillé une belle réputation de fin limier en se glissant un jour chez un coiffeur pour examiner des mèches de cheveux coupés et savoir si le Président se teignait.

Heureusement, le Président avait gardé le sens de l'humour.

— Eh bien, si vous aviez écouté ma dernière phrase au lieu de préparer votre question tendancieuse, vous sauriez que je suis *pour* et non contre les laboratoires. Je suis opposé à la corruption. Je suis opposé aux jets privés, aux châteaux et aux salaires exorbitants distribués à un tas de gens qui ne font rien sinon critiquer l'Amérique. Je fais ici allusion à la dernière résolution de l'OISEAU qui rend le capitalisme américain responsable de la majorité des maladies contagieuses et qui, pour des raisons inconnues, félicite l'Organisation pour la Libération de la Palestine d'avoir fait sauter à la bombe un hôpital juif sous prétexte de lutter contre la maladie. Franchement, est-ce que vous appelez ça lutter contre la maladie ?

— Monsieur le Président, pourquoi êtes-vous opposé à la lutte contre la maladie ?

Le cadavre avait été déchiqueté, brisé, toute la charpente osseuse écrasée.

— Nous l'avons perdu, dit Remo.

— Nous ? s'étonna Chiun. Nous n'avons perdu personne.

— Il est mort. Je ne sais pas comment on l'a approché, mais il est mort.

— Beaucoup de gens meurent, déclara Chiun, profondément convaincu de cette éternelle réalité à laquelle était soumise l'humanité.

— Pas comme ça. Pas alors que nous avons promis à En-Haut de le protéger.

Ce qui déroutait Remo, c'était la totale impossibilité d'entrer dans cette pièce et la façon dont le corps avait été mis en pièces, un peu comme un enfant mal élevé qui joue avec ses aliments.

Une machine infernale aurait pu faire ça, mais il n'y avait aucune machine infernale en vue. Et une machine même infernale n'aurait pas joué avec le cadavre du D^r Ravits. Rien d'assez grand pour perpétrer un tel crime n'avait pu pénétrer dans cette pièce, encore moins à l'insu de Chiun.

Remo retourna tâter les murs, presser et sonder. Aucun des panneaux ne bougeait.

— Petit père, je sèche, dit-il.

— Nous ne séchons pas. Sinanju était glorieuse depuis des millénaires avant que n'existe ton petit pays stupide et sa gloire durera pendant les siècles des siècles. Il y a de la mort, ici. Nous compatissons avec celui qui a souffert de cet accident mais nous commisérans aussi avec toutes les victimes des inondations, de la foudre et de la famine et de ces souffrances que nous connaissons bien, en servant le village de Sinanju.

Dans ces moments-là, Chiun ne manquait jamais de rappeler la raison initiale pour laquelle des hommes de Sinanju étaient devenus assassins. Le petit village de Corée était si pauvre, disait la légende, que les habitants devaient jeter les nouveau-nés dans la mer parce qu'ils ne pouvaient pas les nourrir. Ce problème, autant que pouvait en juger Remo, ne se posait plus depuis trois mille ans mais, pour Chiun, c'était un souci constant, valide et éternel.

— Ce n'est pas un accident, protesta Remo. Nous étions là pour protéger ce type et quelqu'un ou quelque chose s'est attaqué à lui. Sous mon nez et à ma barbe.

— Fais attention à ce que tu dis. Je ne veux plus jamais t'entendre parler ainsi. Sinanju n'a jamais perdu personne. Comment aurions-nous pu le perdre ? Ce n'était pas un empereur. C'était un savant travaillant sur on ne sait trop quoi et c'est probablement ce qui l'a tué. Mais nous n'avons perdu personne.

— Il est mort. Nous devions le garder en vie.

— Pas nous, c'est toi qui devais le garder en vie et tu ne veux même pas mettre un kimono.

— Je ne me sens pas à l'aise en kimono, dit Remo qui n'avait jamais pu s'y habituer parce que ça battait les jambes. Nous avons un problème.

— Oui, et tu sais quel est ce problème ?

— Nous avons perdu quelqu'un.

— Non, répliqua gravement Chiun, car même si le monde prétend que nous avons perdu quelqu'un, dans un siècle ou deux, le monde oubliera. Ainsi va le monde.

Remo regarda une mouche posée sur les restes du D^r Ravits. Une autre bourdonnait autour du chat satisfait mais comme le chat savait contrôler les mouvements de sa peau, elle ne se posait pas longtemps.

— Notre problème, reprit Chiun, c'est qu'il y a ou qu'il y a eu quelque chose, ici, capable de pénétrer dans une pièce hermétiquement close et de tuer avec une grande puissance sauvage, et que nous ne savons pas ce que c'est. Si nous ne l'écrasons pas maintenant, d'autres générations devront l'affronter et, ne sachant pas ce que c'est, elles risqueront d'être détruites à leur tour.

Remo téléphona à Dara Worthington pour lui annoncer qu'il s'était produit une sorte d'accident dans le labo du D^r Ravits.

— Quel genre d'accident ?

— Venez voir. Et un conseil, Dara. Apportez beaucoup de torchons de papier. Le modèle doublement absorbant.

Quand Dara Worthington vit ce qui restait du D^r Ravits elle vira au violet, puis au blanc et tomba dans les bras de Remo. Quand elle reprit connaissance, Remo la tenait debout et lui expliquait qu'il venait de découvrir quelque chose d'épatant dont les propriétés considérables éclipsaient largement les recherches de ce pauvre D^r Ravits.

Dara, sur le moment, ne fut pas particulièrement intéressée. Elle pensa que Remo devrait manifester un peu plus de sensibilité à l'égard de la fin tragique de son collègue, au lieu de se vanter de ses prouesses scientifiques.

Remo laissa Dara, très secouée par la mort du D^r Ravits, fulminer contre lui, et il fit avec Chiun le tour de tous les autres laboratoires des bâtiments, pour annoncer à tout le monde qu'il était sur le point de faire une grande découverte, bien plus importante que celle du D^r Ravits.

— Plutôt sûr de vous, on dirait, dit un chercheur.

— Tout est pratiquement prêt, affirma Remo avec un sourire et un clin d'œil.

Et après avoir parlé à tout le personnel du labo de sa grande découverte, sans même dire à quoi elle servait, Chiun et lui s'installèrent pour attendre d'être attaqués.

Mais rien ne se produisit.

Le soir, ils annoncèrent qu'ils allaient passer la nuit au labo et ils se postèrent bien visiblement près des fenêtres pour que ceux qui avaient assassiné Ravits viennent tenter de les tuer.

Mais personne ne vint.

La police ne pouvait pas enquêter sur le meurtre aux laboratoires de l'OISEAU parce que c'était un territoire diplomatique et par conséquent inviolable.

L'OISEAU ne pouvait pas enquêter sur ce meurtre parce qu'il aurait fallu pour cela quelqu'un qui sache comment on enquête sur un meurtre, ou sur quoi que ce soit d'ailleurs. L'OISEAU ne disposait que d'une jeune Dara Worthington, pulpeusement moulée dans une blouse blanche, qui faisait ses rapports à l'une des trente-trois commissions au siège de l'OISEAU à New York.

Ce jour-là, leurs membres assistaient à une énième réunion sur « La sécurité et les droits inaliénables des peuples opprimés ». Ce dernier groupe ne comprenait que ceux qui étaient en guerre contre l'Amérique ou l'un de ses alliés occidentaux. Tout groupement luttant contre un pays communiste ou du tiers-monde n'avait aucun droit et n'était pas opprimé. Certains observateurs des groupes de « libération » faisaient partie de la commission. Ils livraient leur lutte contre l'oppression dans les meilleurs restaurants, théâtres et palaces du monde, richement rétribués par le contribuable américain.

Ils écoutèrent Dara Worthington expliquer la mort d'un de leurs chercheurs, tout en se demandant comment elle serait sans sa blouse. Au début, Dara avait été l'enjeu d'une sourde rivalité entre les directeurs qui voulaient tous l'avoir. C'était avant de savoir qu'elle faisait partie de « ceux-là ».

L'homme qui avait été tué dans le laboratoire de Washington était aussi un de « ceux-là ».

« Ceux-là », c'était les savants qui savaient par quel bout on doit regarder dans un microscope, les secrétaires qui connaissaient l'alphabet et les directeurs du budget qui, curieusement, savaient lire un budget.

« Ceux-là », c'étaient les raseurs indispensables qu'on devait supporter et même, en de rares occasions comme celle-ci, écouter. Les membres de la commission sur la Sécurité et les droits inaliénables savaient que Miss Worthington était une « ceux-là » dans un corps admirable, parce qu'elle s'obstinait à vouloir leur exposer des faits réels.

— Malgré ce drame, dit-elle, les recherches du D^r Ravits avaient été couronnées de succès. L'imprimante qu'il parcourait au moment de sa mort tragique révélait que, finalement, le hanneton Ung pouvait être vaincu et, ainsi, des millions de vies sauvées en Afrique. Il existait une phéromone que le D^r Ravits avait isolée, qui contrôlait le système de reproduction de cet insecte redoutable.

Le président de la commission leva une main.

— Est-ce que ça va durer longtemps ?

— C'est une découverte capitale, répondit Dara, qui va nous permettre de sauver de la famine les populations de l'Afrique centrale.

— Tant mieux, dit le président qui venait d'un des pays d'Afrique centrale. Nous tenons tous à sauver les populations du tiers-monde.

Mais est-ce bien nécessaire de nous donner tant de détails ?

— Vous voulez dire sur le moyen d'éliminer le hanneton ?

— Oui.

— La phéromone est prête pour l'utilisation.

— C'est tout ?

— Vous pouvez commencer dès maintenant à prendre des mesures contre le redoutable hanneton Ung.

— Oui, oui, naturellement, nous allons voir ça.

— Je vous conseille de ne pas tarder. La saison des pluies commence et si on laisse l'Ung se reproduire...

— Miss Worthy, vous êtes une femme blanche et nous pouvons parfaitement nous dispenser de vos discours sur la saison des pluies. Nous, qui sommes des Africains, avons souffert trop longtemps de l'attitude condescendante du premier-monde. Nous venons des pays de la saison des pluies. Nous n'avons pas besoin d'entendre vos pulpeuses lèvres rouges nous parler de la saison des pluies. Je vous conseille plutôt de réfléchir sur votre propre racisme virulent. Je ne demande pas mieux que de vous instruire sur vos défauts, le soir de votre choix. Cette motion est-elle approuvée ?

Toutes les mains se levèrent, bien qu'il n'y eût aucune motion. La séance fut levée après un appel vibrant à la mobilisation contre le racisme.

Ce fut par conséquent un grand choc pour tout le monde quand les délégués apprirent, deux heures plus tard, qu'ils devaient tous prendre l'avion pour l'Afrique centrale et combattre des hannetons. Les bureaux de Paris furent informés. Des cocktails furent annulés. Dans des salons décorés de tapis fabuleux et de meubles Louis XV d'époque, des délégués atterrés écoutèrent le message avec une incrédulité peinée et expédièrent des télex pour en réclamer la confirmation.

« Répétez le message », demandaient-ils.

Et il fut répété : « Tous les délégués de l'OISEAU doivent se tenir prêts pour le vol à destination de l'Ouwenda, pour traitement à la phéromone du hanneton Ung menaçant. »

— Seigneur Dieu ! s'écria un directeur de coordination de l'OISEAU (ils étaient quarante-sept, gagnant tous plus de cent mille dollars par an parce que, à moins, ils ne pouvaient raisonnablement pas vivre une vie civilisée dans une grande ville). Je suis originaire de l'Ouwenda. Je ne veux pas retourner là-bas, jamais ! Comment est-ce que ça pourrait faire avancer ma carrière ?

Dans son somptueux appartement près du siège des Nations Unies à New York, Amabasa-François Ndo, directeur général de l'OISEAU, écouta le chœur de plaintes et de doléances des délégués de toutes les grandes capitales d'Europe et des Amériques, mais il resta ferme sur ses positions.

Et les délégués se perdirent en conjectures sur la raison de cet entêtement.

Chapitre 6

Dara Worthington avait quitté la réunion en larmes. Après des années de lutte acharnée, qui avait coûté la mort de plusieurs savants, contre l'insecte le plus résistant de la terre, les laboratoires de l'OISEAU et le pauvre D^r Ravits avaient fini par isoler une substance chimique capable de vaincre le fléau de l'Afrique centrale.

Et maintenant, elle venait de se fourvoyer dans les arcanes politiques de l'OISEAU. Peut-être, à force de travailler avec des savants, avait-elle perdu le contact avec l'administration de l'organisation. Quoi qu'il en soit, elle avait détruit l'unique chance qu'auraient les populations de l'Afrique centrale de survivre à la saison des pluies. Elle avait pris le travail de toute une vie du D^r Ravits et l'avait anéanti en une seule réunion de commission.

Elle avait tout fait de travers. Elle sanglota ainsi jusqu'à Washington. Il y avait un jet de l'OISEAU en partance, mais le directeur du comité de coordination des Observateurs des Fronts de Libération avait besoin de toute la place pour ses caisses de Dom Pérignon, alors elle avait dû prendre le car.

De retour au laboratoire, elle n'osa pas affronter les chercheurs, qui savaient tous que le D^r Ravits avait finalement résolu le problème insoluble de l'invincible hanneton Ung. Des milliers, peut-être des millions d'êtres humains, avaient une chance de survivre grâce à cette découverte qui n'allait sans doute même pas être testée.

Elle envisagea un instant de porter les travaux de Ravits à un organisme de santé français ou américain. Mais si on apprenait qu'elle trahissait l'OISEAU en s'adressant à un pays du premier-monde, aucune nation du tiers-monde qui se respectait ne laisserait plus entrer chez elle d'équipes médicales. Elle avait vite appris, en entrant à l'OISEAU, que lorsqu'on avait affaire à un tiers-mondiste, on se heurtait toujours à ce grand tabou : le complexe d'infériorité.

Il obscurcissait tout. Il définissait même le tiers-monde.

Ce n'était pas une question de couleur, parce qu'alors le Japon ferait partie du tiers-monde, ce qui n'était pas le cas. Il y avait d'ailleurs des nations blanches classées dans le tiers-monde ; en réalité, il semblait bien que, pour en faire partie, les populations devaient obligatoirement apporter la preuve de leur incapacité à produire quoi que ce soit de profitable pour le reste de l'humanité.

Toujours en larmes, Dara pénétra dans le complexe de laboratoires et trouva les deux nouveaux savants fort peu perturbés par la mort de

leur collègue. Le vieil Oriental lui demanda pourquoi elle pleurait. Quant à l'odieux personnage américain, vantard et sexy, il n'était préoccupé que par sa grande découverte, qui allait éclipser les travaux du pauvre D^r Ravits.

— Je pleure parce que je crois que je viens de condamner stupidement à mort des centaines de milliers de personnes.

Et Dara expliqua la politique du tiers-monde au sein de l'OISEAU.

— Oui, bien sûr, dit Remo, mais nous voulons tous que cette expérience réussisse. Je crois qu'elle attirerait une foule extraordinaire.

— Pas les tueurs ? demanda Dara. Nous avons eu assez de morts ici.

— Peut-être pas assez, dit Remo en pensant à tous les assassins encore en vie.

— Comment pouvez-vous dire une chose aussi cruelle ?

— J'articule.

— Nous souhaitons vous aider, intervint Chiun.

— Vous êtes si bon !

— On apprend la bonté quand on vit tous les jours avec l'ingratitude.

— Mais vous ne pouvez pas m'aider ! Vous ne comprenez rien ni aux problèmes ni à la politique du tiers-monde, en particulier au niveau international.

— Qui devons-nous joindre ? demanda Remo.

— On ne joindra personne. C'est une organisation internationale. Ils ont l'immunité diplomatique. Ils sont tous très richement payés. On ne peut pas les acheter. On ne peut rien faire.

— Qui est l'homme le plus puissant de l'OISEAU ? demanda Remo.

— Amabasa-François Ndo. C'est le directeur général.

— Où est-il ?

— Il doit arriver par avion de Paris cet après-midi.

— De quelle tribu est-il ? voulut savoir Chiun.

— Vous ne devez jamais parler du directeur général comme d'un membre d'une tribu !

— Oui, mais de quelle tribu ?

— Franchement, je n'en sais rien.

— Nous le saurons, assura Chiun.

— Vous ne devez jamais parler du directeur général comme d'un membre d'une tribu, répéta Dara. Vous n'arriveriez jamais à rien. Il vous ferait jeter dehors par ses gardes du corps, peut-être même par la fenêtre. C'est un homme très fier.

— Préparez-nous simplement la découverte du D^r Ravits et nous nous occuperons de convaincre Ndo, déclara Remo.

— Vous voulez dire les molécules de phéromone anti-immunité ?

— Ouais. Ce truc-là.

— Absolument cela, dit Chiun parce que, après tout, ils étaient censés être des savants.

Amabasa-François Ndo entendit son pilote annoncer, avec son accent britannique précis, que le jet diplomatique de l'OISEAU s'apprêtait à atterrir à l'aéroport international Kennedy. Il brûla une petite lichette de chateaubriand devant le dieu Ga, une réplique en bois taillée dans le premier saule à se courber sous le premier orage de la saison des pluies. Un bon Ga vous protégeait dans les moments dangereux. Un bon Ga prenait un gamin inuti, en faisait un homme, un grand homme, directeur général d'une organisation internationale.

Ndo emportait toujours le Ga avec lui. Il l'avait apporté à la Sorbonne, quand il était jeune et pauvre, vivant de la maigre bourse offerte par le gouvernement colonial français.

On l'avait envoyé à l'école où il s'était engagé dans le mouvement révolutionnaire inuti pour chasser la France du territoire. Les Français avaient construit des routes pour les Inutis, créé une police pour la sécurité des Inutis, des hôpitaux pour les Inutis, des lois pour les terres des Inutis. Mais les Français vivaient dans de grandes maisons et les Inutis leur servaient à boire sur leur fraîche véranda blanche, ainsi qu'à leurs fraîches femmes blanches.

Amabasa-François Ndo, en allant faire ses études à Paris, avait deux ambitions : devenir le chef de la police et posséder une de ces fraîches femmes blanches.

Cette seconde ambition fut réalisée exactement sept minutes après qu'il eut loué sa chambre d'étudiant. Il n'avait même pas eu le temps de défaire ses bagages. La fille d'un industriel, résolue à mettre fin au racisme dans le monde, entra dans sa chambre en faisant appel à la solidarité contre les gens qui, Ndo le devina, étaient exactement comme son père.

Elle lançait son appel tout en se déshabillant et en déshabillant Ndo. C'était sa manière préférée de lutter contre le racisme. Malheureusement Ndo, comme tous les autres étudiants africains qu'elle rencontrait, eut besoin de pénicilline pour lutter contre les ravages de la solidarité avec la jeune personne.

Amabasa espéra que son autre ambition serait plus satisfaisante mais il finit par y renoncer quand il compara le niveau de vie des policiers avec celui des ambassadeurs. Il avait du talent pour déceler le sens des grands courants idéologiques et sociaux et pour se laisser porter par la vague. Il avait aussi du talent dans le choix de ses fréquentations dans les meilleurs restaurants et surtout, il avait un talent d'orateur et de tribun.

Tout respect étant dû à Ga, c'est ainsi que Amabasa-François Ndo

gravit les échelons dans la diplomatie du tiers-monde grâce à une brillante compréhension des concepts abstraits et à un mépris de la vérité qui l'aurait fait lapider dans son village inuti.

Peu importait que ce soit les nations du premier-monde qui financent l'OISEAU. Le chemin de la réussite ne passait pas par la reconnaissance et la gratitude, il fallait au contraire traiter ces nations blanches avec la même désinvolture que ces filles blanches de gauche, dans le temps, à Paris. Les applaudissements suivaient. Les prix. Les honneurs et les décorations des pays blancs qu'il attaquait. De temps en temps, il y avait bien des petites tentatives pour transformer l'organisation de la santé en une sorte de clinique internationale mais Ndo arrivait toujours à convaincre les membres de s'occuper de questions plus générales. La colonisation était une affaire de santé. L'impérialisme était une affaire de santé. Et quand la Russie entra dans le jeu, totalement du côté des Arabes, le sionisme devint une affaire de santé.

Amabasa était au pinacle de sa carrière quand son jet privé atterrit à Kennedy. Ses gardes du corps firent signe à sa longue Cadillac blindée de venir jusqu'à l'appareil. Il prit le petit dieu de bois et le glissa dans la poche du gilet de son costume de Saville Row et se prépara à débarquer. Il y avait eu récemment des troubles, un désaccord avec l'Amérique qui menaçait de supprimer sa subvention si l'OISEAU ne s'occupait pas un peu plus de santé et un peu moins de politique, mais ce petit problème serait facilement réglé, car Ndo savait saisir au vol les opportunités qui se présentaient.

En l'occurrence, l'opportunité c'était le D^r Ravits. Un de « ceux-là » avait été assassiné dans le laboratoire qui ne créait que des ennuis depuis sa fondation. Il y avait tout le temps des meurtres et des histoires, et pour Ndo, ce laboratoire n'était qu'une plaie. Ses employés n'avaient aucun sens politique, ils ne savaient pas organiser un cocktail et s'ils n'avaient pas été nécessaires pour les relations publiques avec l'Occident, il les aurait tous virés avec joie. Mais voilà que ce Ravits s'était fait assassiner et Ndo avait bien l'intention d'en profiter.

C'était pourquoi il arrivait à New York, pour se plaindre aux Nations Unies de la nouvelle tentative de déstabilisation de l'OISEAU.

Il adorait New York, il adorait les gratte-ciel, il adorait la ville, encore plus que Paris. New York, c'était la puissance et l'action, et tous ces merveilleux fourreurs chez qui il se fournissait pour ses petites amies et les petites amies de ses fils.

Il n'aimait pas les Américains, naturellement, mais il lui était facile de les éviter car ces gens se déplaçaient en métro ou à pied, ce qu'il ne faisait jamais.

Il reçut de ses gardes du corps l'autorisation de débarquer et

descendit par la passerelle roulante jusqu'à sa limousine, où il trouva deux hommes installés à l'arrière, l'un d'eux portait un kimono, l'autre un tee-shirt et un pantalon noirs.

— Qui vous a permis de monter dans ma voiture ? protesta Ndo.

— Salut, dit aimablement Remo. Nous venons pour affaires.

— Je ne cause pas d'affaires autrement que sur rendez-vous.

— Votre secrétaire non plus ne voulait rien savoir. Il est à l'avant, expliqua Remo.

Ndo se pencha sur le siège avant. Un colosse était couché en chien de fusil sur la banquette. Ce colosse était son garde du corps préféré, capable de vous casser un bras d'une seule main. Ndo l'avait vu faire. Or son garde du corps préféré ne bougeait pas.

— Ah, les affaires, oui, bredouilla le directeur général de l'OISEAU. Mais moi, je dois me rendre aux Nations Unies. Alors, réglons rapidement ces affaires si vous voulez bien.

Ndo accorda aux deux hommes son attention la plus ostensible, tout en déclenchant son dispositif d'alarme pour alerter ses gardes du corps et la police locale. Ndo leur avait transmis des consignes en cas de tentative d'enlèvement. Les consignes étaient de donner aux terroristes tout ce qu'ils voulaient, absolument, s'ils rendaient Ndo indemne. Naturellement, il avait depuis longtemps éliminé la menace de la plupart des terroristes du monde en les faisant entrer à l'OISEAU.

Ndo écouta poliment des insanités à propos d'insectes, d'expériences de laboratoire et de saison des pluies. Il écouta poliment jusqu'à ce qu'il aperçoive les gyrophares bleus de voitures de police encadrant la sienne, devant et derrière. Du gaz remplit tout à coup l'arrière de la voiture mais il retint sa respiration. Un masque noir tomba du plafond. Il le tira sur sa figure et respira de l'oxygène pur.

Il attendit d'avoir compté lentement jusqu'à quatre cents, bien plus longtemps qu'il n'est possible de retenir sa respiration. Puis il abaissa le levier d'évacuation et attendit encore jusqu'à ce que toute trace de gaz ait disparu à l'arrière, après quoi il replaça le masque dans son compartiment. La police n'aurait qu'à s'occuper des cadavres.

Seulement il n'y avait pas de cadavres. L'homme blanc continuait à parler, à débiter ses insanités, et il parlait encore quand Ndo tenta de le poignarder avec un petit couteau de cérémonie qui ne le quittait jamais. Le couteau était imprégné du poison d'un arbuste appelé *gwee*, qui vous plongeait instantanément dans une très douloureuse paralysie, comme pour une exécution où le condamné mettait une semaine à mourir, chaque seconde étant plus atroce que la précédente.

Le couteau, on ne sait comment, ne put pas entamer la peau de l'individu. Remo le jeta par terre.

— Alors voilà ce que nous voulons, conclut-il. Ce qu'il y a de bien, c'est que vous allez venir en aide à des millions d'êtres humains. Ce

qu'il y a de mauvais, c'est que si vous ne le faites pas, nous allons devoir vous retoucher le portrait.

— Je n'ai pas peur, affirma Ndo.

Remo lui pressa l'avant-bras avec son pouce, ce qui provoqua un choc dans tout le système nerveux de Ndo. Mais il accepta la douleur, il l'accepta comme il avait appris à l'accepter lors de la cérémonie d'initiation des Inutis.

Remo lui cassa un doigt et Ndo ne broncha toujours pas. Il ne céda pas davantage quand ses côtes se resserrèrent autour de son cœur, malgré la sueur coulant de son front. Sur ce, avec un sourire, Ndo tourna de l'œil.

— Je ne veux pas le tuer, petit père, gémit Remo. Nous avons besoin de lui pour donner des ordres.

— Il a peur de la mort, expliqua Chiun, mais pas de la douleur.

— Je n'ai jamais rien vu de pareil.

— Parce que tu n'as pas correctement étudié les Maîtres de Sinanju.

— Si, je les ai étudiés !

— Pas correctement.

Remo jeta un coup d'œil aux véhicules de police. Des agents en tenue formaient un cordon, le pistolet-mitrailleur à la hanche. Il ne voulait pas avoir à les tuer, ni à leur faire du mal.

— Pas correctement, répéta Chiun.

— Je m'en fiche. Je ne porterai pas de kimono.

— Si tu avais étudié les livres, tu le porterais.

— Qu'est-ce que les livres disent sur les kimonos, à quoi servent-ils ?

— Les livres disent que seuls les pâles morceaux d'oreilles de cochons refusent de porter un kimono.

— Où est-ce que c'est écrit ? Je suis le tout premier Maître blanc.

— C'est écrit dans la plus récente Histoire de Sinanju intitulée « La Persécution de Chiun » ou « La Bienveillance jamais récompensée ».

— Ça suffit comme ça, grogna Remo. Alors, ce type ?

— Les Inutis sont ainsi. Ils ont eu jadis de grands empereurs. Il s'est servi de son entraînement initiatique pour résister à la douleur. Ne t'inquiète pas. Les Inutis sont un peuple raisonnable.

— Ce qui veut dire qu'ils payaient leurs assassins.

— En chèvres et produits de chèvres, mais rubis sur l'ongle, au moins.

Chiun plongea deux doigts dans la poche de gilet de l'élégant costume du diplomate. Ensuite, au moyen d'un léger massage des terminaisons nerveuses autour du plexus solaire, il ranima le directeur général de l'OISEAU.

— Vous êtes inuti, lui dit Chiun qui avait déjà expliqué à Remo

que pour connaître un Africain, il fallait connaître sa tribu.

Contrairement aux Blancs, disait Chiun, les Africains avaient une histoire et une grande fidélité à l'égard de leur village. Aucun Africain convenable ne défierait son père comme Remo défiait Chiun.

Ndo sourit. C'était un sourire froid parce que la douleur n'avait pas quitté son corps, mais un sourire triomphant quand même.

— Nous sommes de Sinanju, dit Chiun.

Ndo avait entendu parler des êtres redoutables venus d'Orient qui avaient servi les anciens rois des Inutis.

— Pourquoi est-ce que Sinanju s'occupe d'insectes ?

— Sinanju s'occupe de ce qu'il s'occupe.

— Tout en respectant profondément la Maison de Sinanju, dit Ndo, j'ai les mains liées. J'ai des obligations, des engagements. Que puis-je faire d'autre, pour vous ?

— Quand Sinanju voudra autre chose, Sinanju le demandera. Dites-moi, Inuti, est-ce que vous pensez que votre immémoriale conquête de la douleur suffise à construire le mur qui arrête Sinanju ?

À ces mots, Chiun brandit sous le nez de Ndo son Ga, la minuscule statuette de bois. Ndo était rapide mais ses mains n'étaient que de lourdes pognes à côté de l'agilité des doigts aux longs ongles. En un éclair, l'idole fut hors de sa portée.

Lentement, Chiun cassa la jambe droite du Ga. Ndo pleura.

— Ensuite, ce sera la virilité de Ga, annonça Chiun.

— Non ! cria Ndo. Non, pas ça ! La mienne mourrait avec.

— Donc, Inuti, nous nous comprenons.

Ndo offrit à Chiun de le nommer directeur, somptueusement payé, de l'organisme qu'il voudrait mais la réponse de Chiun fut, encore une fois :

— Sinanju s'occupe de ce que Sinanju veut s'occuper.

— Vous voulez dire que nous devons tous aller dans la brousse pour regarder des insectes ? Il va y avoir une révolte.

— Il va y avoir la glorieuse justification de l'œuvre du D^r Ravits.

— Du quoi ?

— Un de vos savants.

— Je ne les connais pas. Qui dirige son service ?

— Dara Worthington, répondit Remo.

— Je ne la connais pas. Qui est son directeur ?

Remo et Chiun firent le même geste d'ignorance et d'indifférence.

— Rendez-moi le Ga et je me renseignerai, dit Ndo.

— Vous vous renseignerez parce que j'ai le Ga et le garderai jusqu'à ce que vous fassiez le nécessaire.

Ndo regarda le vieil Oriental, puis il baissa les yeux et acquiesça.

Alors qu'il renvoyait la police en expliquant qu'il s'agissait d'un malentendu, il entendit discuter les deux hommes de Sinanju. Ils se

disputaient à propos de kimonos et Ndo se dit qu'il ne voulait plus jamais voir un kimono de sa vie.

Chapitre 7

Waldron Perriweather, troisième du nom, regarda le journal à la télévision, écouta les commentateurs parler du bon travail accompli par les chercheurs l'OISEAU et dans la lutte contre la famine ; il apprit tout sur ce que l'on appelait l'ultime bataille contre le vilain hanneton Ung.

Furieux, il se précipita dans son laboratoire privé et s'évanouit immédiatement à cause du DDT. Revenu à lui, il demanda les doses exactes de DDT qu'avait utilisées son entomologiste jusqu'à présent, et, compte tenu de la réponse, il décréta que tout devait être prêt, maintenant.

— Pas tout à fait encore, monsieur Perriweather, mais bientôt, répondit le savant.

— Prévenez-moi, quand tout sera au point.

Il chargea ses avocats de se renseigner sur la démonstration qu'allait organiser l'OISEAU pour montrer au monde comment on luttait contre la famine.

Quand il apprit que l'expérience aurait lieu en plein air, dans les champs d'Afrique centrale, il marmonna un petit juron et se dit : « Quand même, ça peut marcher à l'extérieur peut-être. Nous verrons bien. »

Nathan et Gloria Musswasser ne supportaient pas l'idée que des millions de petits compagnons de l'homme allaient être à nouveau exterminés. Il était impossible de laisser se perpétrer cette nouvelle injustice sans intervenir.

Ils entendaient donc frapper tout de suite. Ils chargèrent des tonnes de TNT dans un camion de location et le conduisirent jusqu'au portail des laboratoires de l'OISEAU à Washington.

— Une commande de vos deux nouveaux chercheurs. Ça fait partie de leur grande découverte, annonça Nathan au garde.

Ils déposèrent le TNT à côté des caisses à destination de l'Afrique centrale pour l'expédition punitive anti-hanneton Ung.

Sans attendre le chargement de leurs tonnes, ils firent rapidement demi-tour et repartirent. Après avoir roulé pendant vingt minutes, Gloria demanda à Nathan :

— C'est toi qui téléphones, ou c'est moi ?

— Je ne sais pas. C'est ma première fois. Je me sens investi d'une telle importance.

— Le coin le plus brûlant de l'enfer est réservé à ceux qui n'ont rien fait dans les moments de crise. C'est à peu près ça, déclara sentencieusement Gloria.

— Je vais téléphoner. Tu es trop nerveuse, décida Nathan.

Il entra dans une cabine téléphonique à côté d'un bistrot de routiers et forma le numéro de la station de télévision locale. Le papier tremblait dans sa main. Enfin, il faisait quelque chose pour le monde.

Dès qu'un journaliste décrocha, il lut la déclaration de son papier :

— Nous, l'Alliance pour la Libération des Espèces, revendiquons totalement l'action révolutionnaire de ce jour au centre meurtrier d'oppression, j'ai nommé les laboratoires de l'OISEAU à Washington. Nous, les dirigeants de l'ALE, appelons tous les peuples à se joindre à nous dans notre juste et légitime combat contre les oppresseurs de toutes les créatures. D'autres actions de libération suivront.

— Qu'est-ce que vous racontez ? demanda le journaliste.

— Je parle, mon brave homme, de l'explosion qui vient de se produire aux laboratoires de l'OISEAU. Nous avons dû tuer au moins deux cents personnes, mon brave homme.

Nathan Musswasser aimait appeler les gens « mon brave homme ». Cela lui donnait l'impression d'être important.

— Pas d'explosion aux labos, mon petit vieux, déclara le journaliste.

— Vous mentez. C'était nous. Nous en revendiquons l'honneur. C'est notre action révolutionnaire et nous exigeons d'en être accrédités.

— Il n'y a pas eu d'explosion, insista le journaliste.

— Écoutez voir, mon brave homme. Nous avons acheté de la dynamite. Nous avons déposé cette dynamite. Nous avons branché le détonateur et nous revendiquons cet attentat. Un point c'est tout.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Vous n'avez tué personne.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça ? Appelez-moi le directeur de la station !

Gloria, voyant Nathan se congestionner et l'entendant élever la voix, se pencha à la portière du camion et cria :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Nathan posa sa main sur le combiné.

— Ils ne veulent pas nous croire, mon lapin.

— Quoi ? glapit Gloria.

— Les types disent qu'ils ne veulent pas nous croire.

— C'est ce qu'on va voir ! gronda Gloria. Laisse-moi leur parler !

Elle sauta de la cabine du camion. Nathan lui tendit l'appareil.

— Je leur ai pourtant bien dit que nous avons déposé de la

dynamite.

— Du TNT, imbécile, répliqua-t-elle et, au téléphone, elle cria : Alors quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Il ne se passe rien, répondit le journaliste. Cette station n'accepte pas les revendications sans morts. Si vous voulez être accrédités sans morts, adressez-vous à une agence de presse. Nous n'acceptons plus de revendication d'attentats à la bombe ou autres s'il n'y a pas de morts.

— Nous avons deux cent cinquante kilos de TNT ! Vous savez combien ça fait, ça ? Nous avons le meilleur détonateur qui existe et je l'ai vérifié et branché moi-même. Si ça avait été mon mari, je ne dis pas, mais j'ai tout vérifié moi-même et je m'y connais. Cette bombe a explosé pendant les heures de travail. Nous l'avons réglée pour qu'il y ait le maximum de personnes présentes.

— Désolé. Mais le règlement c'est le règlement.

— Vous savez, c'est des gens comme vous qui font de ce monde un monde cruel, dit Gloria avant de raccrocher brutalement.

— Alors ? demanda Nathan.

— Ils refusent.

— Qu'est-ce qui a mal tourné ?

— Rien du tout. Ce n'est rien qu'une bande de fascistes, à cette station. De petits hommes qui dirigent de grandes choses.

— On aurait dû entendre l'explosion, hasarda Nathan. Même à cette distance.

— Je ne sais pas. Viens. Tirons-nous d'ici. Ces stations de télévision me rendent malade.

— Ouais... Enfin tant pis. Heureusement, il nous reste encore une arme qui va faire des ravages.

— Tu ne l'as pas oublié, au moins ?

— Tu rigoles ?

— Ça ne marchera peut-être pas dehors. Est-ce que tu as pensé à ça ? demanda Gloria.

— Non.

— D'un autre côté, ça pourrait être encore plus efficace à l'extérieur. Il faudrait en avoir beaucoup et qu'ils puissent se répandre sans obstacle.

— On nous accrédira, alors.

— Va savoir. On se donne un mal fou. On achète les meilleurs produits. On achète les meilleurs détonateurs. On vérifie et revérifie tout et rien. Pas même une égratignure.

— Tu crois que ça n'a pas sauté, alors ?

— Non ! Ça n'a pas sauté ! cria Gloria que, par moments, Nathan rendait folle.

— On devrait peut-être retourner voir ?

— Non, imbécile. Ils ont probablement des gens qui nous attendent.

Au labo, Dara Worthington jeta le détonateur défectueux dans une poubelle et fit emporter avec précaution les tonneaux de TNT par la police. Par chance, ces terroristes à la manque ayant oublié d'effacer la mention « TNT » sur les tonneaux, elle avait été remarquée par un ouvrier prudent.

Mais l'événement le plus important avait été l'annonce par le directeur général que l'OISEAU allait immédiatement organiser une manifestation spectaculaire contre le hanneton Ung. Le monde entier pourrait en être témoin. Tout le monde serait sur place, même les délégués de l'OISEAU.

Elle ne comprenait pas ce qui avait provoqué cette volte-face de l'OISEAU. Elle n'avait fait que raconter ses ennuis à ce charmant vieux monsieur oriental en kimono et, quelques heures plus tard, Ndo avait annoncé sa décision.

Débarrassée du TNT, elle procéda à une dernière inspection du laboratoire. Assez curieusement, le chat du D^r Ravits était devenu fou. Il s'était jeté contre les murs blindés et s'était tué, assommé. Il y avait trois petits sillons creusés dans l'acier, juste au-dessus du cadavre du chat.

Dara aurait juré que c'était des coups de griffes, mais elle savait bien que des griffes de chat n'auraient jamais pu entamer de l'acier.

Chapitre 8

Harold W. Smith reçut enfin des nouvelles de Remo. Il emmenait Barry Schweid en promenade pour lui faire prendre l'air quand une des ferrures de son attaché-case s'ouvrit avec un déclic. C'était le signal. Il n'y avait pas de *bip*, pas de bourdonnement, rien qui puisse attirer l'attention. Smith l'avait voulu ainsi parce qu'il ne tenait pas à ce que n'importe qui puisse remarquer qu'il était contacté.

Il souleva le couvercle du petit clavier qui avait l'air d'un ordinateur portatif et tapa le code de réception d'appel. Puis il porta à son oreille l'écouteur microscopique.

— Smitty, nous avons eu un petit problème au labo, dit Remo.

— Je sais. On a enterré aujourd'hui l'éponge contenant les restes du D' Ravits. J'avais fait une promesse à quelqu'un parce que vous m'aviez fait une promesse.

— Je ne sais pas comment ça s'est passé, avoua Remo. Nous nous sommes fait avoir. Mais nous pensons que maintenant nous allons pouvoir épingler ces gars.

— Je l'espère. Ce danger est bien plus grand qu'on ne le pense, dit Smith. Il songeait à cette immunité extraordinaire dont jouissait le hanneton Ung, capable de résister à tous les poisons connus et à la menace qui pesait sur le genre humain si cette faculté venait à se répandre à d'autres espèces.

On avait l'impression d'une gigantesque partie d'échecs. Smith ne comprenait pas pourquoi il y avait des gens pour défendre la cause des insectes mais il savait bien que ce nouveau monde semblait tolérer les actions les plus outrancières. Plus un groupe était virulent et irréfléchi, plus il était soutenu par les pétitionnaires, les contestataires et les brandisseurs de pancartes.

— Remo, dit-il, il faut absolument que cette expérience contre le hanneton en Afrique centrale soit concluante.

— Je serai là-bas, promit Remo.

— Vous étiez au laboratoire, fit observer Smith.

— Mais cette fois, je crois qu'ils vont devoir s'attaquer à Chiun et à moi.

— Eh bien, bonne chance, alors.

— Vous vous faites trop de soucis, Smitty.

— Vous ne vous inquiétez jamais ?

— Si, bien sûr, parfois. Et puis j'oublie pourquoi.

— Bonne chance quand même, dit Smith.

La presse, dans son ensemble, s'extasiait. Malgré les suppressions de subventions de l'Amérique, malgré les vives critiques de groupes réactionnaires, l'OISEAU progressait dans sa lutte contre le redoutable fléau de l'Afrique centrale, le hanneton Ung.

Vingt-quatre Jumbo-jets bourrés de délégués arrivèrent à l'aéroport principal de l'Ouwenda, un pays comptant cinq tribus dont les Inutis.

Amabasa-François Ndo retournait triomphalement sur sa terre natale.

Un commentateur de la télévision annonça :

— Nous voyons ici des Africains aider des Africains, en dépit de l'obstruction blanche occidentale. Nous assistons ici à la victoire des peuples indigènes sur leurs oppresseurs.

C'était un commentateur de la télévision américaine.

Les appareils des délégués étaient attendus par des limousines climatisées qui s'alignaient en longues files sur les routes, telle une caravane de rois mages. Ndo, généralement le chéri, de la presse, refusait toute interview. Il ne dormait plus depuis que Chiun lui avait pris le dieu Ga. Installé dans sa voiture, il reconnut les collines et comprit qu'il retournait dans son propre village. Il se dit alors, avec horreur, que les anciens du village allaient exiger de voir le dieu Ga, pour s'assurer qu'il l'avait fidèlement gardé. Et il ne pourrait le leur montrer.

Heureusement, il était en bons termes avec le président, le vice-président, le principal magistrat, le chef de la police et le ministre de l'Agriculture de l'Ouwenda. Ils étaient tous ses cousins. Le commandant en chef des Armées était son frère. À eux tous, ils pourraient bien tenir le village en respect. Il leur avait envoyé assez d'argent pour qu'ils comprennent que, s'il disparaissait, l'argent disparaîtrait avec lui. Malgré tout, Ga était un dieu puissant. Il pensait à tout cela tout en subissant le bavardage incessant d'un Blanc qui, installé à l'avant, débitait des insanités blanches à propos de ce fichu hanneton dont ils allaient tous assister au massacre. Il pensa qu'ils auraient dû expédier une tapette tue-mouches.

Mais l'homme au kimono avait insisté, alors il était là, lui, le directeur général de l'OISEAU, dans un village boueux et puant parmi des gens qui ne savaient même pas s'habiller.

Un couple particulièrement arriéré et répugnant admirait la carrosserie lustrée de sa limousine neuve.

— Faites-moi disparaître ces gens-là, dit-il à son chauffeur. Ils empestent.

— Ce sont vos parents, Excellence.

— Ah ? Alors faites-les habiller et allez chercher le photographe.

— Oui, Excellence.

— Et baignez-les. Ah oui, bon Dieu, donnez-leur un bain !

— Oui, Excellence.

C'était encore pire que ce qu'il imaginait. Les champs de maïs étaient encore plus minables, la place du village encore plus poussiéreuse, les routes encore moins carrossables. À la saison des pluies, ce ne serait que des lacs de boue.

— Les routes sont devenues abominables. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Les Français sont partis, Excellence.

— Ils n'ont quand même pas emporté les routes ! Ils les ont volées ?

— Ils ont cessé de les réparer, Excellence.

— Bon, bon, ça va. Finissons-en avec cette expérience et retournons dans un pays civilisé.

— Les savants ne sont pas encore arrivés, Excellence.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui les retient ? demanda Ndo en se retournant vers l'interminable file de longues voitures étincelantes s'allongeant comme un collier de perles d'acier parmi les cultures jaunies et desséchées.

— Il n'y avait pas assez de limousines pour tout le monde, Excellence.

— Et alors ?

— Alors ils viennent en char à bœufs.

Le char à bœufs ne gênait pas Dara Worthington. Elle n'était pas gênée par la poussière. Elle avait été élevée dans un pays comme celui-là et elle était heureuse de retrouver l'Afrique, de revoir ces populations. Elle était même heureuse de se déplacer de nouveau en char à bœufs.

Remo et Chiun étaient à côté d'elle et les quatre savants dans les chars suivants. Ils durent passer par plusieurs péages.

Ces péages étaient dus à chaque portion de route bitumée, dernier vestige de la colonisation française. C'étaient les soldats de l'Armée ouwendaise qui les encaissaient.

L'Armée ouwendaise avait aussi d'autres fonctions publiques. Les soldats touchaient de l'argent sur les marchés, des vendeurs comme des acheteurs. Ils touchaient de l'argent sur les parties de dés. Ils touchaient de l'argent de quiconque voulait construire quoi que ce soit en Owenda.

Devant eux, sur la route plus ou moins asphaltée, des soldats braquaient maintenant leurs fusils-mitrailleurs, d'un air assez menaçant, sur les chars. Derrière eux, il y avait un char d'assaut, son énorme canon pointé lui aussi sur les petits chariots.

Dara avait entendu parler d'un incident diplomatique quand les

Soviétiques avaient fait cadeau de sept chars à l'Ouwenda. Le président pour l'éternité, Claude Ndo, avait lu dans une revue britannique que les chars reçus par l'Ouwenda n'étaient pas les plus modernes de l'arsenal soviétique. Il ne voulait pas de chars de deuxième choix.

Un général soviétique fut dépêché en Ouwenda pour expliquer au président pour l'éternité, cousin du directeur général de l'OISEAU, que la seule différence entre le nouveau char soviétique et ceux qui avaient été offerts était un régulateur de voltage réfractaire pour l'utilisation dans les régions arctiques.

— Vous n'avez pas besoin du nouveau modèle, assura le général.

— Vous en avez besoin, vous ?

— Nous manœuvrons dans des régions arctiques.

— Nous avons des intérêts dans des zones glaciales, comme tous les autres pays, y a pas de raison.

— Contre qui allez-vous vous battre, dans l'Arctique ? demanda le général.

— Qui nous voulons. Tout comme vous.

— Comment allez-vous transporter vos chars là-bas ?

— Donnez-nous les outils et nous ferons le reste. Nous sommes vos alliés. Le tiers-monde est solidaire avec vous.

Le général grommela quelque chose de très désagréable sur cette exigence ridicule de chars ultramodernes et on lui répliqua que les Russes avaient toujours eu une réputation de grossièreté et d'insensibilité. On lui déclara que cette grossièreté pourrait leur coûter des alliés en Afrique. On lui affirma qu'il y avait même un mouvement en Amérique réclamant davantage d'alliés africains.

Heureusement le président pour l'éternité ne comprit pas les paroles de la vieille prière que le général russe marmonna entre ses dents, suppliant les dieux de son enfance d'exaucer cette menace. Le général avait un problème délicat : si l'Ouwenda obtenait le nouveau char, tous les autres pays africains voudraient le nouveau char.

Le Gabon, par exemple, n'allait pas rester les bras croisés alors que la Tanzanie aurait le nouveau char, car il perdrait la face. Et si la Tanzanie avait le nouveau char, forcément le Mozambique, le Zimbabwe et le Ghana exigeraient le nouveau char.

C'était un cauchemar impossible à envisager ; alors le général soviétique fit ce que son ministère des Affaires étrangères avait préconisé. Il tira de sa poche une grande enveloppe.

— Voici les plans pour vous montrer que votre char est aussi bon que les nôtres.

Le président pour l'éternité ouvrit l'enveloppe et marmonna :

— Pas tout à fait assez convaincant.

— Accepteriez-vous un chèque pour la différence ? dit le général.

— Je pense que c'est une bonne stratégie, répondit Claude Ndo, président pour l'éternité, en retirant de l'enveloppe des billets de cent dollars.

Il tenait à des devises américaines parce que les roubles devaient de toute façon être convertis en dollars si on voulait acheter quelque chose avec.

Les chars posèrent encore un problème, quand ils s'alignèrent sur les routes de l'Ouwenda comme autant d'aimants pour la poussière.

— Où sont les conducteurs ? Les hommes pour se servir du radar pour les canons ? Les mécaniciens pour les réparer ? Vous ne traitez pas avec des imbéciles. Ces choses-là ne roulent pas toutes seules, protesta Claude Ndo.

Le général promit donc des conseillers. Ce que l'Ouwenda fournissait, c'était l'officier qui se tiendrait debout dans la tourelle pour saluer le président pour l'éternité pendant les défilés.

À la saison des pluies, les mécaniciens soviétiques tombèrent malades et toute l'armée blindée ouwendaise resta clouée sur place. Quand les Russes furent remis, les chars avaient été pillés et on ne put en réparer qu'un seul. C'était celui-là qui stationnait au bord de la route pour protéger le convoi de chars à bœufs amenant les savants qui allaient tenter de lutter contre le hanneton Ung.

Un soldat sauta de la tourelle et s'approcha du premier chariot. Dara fit un rempart de son corps à la petite caisse réfrigérée contenant les phéromones chimiques inventées par le D^r Ravits.

Quatre autres soldats le suivirent. Ils regardèrent tous Dara Worthington et commencèrent à baisser leur pantalon.

Remo les pria immédiatement de remonter les pantalons. Il le leur demanda deux fois. Il le leur conseilla même une troisième fois.

Peut-être, pensait-il, ces gens-là ne comprenaient pas l'anglais. C'était une ancienne colonie française.

Remo ne parlait pas le français alors il eut recours à un langage plus universel. Il arracha le fusil AK-47 des mains du premier soldat, abaissa le canon dans le pantalon et tira. Le soldat fit un bond comme s'il avait été piqué par des guêpes, et tomba à la renverse. Bon prince, Remo abrégéa ses souffrances, il lui broya la tempe d'une chiquenaude.

Les trois autres soldats comprirent parfaitement le message. Les pantalons remontèrent. Mais les fusils se pointèrent. Remo s'estompa lentement vers la gauche pour attirer leur feu et Chiun s'estompa lentement sur la droite du chariot. Les coups de feu se succédèrent dans la chaude poussière d'Afrique centrale comme des quintes de toux d'une machine. Les balles frappèrent des rochers, soulevèrent de petits nuages de poussière beige, déchiquetèrent des feuilles sèches mais ratèrent les deux cibles.

Les soldats lancèrent des grenades mais les deux cibles avaient l'air de mirages, oscillant et flottant devant eux.

Les soldats n'étaient pas mauvais tireurs mais, malheureusement, ils ne tiraient que sur ce qu'ils voyaient. Aucun d'eux n'avait remarqué qu'avant le tir les deux hommes s'étaient mis à se balancer, imperceptiblement mais en cadence, comme un charmeur de serpents avec un cobra, de telle manière que le mouvement attirait et repoussait l'œil.

Dara regarda avec stupéfaction les trois soldats vider leurs chargeurs autour d'elle mais toujours sans la toucher. Quand la dernière balle siffla, elle vit les deux nouveaux savants surgir de derrière le chariot et reprendre calmement les armes aux soldats. Ils en firent une pile puis ils attachèrent les soldats aux chariots, avec du fil de fer, pour qu'ils aident les bœufs à marcher plus vite.

Des acclamations, d'abord timides puis plus fortes, s'élevèrent derrière des rochers voisins. Des vieilles femmes et des enfants apparurent. Et des jeunes femmes. Enfin des hommes, la plupart en pagne, quelques-uns en pantalon effrangé.

Ils se précipitèrent vers le dernier char de l'armée blindée ouwendaise. Un homme sauta dedans et commença à repasser des paquets aux autres. C'étaient leurs vivres, que les soldats avaient volés. Quelques-uns, fous de joie, retrouvèrent de menus objets, leurs trésors à eux, qui avaient disparus.

— Vive la France ! cria l'un d'eux, pensant que tous les Blancs étaient français et un autre demanda en français si les Français revenaient.

Chiun, qui parlait de nombreuses langues, leur répondit qu'ils ne reviendraient pas. Il y eut des gémissements et des lamentations.

Finalement, les chariots arrivèrent au bord d'un grand champ qui avait l'air d'onduler en vagues argentées, étincelantes sous le soleil.

— Le hanneton Ung, annonça Dara. Dans le temps, sa reproduction se contrôlait naturellement mais, depuis que nous le combattons, il se multiplie et prolifère. Mais grâce à cela, dit-elle en tapotant la boîte blanche, nous allons changer tout ça. C'était un si beau pays ! Cette boîte va rendre la terre au peuple.

Un coursier arriva d'une interminable file de limousines aux vitres bien fermées. Les moteurs tournaient au ralenti pour faire marcher la climatisation.

— Son excellence veut savoir quand vous serez prêts à commencer.

— Dans un quart d'heure, répondit Dara.

— Il veut que l'appareil soit placé près des voitures.

— Ça marchera mieux au milieu du champ.

— Ah bon. Faites signe quand tout sera prêt.

Dara fit avancer les chariots au milieu du champ. Les bœufs se

secouèrent et faillirent s'emballer, parce qu'ils étaient couverts de hannetons. Remo et Chiun détachèrent les soldats ouwendais de leur harnais ; ils s'enfuirent en courant, sous une pluie d'insectes luisants.

Dara et les savants remplirent de petits récipients, du contenu de l'appareil réfrigéré.

— Voyez-vous, expliqua-t-elle à Remo et Chiun, le grand danger du hanneton Ung, c'est qu'il se reproduit très rapidement. Mais c'est aussi sa faiblesse. Le D^r Ravits a découvert une phéromone, qui dégage une odeur attirante pour les bestioles. Il suffit de répandre cette odeur grâce aux récipients que nous allons disposer dans le champ et les hannetons s'arrêteront de manger pour se reproduire.

— En somme, ils baiseron à mort, dit Remo.

— Comme vous êtes grossier ! protesta Dara. Vous êtes le savant le plus immonde que j'aie jamais connu.

— Le DDT ne marche pas ?

— Au début, si. Mais au bout de quelques semaines, ils se sont immunisés. Ensuite, l'EDB n'a pas marché non plus. Quel que soit le degré mortel de la toxine, en très peu de temps l'Ung s'y adapte et finit même par se nourrir de toxines.

Les savants s'avancèrent dans le champ, parmi les bestioles ; ils furent bientôt couverts de petites carapaces argentées alors qu'ils disposaient les récipients tous les dix mètres.

Et puis ils prirent leurs jambes à leur cou. La chaleur allait vite faire monter l'odeur. Quelques savants tombèrent, aveuglés par les insectes mais quand ils furent tous revenus vers les chars à bœufs, les hannetons les avaient quittés. Malgré tout, ils continuèrent à se flanquer nerveusement de grandes claques, persuadés de sentir encore grouiller sur eux ces horribles bêtes.

Au milieu du champ il y eut d'abord un bourdonnement, léger comme un murmure mais bientôt bruyant comme un train qui passe et tout à coup une espèce de colline grouillante s'éleva.

— Ça marche ! Ça marche ! cria Dara.

Elle serra Remo dans ses bras. Ce corps qu'elle serrait lui plut. Dans sa joie, un des savants se jetait au cou de tous ceux qui l'entouraient ; par malchance, Chiun se trouvait près de lui. Il s'en tira avec de multiples ecchymoses sur les bras.

Quand les hannetons se furent tassés en un monticule haut de quatre étages, occupés à s'entre-dévorer, les portières des limousines s'ouvrirent rapidement et les délégués de toutes les nations d'Afrique et d'Asie se réunirent pour les caméras de la télévision. Amabasa-François Ndo fit un bref discours d'autosatisfaction.

Tout le monde applaudit et se hâta de remonter dans la fraîcheur des voitures de luxe pour regagner dare-dare l'aéroport. Tous excepté Ndo. Sa voiture vint s'arrêter près de Remo et Chiun. La portière

s'entrouvrit et il regarda le vieux Coréen.

Chiun ne bougea pas. Le directeur général de l'OISEAU descendit et alla à lui. Chiun tira des replis de son kimono la petite statue de bois de Ga et la laissa tomber dans les mains de Ndo.

Ndo, comme un bébé gourmand qui vient de chiper du chocolat, fourra l'idole dans sa poche de gilet et retourna aussitôt à sa limousine. La longue caravane disparut sur la route en soulevant d'immenses nuages de poussière, laissant derrière elle des indigènes à moitié nus qui regardaient, n'en croyant pas leurs yeux, leurs terribles ennemis se dévorer en une gigantesque masse ondulante.

— Je ne sais pas comment vous avez fait pour amener tout le monde ici, mais merci, merci à vous deux, fit Dara, radieuse.

Elle s'aperçut tout à coup qu'elle serrait toujours dans ses bras le plus odieux des deux. Tant pis, elle aimait trop le sentir contre elle.

— Il faut comprendre la politique internationale, dit modestement Chiun.

— Vous l'avez remarquée ? demanda soudain Remo à Chiun.

— Naturellement, répondit Chiun.

— Quoi donc ? demanda Dara.

— Une bestiole.

— Une bestiole ? Il y en a des millions, là-bas !

Remo hocha la tête. Elle avait raison, bien sûr.

Mais il avait vu voler un autre insecte, dont la présence était surprenante. Il n'avait pas été attiré par la phéromone et s'était envolé en zigzags vers les collines où planait la poussière du cortège de limousines.

Dans la caravane, Ndo fêtait la journée au Dom Pérignon. Les invités, tous des délégués influents de pays du tiers-monde, pensaient qu'il fêtait la réussite de cette curieuse petite démonstration, dans ce petit village nauséabond. Ils étaient furieux et lui feraient payer ce déplacement inutile. Certains avaient dû annuler des cocktails pour venir assister à cette sale besogne qui ne les concernait pas ; pour cela on payait des Blancs, des Indiens ou des Pakistanais. Ce n'était pas du travail de délégués. Oui, pensaient-ils, Ndo le leur paierait cher.

Ndo se moquait éperdument de ce que pensaient ses délégués. Il s'occuperait d'eux comme il l'avait toujours fait. Il avait retrouvé son Ga, son protecteur et, en sablant le Champagne, il ne fêtait pas le combat victorieux contre le hanneton Ung mais le retour du dieu des Inutis.

Ses problèmes furent d'ailleurs réduits de moitié par la mort de la moitié des délégués sur la route de l'aéroport. Ndo, naturellement, en réchappa. Ga était avec lui et il était sur le territoire des Inutis.

Chapitre 9

Les délégués qui eurent la vie sauve et purent atteindre leurs jets privés à l'aéroport national furent incapables de décrire les horreurs auxquelles ils avaient échappé dans la brousse. Heureusement, ils étaient accompagnés de cameramen, sinon personne n'aurait jamais cru à leurs histoires.

Ils avaient été attaqués par des chimpanzés, mais pas par n'importe quels chimpanzés.

Certains se ruaient sur eux à une vitesse de motocyclettes. Certains arrachaient les portières des lourdes voitures. Certains se fracassaient comme des fous le crâne contre les épaisses vitres à l'épreuve des balles. Certains dévoraient les ailes des carrosseries et arrachaient les bras d'hommes adultes.

Certains tordaient les canons des fusils.

Tous les délégués connaissaient la cause du drame. Les responsables, c'étaient ces hommes blancs avec leur médecine et leur stratégie premières-mondistes. Le nouveau produit chimique utilisé au village inuti avait transformé en tueurs puissants ces singes généralement pacifiques.

La nouvelle position de l'OISEAU, prise à l'unanimité à l'arrière d'une voiture, c'était que l'OISEAU avait mis au point la partie du produit chimique qui avait détruit le hanneton Ung mais, malheureusement, il avait été manufacturé par une fabrique capitaliste blanche qui avait négligé de tenir compte de l'environnement si cher aux habitants indigènes de la région. Cette négligence avait provoqué la crise de folie des chimpanzés. Tout était de la faute de quelqu'un d'autre.

Dans les avions du retour, une résolution fut votée, cocktail en main, félicitant les délégués de leur inlassable travail contre la famine dans le monde grâce à l'extermination du hanneton Ung. La résolution condamnait aussi les fabricants cupides de ce produit, pour avoir omis de tenir compte de ses effets secondaires sur la faune du pays.

Comme toutes les résolutions de l'OISEAU, elle fut votée à l'unanimité. À cela près que, cette fois, ils étaient moins nombreux à être unanimes.

Remo, Chiun et Dara Worthington étaient dans le premier char à bœufs avec plusieurs autres savants. Devant eux, près du cortège motorisé, ils aperçurent de noires choses velues qui se jetaient dans les

arbres et couraient en rond comme prises de folie furieuse. En s'approchant, ils virent un chimpanzé arracher un morceau de rocher et tenter de le manger. D'autres gisaient par terre dans une espèce de coma. Tout le long de la route, il y avait des carcasses de limousines noires, quelques moteurs tournaient encore, quelques climatiseurs faisaient encore monter de petites bouffées d'air frais sous le brûlant soleil d'Afrique.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Dara.

Elle aperçut les cadavres des délégués, déchiquetés, comme des poulets vendus en morceaux.

— Je ne sais pas, dit un des savants du chariot.

Tout le monde descendit pour examiner les créatures. Tout le monde sauf Remo et Chiun. Remo remarquait une petite chose grosse comme la moitié d'un ongle, posée sur une branche dépouillée de ses feuilles par le hanneton Ung. Chiun écoutait les chercheurs.

— Ses os sont broyés, dit l'un d'eux en soulevant le bras poilu et flasque d'un singe.

Un autre découvrit un cœur extraordinairement grossi dans le corps éventré d'un autre chimpanzé. Chez presque tous les animaux, quelque chose avait été détruit ou modifié. Aucun des savants n'avait jamais rien vu de semblable.

— Que diable s'est-il passé ? demanda Dara Worthington.

Pendant que les savants se creusaient la tête en examinant les restes, Chiun s'adressa à Remo.

— Un chimpanzé, comme toutes les autres créatures, à part les êtres humains, se sert de toute sa force. Mais, dans ce cas, regarde autour de toi. Il a utilisé plus que sa force.

Remo hocha la tête. Il savait que Chiun et lui étaient probablement les deux seuls hommes de la terre capables d'utiliser toute leur force. C'était bizarre, se disait-il parfois, il était devenu un surhomme en apprenant à imiter les espèces inférieures.

Mais pour les chimpanzés, c'était une autre affaire. Ils avaient utilisé des énergies au-delà de leur propre force. Ils avaient échappé à leur régulateur physiologique et utilisé leurs muscles et leurs corps avec une telle violence qu'ils s'étaient littéralement déchirés ou qu'ils avaient explosés sous l'effort.

— Voilà comment on a tué le D^r Ravits, dit Remo. Le chat.

— Précisément, répondit Chiun.

— Seul le chat était dans la pièce.

— Précisément.

— Personne n'aurait pu entrer à votre insu.

— Précisément.

— Mais quelque chose a fait au chat ce qui a été fait à ces singes.

— Précisément.

Ce fut un instant de satisfaction sur la route africaine poussiéreuse. Chiun glissa délicatement ses mains dans les manches de son kimono brodé d'un lever de soleil. Remo hocha la tête. Ils avaient fini par isoler le problème. Les seules questions qui se posaient maintenant, c'était de savoir comment et par qui les animaux pouvaient être inoculés.

Les savants, naturellement, n'étaient pas dans le secret des conjectures de Remo et Chiun, pas plus qu'ils n'entendirent parler de la curieuse petite chose que Remo avait vue sur la branche. Ce n'était qu'une mouche ordinaire qui s'était posée là comme si elle était fatiguée. Et puis, sans raison aucune, elle avait frémi et une petite bouffée de vent chaud l'avait emportée, autre petite mort subite dans un pays de mort violente.

Waldron Perriweather, troisième du nom, apprit la destruction massive des hannetons Ung près du village inuti. Il apprit le massacre, le génocide de centaines de millions de petites bestioles argentées. Il eut envie de hurler ; il eut envie de propager la peste bubonique dans les crèches, de faire jaillir le sang de ces assassins. Il courut à son laboratoire en poussant des cris perçants jusqu'à ce que les yeux lui sortent de la tête.

— Quand, nom de Dieu, glapissait-il, quand ?

— Bientôt, monsieur Perriweather, bientôt.

Perriweather repartit dans un bourdonnement de fureur. Il lui fallait frapper un grand coup. Le hanneton Ung avait été cruellement massacré et il était temps maintenant de venger cette insulte.

Il avait pensé que Gloria et Nathan Musswasser lui seraient utiles mais quand il apprit que le TNT avait été détecté avant d'exploser, il comprit qu'il avait affaire à des amateurs, plus préoccupés de la publicité de leurs actes terroristes que de leur travail.

— Écoutez, avait-il méchamment grondé en apprenant leur échec, le mouvement a besoin de vrais militants, pas d'obsédés de la revendication.

— Nous ne cherchions qu'à revendiquer l'honneur pour l'ALE, protesta alors Gloria.

— Mais, on s'en fiche de l'honneur. Nous visons la victoire ! Mais avant que nous puissions remporter la victoire finale et absolue, vous devez faire votre devoir.

Gloria Musswasser, qui avait consacré sa vie à la révolution, qui avait lutté dans l'ombre, sans honneur et sans gloire, répondit vertement à ce riche bourgeois :

— Et votre devoir à vous, qu'est-ce que c'est ? Nous voulons apporter la sécurité à toutes les créatures. Et vous, par moments vous êtes insensible aux animaux. Je suis navrée de le dire, mais c'est la

vérité.

Nathan approuva de la tête.

— Je fais ce que j'ai envie de faire, déclara Perriweather qui avait été élevé comme ça.

— Oui, eh bien, nous vous observons, répliqua Gloria.

— Et moi je n'arrête pas de vous surveiller !

Ce soir-là, après s'être lamenté toute la journée sur la catastrophe du hanneton Ung, il reçut la visite des Musswasser. Ils débordaient d'enthousiasme.

— Pourquoi êtes-vous si joyeux ? bougonna Perriweather.

— Plus de cent délégués sont morts. Le TNT n'a pas marché mais cette autre chose que nous avons déposée a fait son travail.

— Peste, madame, tous les hannetons Ung sont morts ! Vous appelez ça une victoire ?

— Les délégués. Plus d'une centaine. C'est nous qui avons fait ça. Cette chose que nous avons lâchée.

— Où est-ce que vous l'avez lâchée ? demanda Perriweather. Peu importe. Je vais vous dire ce que vous avez fait. Vous l'avez mise en milieu réfrigéré, n'est-ce pas ?

— En plein dans leur récipient isotherme à médicaments ! exulta fièrement Gloria.

— Précisément, espèce d'idiote ! Et quand elle a été assez réchauffée pour servir à quelque chose, il était trop tard ; elle n'a pu s'attaquer qu'aux chimpanzés. Vous êtes responsables, tous les deux, de la mort de ces hannetons.

— Je veux bien assumer cette culpabilité à condition qu'on me mette aussi sur le dos la mort des cents délégués.

Perriweather secoua la tête.

— Je ne peux plus tolérer ça. Maintenant, j'entends raconter des histoires sur ces deux nouveaux savants de l'OISEAU. Il paraît qu'ils préparent des crimes encore plus monstrueux. Alors plus de demi-mesures.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? demanda Nathan Musswasser.

Perriweather répondit qu'il allait supprimer tout le laboratoire, tout son matériel et tout son personnel, pour venger le génocide de l'Ung.

— Impossible, déclara Gloria.

— Trop dangereux, dit Nathan.

— Vous savez, riposta Perriweather, voilà des années que je finance généreusement l'Alliance pour la Libération des Espèces. Tout votre argent sort de ma poche. Chaque fois qu'on fait appel à moi, je prends votre défense, et vous refusez de prendre des risques. C'est maintenant que j'aurais eu besoin de vous ; et vous vous dérobez en

prétendant que c'est impossible ou trop dangereux.

— Vous savez, vous vous intéressez trop aux insectes, dit Gloria.

— Et vous êtes trop insensible à leur malheur !

— Bon, c'est d'accord. Nous acceptons de continuer à travailler pour vous. Nous avons besoin de votre argent, alors nous travaillerons avec vous.

— Je crois que pour cette fois, je peux me passer de vos services, dit Perriweather. Si j'ai besoin de vous, je vous téléphonerai.

Après leur départ, il s'assit et contempla pendant un long moment la porte de son bureau. Naturellement, ils ne comprenaient pas ce qu'il voulait. Personne, depuis qu'il avait cinq ans, n'avait jamais compris ce que voulait l'héritier de la fortune Perriweather. La seule chose qu'on lui reconnaissait, c'était son talent pour faire fructifier rapidement l'argent.

Ce que personne ne pouvait savoir, c'était qu'en apprenant à utiliser cet argent, Perriweather était devenu un des plus grands et des plus compétents assassins de cette planète. Il tuait avec la même indifférence qu'il gérait son argent, sans passion, en déployant simplement des trésors d'ingéniosité et de ruse. Il payait ses services. Il considérait d'ailleurs qu'il y avait peu de différence entre un assassin et un chirurgien : simplement l'assassin ne s'embarrassait pas d'états d'âme pour charcuter quelqu'un et ne cherchait pas à se disculper à tout prix si son opération échouait.

Waldron avait très vite découvert que les tueurs à gages et les briseurs de membres, étaient beaucoup plus sûrs et honnêtes en affaires que les médecins. Un chirurgien prétendra toujours que, si son malade meurt, c'est parce qu'il avait de l'hypertension ou n'importe quoi d'autre, mais il réclamera quand même ses honoraires. Mais le tueur à gages ne se faisait jamais payer s'il ratait son coup.

Ainsi, dans certains milieux des bas-fonds, Waldron Perriweather, troisième du nom, était mieux compris que dans sa propre famille ou à Wall Street.

Parmi ceux qui le comprenaient, il y avait Anselmo, Bossiloni, dit Boss, et Myron Feldman, même si, entre eux, ils l'appelaient « la pédale d'or ». Un vrai cinglé, pensaient-ils, mais son argent était bel et bon et aucune des missions n'était dangereuse parce que Perriweather prévoyait toujours tout à la perfection. Aussi, quand il les fit venir et leur demanda de voler un missile nucléaire, ils ne s'en émurent pas outre mesure.

Il grommelait en parlant de vengeance et jamais ils ne l'avaient vu si furieux. Mais, encore une fois, ses plans étaient parfaits. Il leur montra des photos de l'installation atomique et leur donna les mots de passe et des badges à porter.

— Ce machin-là, c'est pas radio-quelque chose ? demanda Anselmo qui avait lu des trucs là-dessus.

— Radioactif, dit Perriweather. Vous n'aurez pas à le manipuler longtemps. Vous n'aurez qu'à le remettre à ces personnes.

Et il leur montra la photo d'une jeune femme inexpressive et d'un jeune homme au regard bovin.

— C'est les Musswasser. C'est eux qui déposeront l'engin. Dites-leur de ne pas chercher à faire du zèle, cette fois. Ce n'est pas la peine de le déposer dans l'enceinte du complexe. C'est ça la beauté du nucléaire, il suffit qu'il soit dans un rayon d'un kilomètre de l'objectif. La seule chose dont ils devront s'assurer, et prenez bien soin de le leur expliquer, c'est que ces deux individus soient dans le laboratoire quand ils déclencheront le système.

Waldron montra alors à ses tueurs une photo de deux hommes, un en kimono, l'autre, un Blanc, mince avec des poignets épais, vêtu d'un tee-shirt et d'un pantalon noirs.

— Je les veux morts, déclara Perriweather.

— Comment est-ce que les Mussmachin feront pour être sûrs qu'ils sont à l'intérieur ?

— Je ne sais pas. C'est leur problème. Vous le leur direz au moment de déclencher l'appareil. J'en ai assez de travailler avec des amateurs.

Comme toujours, Anselmo et Myron s'aperçurent que le plan de Perriweather était parfait. Ils purent pénétrer dans l'entrepôt nucléaire avec la plus grande facilité et en ressortir sans histoire avec deux paquets, l'un contenant l'arme et l'autre le détonateur à retardement.

Ils allèrent retrouver Nathan et Gloria Musswasser dans un bel hôtel particulier de la banlieue élégante de Washington, appartenant au père de Nathan. Les murs aux magnifiques boiseries étaient couverts d'affiches et de posters réclamant la délivrance des opprimés, le sauvetage des animaux et la libération des Noirs.

Apparemment, la dernière partie de ce programme avait été accomplie à la lettre parce que le quartier était visiblement libéré de toute présence noire.

— Faut faire gaffe avec ces trucs-là, conseilla Anselmo. Et il ne faut pas le faire sauter avant que ces deux mecs soient dans le labo.

— Quels deux mecs ? demanda Gloria.

Anselmo lui montra la photo de l'Oriental et du Blanc.

— Comment est-ce que nous saurons qu'ils sont là-dedans ?

— On vous le dira.

— Très bien. Ça me paraît simple. Oui, d'accord, dit Gloria. Mais passons au plus important. Qui sera crédité pour l'attentat ?

— Quel crédit ? pas de crédit. Nous ne faisons pas crédit. D'ailleurs

nous avons déjà été payés.

— Un instant. Nous allons faire sauter le labo, peut-être deux cents personnes, et les quartiers environnants, ajoutons au moins dix à quinze mille personnes, là Nathan, rappelle-moi que nous devons trouver un moyen de faire sortir tous les animaux familiers du voisinage. Donc, nous parlons déjà de quinze mille personnes environ. Peut-être vingt mille.

Ce chiffre fit frémir Anselmo. Il y eut même une petite étincelle d'horreur qui traversa le cerveau obtus de Myron.

— Alors ce que nous voulons savoir, poursuivit Gloria, c'est quel bénéfice vous comptez en tirer.

— Nous avons été payés.

— Oui j'ai compris, mais je veux dire, qui revendiquera l'honneur de cet attentat ?

— Quoi ? s'exclamèrent les deux tueurs à l'unisson.

— L'honneur. Nous risquons d'avoir vingt mille morts, dans le coin. Alors à qui en reviendra l'honneur ?

— Vous voulez dire qui on va accuser.

— Vos propos sont anti-progressistes. Je parle de revendication de l'action. De la publicité.

— Si ça ne vous fait rien, ma petite demoiselle, tout l'honneur sera pour vous, assura Anselmo.

— Voilà ce que j'appelle de l'abnégation, s'exclama Gloria. Nathan, ces gens-là me plaisent.

— Alors, pourquoi est-ce qu'ils le font ? demanda Nathan et s'adressant à Anselmo, si vous ne revendiquez rien, aucun bénéfice, pourquoi voler une bombe ? Pourquoi vous vous donnez tout ce mal ?

— On a été payés, mon petit, répondit Anselmo.

— Vous faites ça pour l'argent ?

— Ben tiens ! Je veux, mon neveu !

— Mais pourquoi vous donnez-vous tant de mal pour de l'argent ? Où est votre papa ? s'étonna Nathan.

Myron et Anselmo se regardèrent, interloqués.

— Nathan veut dire que vous pourriez demander de l'argent à vos parents, expliqua Gloria.

— On voit que vous les connaissez pas, nos parents, marmonna Myron.

— Enfin, peu importe. Vous êtes sûrs que vous ne voulez même pas d'un « avec l'assistance de » et vos noms ?

— Non, non, nous ne voulons rien du tout, affirma Myron.

— Et surtout, dit Anselmo, ne faites pas sauter ce truc-là avant qu'on vous le dise, OK ?

— Bien sûr. Vous ne comprenez peut-être pas toutes nos raisons, mais je tiens à vous dire que je me sens solidaire avec vous. Que nous

participons tous au même combat, dit Nathan.

— Ouais. Mais ne faites rien sauter avant qu'on vous le dise.

Chapitre 10

Comme le FBI n'était plus responsable de la sécurité des laboratoires, l'accès au complexe n'était plus surveillé que par un vieux garde fatigué, installé dans une petite cabane en bois à côté du portail.

Anselmo et Myron arrivèrent dans leur Cadillac blanche et Anselmo baissa sa vitre.

— Vous désirez ? demanda le garde.

Anselmo montra un carton blanc, sur le siège à côté de lui.

— Livraison de pizza.

— Dites donc, c'est une sacrée voiture de livraison que vous avez pour des pizzas ! s'étonna le garde admiratif.

— En général, j'ai une grande tranche de pizza sur le toit, mais la nuit je l'enlève. Les gosses, vous savez.

— Ouais, les mêmes c'est des vandales, c'est sûr. Vous pouvez vous garer là, dans le parking.

— La pizza est pour le D^r Remo et le D^r Chiun, Vous savez où ils sont ?

Le garde consulta une liste sur un tableau.

— Ils sont arrivés tout à l'heure, avec tout le monde, et ils n'ont pas signé leur bon de sortie. Mais je ne sais pas dans quel laboratoire ils sont.

— Mais ils sont bien ici, n'est-ce pas ?

— Faut bien, tiens. Y a pas d'autre issue qu'en passant devant moi et personne n'est sorti ce soir.

— Ils dorment peut-être ? hasarda Anselmo.

— Ça se pourrait, dit le garde.

— Nous ne devrions peut-être pas les déranger. Tenez, je vais vous dire, prenez la pizza et on va les laisser se reposer.

— Y a des anchois ?

— Non, rien qu'un supplément de fromage et des champignons.

— Ce que je préfère, c'est les anchois.

— La prochaine fois, je vous en apporterai une aux anchois.

— Les docteurs vont pas être fâchés ? s'inquiéta le garde.

— Pas aussi fâchés qu'ils le seront plus tard, dit Anselmo.

Il fourra la pizza dans les mains du garde, passa en marche arrière et s'éloigna.

— N'oubliez pas celle aux anchois ! lui cria le garde.

À deux cents mètres, Anselmo s'arrêta près d'une cabine

téléphonique et appela les Musswasser.

— Oui ? fit Gloria.

— Ils sont au labo.

— Parfait. Nous sommes fin prêts.

— Donnez-nous juste le temps de foutre le camp de la ville, dit Anselmo.

Gloria Musswasser rampait dans les hautes herbes qui entouraient le complexe des laboratoires de l'OISEAU. Elle était vêtue d'un treillis léopard crasseux qu'elle adorait depuis qu'elle l'avait volé en entôlant un ancien combattant du Vietnam en 1972.

Son mari la suivait en laissant échapper de petits gémissements et des cris de souris chaque fois que des cailloux ou des brindilles griffaient son ventre mou.

— Et d'abord, pourquoi est-ce qu'il a fallu que je vienne ? se plaignit-il. Tu portes tout le bazar toi-même. Tu n'avais pas besoin de moi.

— Non, en effet, rétorqua-t-elle sèchement. Mais j'ai pensé que si nous étions arrêtés je n'irais pas en prison toute seule.

Il la saisit par la cheville.

— On risque d'être arrêtés ?

— Mais non, pas du tout, si tu la boucles.

— Je ne veux pas aller en prison !

— Nous n'irons pas. Je te le promets. Je préférerais te tuer de mes propres mains, Nathan, plutôt que te laisser prendre par ces porcs.

Nathan ravala sa salive.

— Ça sera dans les journaux. Tu seras un martyr pour la cause, ajouta-t-elle.

— C'est... ce serait super, Gloria.

— Ne dis pas super. C'est démodé. On dit génial maintenant.

— D'accord. C'est génial, Gloria.

— Totalelement. Forcément génial.

— Ouais. C'est ça.

— Ici, tu ne crois pas ? demanda Gloria en montrant un coin de terre caché par un mûrier.

— Forcément génial, Gloria.

Gloria remonta le mécanisme en le réglant sur cent vingt minutes.

— Là. Et qu'est-ce que ça va sauter, bébé !

— Est-ce que nous devons observer ?

— Jamais de la vie, du con. On sauterait en même temps. Nous allons appeler les stations de télévision. *Eux*, ils observeront !

— Ils sauteront aussi, alors, dit logiquement Nathan.

— Bien fait pour eux. Et ce sera génial, forcément génial.

— Super, dit Nathan.

Gloria lui balança une gifle alors qu'ils repartaient en rampant.

Quarante-cinq minutes plus tard, une équipe de télévision arriva aux laboratoires de l'OISEAU et découvrit un grand trou découpé dans le grillage, à l'endroit précis indiqué au téléphone par les correspondants anonymes.

— Faudra que ce soit bon, marmonna le premier cadreur de WIMP.

Son assistant se tourna vers les bâtiments blancs des laboratoires, au-delà du grillage.

— Qu'est-ce qu'on attend ? demanda-t-il.

— Qu'est-ce que tu crois ? Rance Renfrew, le journaliste de choc de la télé, l'homme qui dit les choses comme elles sont, votre homme de WIMP !

Les deux cadreurs pouffèrent de cette imitation de la pub de leur station.

— Tu sais de quoi il retourne ? demanda l'assistant.

— Non.

— J'ai hâte de voir la gueule qu'il fera.

— Moi aussi.

Ils attendirent une demi-heure avant qu'une limousine noire ne s'arrête devant eux ; un jeune homme en descendit, si débordant de bonne santé que même ses cheveux avaient l'air bronzés. Il était en smoking et il gronda aux deux cadreurs :

— J'espère que c'est important. J'étais à un grand dîner.

— Ça l'est, affirma le chef cadreur avec un clin d'œil à son assistant. Un groupe qui projette une grande manif ici, ce soir.

— Une manif ? Ça va pas, non ? Vous me tirez d'un dîner pour une manif ? Quel genre de manif ?

— Un truc pour sauver des animaux. Et protester contre le génocide américain.

— Ma foi, ça c'est mieux. Nous pourrions avoir quelque chose de bon, là, estima Rance Renfrew et il essaya sa voix comme un musicien accordant son instrument. « Ici Rance Renfrew sur les lieux où un groupe d'Américains enragés ont attaqué ce soir la politique génocide de leur gouvernement à l'égard des... » Quoi ? Tu as dit animaux ?

— Ouais, des animaux.

— « ... la politique génocide de leur gouvernement à l'égard des animaux. Est-il possible que ce soit un mouvement qui renversera à jamais les gouvernements américains corrompus ? »

— C'est pas mal. Ça pourrait marcher. Quand est-ce qu'elle commence, cette manif ?

— D'ici trois quarts d'heure environ.

— Bon, nous serons prêts. Nous nous ferons filmer et nous dirons que nous avons quitté une réception privée pour venir ici et apporter

la vérité à nos téléspectateurs. Qu'est-ce qu'ils doivent faire, au fait ?

— Faire sauter une bombe atomique, à ce qu'ils ont dit.

Toute trace de bronzage disparue, le visage de Rance Renfrew devint tout pâle.

— Ici ?

— C'est ce qu'ils ont dit.

— Écoutez, les copains, je crois qu'il me faut d'autre matériel. Attendez-moi là et filmez tout ce qui se passe, je reviens tout de suite.

— Quel genre de matériel il vous manque ?

— Je crois qu'il me faut un cache sur ce micro. Il me fait la voix trop dure.

— J'en ai un dans mon sac, proposa le cadreur.

— Et je veux mettre une chemise bleue. Le blanc, c'est pas bon à l'écran.

— J'en ai une aussi.

— Et d'autres souliers. Il me faut d'autres pompes, si je dois aller et venir. Celles-là me serrent. Je vais les chercher. Attendez-moi et filmez tout ce qu'il y a à voir.

— D'accord ? Vous en avez pour combien de temps ?

— Je ne sais pas. Mes chaussures les plus confortables sont dans ma maison de campagne.

— Où ça ?

— À Miami. Mais j'essaierai de revenir le plus vite possible.

Renfrew sauta dans la limousine qui partit en trombe. Derrière lui, les deux cadreurs se tordaient de rire. Finalement, l'assistant reprit son sérieux.

— Dis donc, est-ce que nous devrions pas être un peu inquiets aussi ? Ils ont bien dit une bombe atomique.

— Arrête ! Ces connards sont pas foutus de faire sauter un pétard !

— T'as probablement raison. Tu crois qu'on devrait pas prévenir des gens dans les labos ? Tu sais, alerte à la bombe, un truc comme ça ?

— Mais non, laisse-les roupiller. Il ne va rien se passer à part quelques gueulantes.

— Alors qu'est-ce qu'on fout ici ?

— Des heures sup, patate, qu'est-ce que tu crois ?

— Pigé.

Dans la chambre de Remo le téléphone sonna et, sans réfléchir, Dara Worthington tendit une main langoureuse pour décrocher. Mais elle se reprit.

— Oups, je ne devrais peut-être pas ?

— Il vaut mieux pas, en effet, dit Remo. C'est pour moi.

— Comment le sais-tu ?

— Il y a quelqu'un qui me téléphone toujours quand je passe un bon moment. Il a des antennes pour ça. Je crois qu'il a peur que je prenne une overdose de plaisir alors il me sauve d'un sort funeste, expliqua Remo en portant le téléphone à son oreille.

— Remo, répondit la voix citronnée de Smith. C'est...

— Ouais, ouais, tante Mildred, interrompit Remo en prononçant un des noms de code que Smith utilisait pour signer ses messages.

— C'est grave. Vous êtes seul ?

— Assez, répondit évasivement Remo.

— Il y a eu un vol sérieux.

— Je suis déjà sur une affaire.

— C'est peut-être la même, dit Smith. Ce vol a été commis dans une centrale nucléaire. L'objet disparu est un fission-pack de composant micronique avec son détonateur.

— Est-ce que quelqu'un pourrait m'expliquer clairement ce qui a été volé ?

— Ça veut dire qu'un petit missile nucléaire portatif a été volé avec tout le matériel pour le faire sauter.

— Et alors ? Qu'est-ce que je peux y faire ?

— Personne n'a vu les voleurs donc nous ne savons rien d'eux. Mais je viens d'apprendre que certains organismes de presse ont reçu ce soir des menaces visant le laboratoire de l'OISEAU.

— Ah, l'affaire se corse ! En un mot, ça signifie quoi ?

— Si la bombe explose, elle risque d'anéantir toute vie animale et végétale dans un rayon de trente kilomètres. Sans parler des retombées radioactives sur l'environnement. Ce serait une catastrophe.

— Dites-moi, si elle saute, est-ce qu'elle démolira la Chambre des Représentants ? demanda Remo.

— Indiscutablement.

— Je crois que je ferais mieux de me rendormir.

— C'est grave, Remo !

— D'accord, je vois le tableau, marmonna Remo. Je vais jeter un coup d'œil. C'est tout ?

— Il me semble que c'est plus que suffisant, dit Smith.

Remo raccrocha et donna une petite claque sur la croupe nue de Dara.

— Désolé, mon lapin. Faut qu'on se quitte.

— Ta tante Mildred m'a l'air bien exigeante.

— Elle l'est, elle l'est, bougonna Remo.

Il se demanda s'il devait alerter Dara au sujet de la bombe et jugea que ce n'était pas utile. Si bombe il y avait et s'il ne la trouvait pas, personne n'en réchapperait.

Remo passa dans la chambre voisine où Chiun était allongé par terre sur la mince couverture arrachée du lit.

— Vous ne dormez pas, petit père ?

— Dormir ? Comment dormir quand on a les oreilles agressées par des bruits de chameau en rut dans la pièce à côté ?

— Pardon, petit père. Je ne l'ai pas cherché.

— Et d'abord, je ne te parle plus. Alors je te remercierais de débarrasser ma chambre de ta vilaine carcasse blême et bruyante.

— Dans un petit moment, il n'y aura peut-être plus personne pour parler ni à qui parler, répliqua Remo. Il se peut qu'il y ait une bombe dans le parc.

Chiun garda le silence.

— Un missile nucléaire.

Chiun ne dit mot.

— Je vais faire ça tout seul, Chiun. Seulement je n'y connais pas grand-chose. Et si je ne trouve pas cette bombe, nous allons tous sauter, alors je voudrais que vous sachiez que... eh bien, euh... c'était très chouette de vous connaître.

Chiun se redressa et secoua la tête.

— Tu es désespérément blanc.

— Qu'est-ce que la couleur de ma peau vient faire là-dedans ?

— Tout. Seul un homme blanc chercherait une bombe en essayant de trouver une bombe, déclara Chiun et il se leva, passa devant Remo et le précéda dehors.

Remo le suivit.

— Ça me paraît raisonnable, de chercher une bombe en cherchant une bombe. Qu'est-ce que vous voulez que je cherche ? Un trèfle à quatre feuilles en comptant sur la chance ?

— Moi, riposta avec morgue le vieux Coréen, je chercherais des traces. Mais je ne suis qu'un pauvre esprit doux et persécuté, bien moins instruit que toi des choses du monde.

— À quoi ça ressemble, des traces de bombe ?

— On ne cherche pas de traces de bombe, imbécile. On cherche les traces laissées par ceux qui transportaient la bombe.

— D'accord. Cherchons des traces d'hommes. Et merci de m'avoir adressé la parole.

— Il n'y a pas de quoi. Veux-tu me promettre de porter un kimono ?

— J'aimerais encore mieux ne pas trouver la bombe, déclara Remo.

Le principal concurrent de la station de télévision WIMP, la chaîne WACK, arriva sur les lieux en la personne d'une équipe de caméras et de Lance Larew, présentateur du journal télévisé, qui était encore plus bronzé, si possible, que Rance Renfrew, son grand rival dans les sondages.

Il vit les deux cadreurs de WIMP mais fut ravi et soulagé de ne pas apercevoir Renfrew dans les parages.

— Bien, les copains, dit-il à son équipe. Installons tout ça et au boulot.

Il tira d'une poche de son smoking une brosse à dents et se hâta de se les astiquer vigoureusement. Un des cadreurs lui dit :

— Quand même, si une bombe doit exploser par ici, j'aimerais autant ne pas être là.

— C'est ici que se passe l'action, mon coco, et là où se passe l'action, c'est là où se trouvent Lance Larew et la station WACK.

— Ouais, l'action pourrait se passer à cinq kilomètres dans l'atmosphère, s'il y a vraiment une bombe qui explose ici.

— T'en fais pas. Nous allons faire notre truc et nous tirer. Entrons dans le parc, ordonna Larew.

— Je crois que j'aperçois quelque chose, dit Remo.

Il désignait une légère trace sinueuse sur l'herbe rase et humide de la pelouse.

— Le gazon est aplati, là, comme si quelqu'un avait rampé en cherchant à se camoufler.

— Des amateurs, estima Chiun avec mépris en montrant un léger creux. Droitière. Elle a même les coudes qui laissent des empreintes.

— Elle ?

— C'est manifestement un coude de femme.

— Manifestement.

— Avec un homme qui la suit. Mais c'est la femme qui portait la chose.

— Manifestement, répéta Remo.

— Hé dis donc ! chuchota Lance Larew à son cadreur. Je crois qu'il y a quelqu'un devant nous. Qui c'est, ces mecs-là ?

— Des savants, peut-être ?

— Peut-être. Moteur et on va rester avec eux, au cas où ils sauteraient.

Ils parlaient dans un souffle mais, à cinquante mètres, Chiun se tourna vers Remo et dit :

— Qui sont ces bruyants crétins ?

— Je ne sais pas. D'abord la bombe, ensuite je m'occuperai d'eux... Je crois que j'ai quelque chose.

— Il a quelque chose, cria un technicien de l'équipe de Larew.

Il partit en courant avec sa caméra portable. Le présentateur le suivit.

— Je devrais peut-être expédier ces importuns dans le vide, suggéra Chiun, afin que nous poursuivions nos investigations en paix.

— Comme vous voulez. Mais si vous tuez un journaliste, vous n'avez pas fini d'en entendre parler.

— Je n'aime pas me produire devant ces abrutis, comme un éléphant de cirque.

— Laissez-moi d'abord trouver la bombe.

Remo avait suivi la ligne sinueuse jusqu'à un gros buisson. Il tâta la terre du bout des doigts. La chose était là, à peine recouverte.

— Dépêche-toi. Ils arrivent, chuchota Chiun alors que les gens de la télévision se rapprochaient.

Finalement, un cadreur s'élança et pointa sa caméra sur Chiun. Le vieux Coréen colla son nez contre l'objectif.

— Hé là, pas de ça, Mathusalem ! protesta le cadreur. Vous collez plein de gras de votre nez gras sur mon objectif !

— Nez gras ? Le Maître de Sinanju ne produit pas de gras du nez. Vous m'insultez jusqu'au tréfonds de mon être.

— Qu'est-ce que vous faites là ? cria Lance Larew. Qu'est-ce que vous fichez sous ce buisson ?

Les mains de Remo travaillaient vite ; il commença par déconnecter le système à retardement, puis il désamorça complètement la bombe en la réduisant simplement en poudre. Il enterra sous le mûrier les minuscules grains noirs et argentés qui en restaient.

— Je vous ai demandé ce que vous faisiez là ? insista Lance Larew qui avait rejoint Remo.

— Je cherche la redoutable nyctafleur australienne, répondit Remo. C'est la seule nuit où elle fleurit. Mais nous l'avons manquée. Nous devons attendre l'année prochaine.

— Et la bombe ? demanda Larew.

— Il n'y avait pas de bombe. Ça fait des semaines que nous sommes importunés par des alertes de ce genre. Des cinglés, c'est tout.

— Vous voulez dire qu'on m'a fait venir jusqu'ici pour, une connerie de cinglé ?

— Eh oui, on le dirait bien, dit Remo.

Larew tapa du pied avec colère, puis il appela ses deux cadreurs et leur dit :

— Tant pis, les copains. On va faire un flash quand même. Des savants rôdent dans un parc à minuit à la recherche d'une fleur rare.

— Vous ne voulez pas faire ça, lui dit Remo.

— Ne me dites pas ce que je veux ou ne veux pas faire ! glapit le présentateur. Les droits du Premier Amendement. Liberté de la presse, liberté de parole !... Faites-moi un bon métrage de ces mecs-là !

Les deux cameramen visèrent Remo et Chiun et les bandes commencèrent à tourner. Les minces yeux noisette de Chiun se plongèrent dans un des objectifs.

— Un petit sourire, non ? suggéra le cadreur.

— Comme ça ? demanda Chiun en grimaçant horriblement.

— C'est ça, vieux débris. Avec plus de dents.

Chiun saisit la caméra et, sans cesser de sourire, il l'aplatit comme une crêpe.

— Il y a assez de dents ? demanda-t-il poliment.

Remo arracha l'autre caméra au deuxième cadreur et la déchiqueta en longs spaghettis.

— Premier Amendement ! glapit Larew.

Remo fourra quelques débris de caméra dans la bouche du présentateur.

— Premier Amendementez-vous ça !

L'équipe prit la fuite, en courant vers la brèche dans le grillage.

— Merci, Chiun, pour votre aide, dit Remo.

— Veux-tu... ?

— Non, je ne porterai pas de kimono !

Chapitre 11

Le D^r Dexter Morley était assis sur un haut tabouret, ses joues poupines congestionnées, ses petits doigts boudinés croisés sur ses genoux, quand Perriweather entra dans le laboratoire. Un sourire de fierté étira les lèvres du petit savant.

— Eh bien ? demanda impatiemment Perriweather.

— L'expérience est réussie, annonça Morley d'une voix frémissante de joie et d'orgueil.

— Où est-ce, où est-ce ?

Perriweather se rua vers les tables de laboratoire et Morley sauta de son tabouret pour essayer de l'empêcher de tripoter frénétiquement toutes les plaques stériles.

— Il y en a deux. Si vous voulez bien attendre un moment...

— J'ai attendu assez de moments ! Où ?

Le D^r Morley, vexé, alla quand même chercher une petite boîte recouverte de mousseline à beurre, sur une étagère.

— Les voici, murmura-t-il avec une crainte respectueuse alors que sa main tremblante soulevait la mousseline.

Dessous, il y avait un cube de plexiglas et, à l'intérieur du cube, un bout de viande avariée. Et sur cette viande, deux mouches aux ailes rouges se nourrissaient avidement.

— Un couple reproducteur ? demanda Perriweather. Vous avez un couple reproducteur ?

— Oui, monsieur Perriweather.

Ébloui, Perriweather souleva le cube de plastique avec tant de précaution que les mouches ne bronchèrent même pas. Il les observa sur tous les côtés, en tournant le cube de-ci de-là, en les regardant par-dessous et par-dessus et les yeux dans les yeux, émerveillé par le rouge vitrail de leurs ailes.

— Les ailes ont exactement la couleur du sang humain frais, souffla-t-il.

Sous ses yeux, les deux mouches s'envolèrent un instant de leur viande pour s'accoupler en l'air et se reposèrent.

— Si seulement je pouvais trouver une femme qui en fasse autant, murmura presque à part lui Perriweather.

Dexter Morley se sentit vaguement gêné, comme un voyeur surpris en flagrant délit. Il s'éclaircit la gorge et expliqua :

— En réalité, elles sont exactement comme des mouches communes, à part la couleur des ailes. *Musca domestica* de l'ordre des

diptères.

— Elles ne sont *pas* exactement comme des mouches communes, protesta Perriweather et il jeta au savant un coup d'œil aigu. Vous n'avez pas changé ça, au moins ?

— Non, non, pas du tout.

— C'est l'ultime forme de vie, dit admirativement Perriweather en faisant tourner entre ses doigts le cube de plastique comme si c'était un pur diamant bleu-blanc qu'il venait de trouver sur son paillason.

— Oh, je n'irais pas jusque-là, dit le D^r Morley avec un petit sourire indulgent.

— Qu'est-ce que vous en savez ? gronda Perriweather.

— Euh, oui, monsieur, bien sûr. J'allais simplement dire que cette nouvelle espèce est, dans sa structure globale, assez semblable à la mouche commune. La forme et la taille, les habitudes alimentaires, sont les mêmes, ce qui en fait malheureusement une porteuse de maladies, encore que je pense, avec le temps, pouvoir éliminer...

— Pourquoi est-ce que vous voudriez éliminer ça ?

— Quoi ? Mais... J'ai l'impression que nous ne sommes pas sur la même longueur d'onde, monsieur Perriweather. Les mouches transmettent des maladies.

— Heureusement. Si elles ne les transmettaient pas, il y aurait encore plus d'humains sur la terre !

— Je... euh, oui, je comprends. Je crois. Mais, malgré tout, la *musca morleyalis* demeure porteuse de germes et, par conséquent, elle est dangereuse.

— La *musca morleyalis* ? demanda Perriweather, la figure impassible, et Morley rougit.

— Eh bien, généralement, on donne aux découvertes de ce genre le nom des savants qui...

— Essayez plutôt *Musca perriweatheralis*, suggéra-t-il avec un très mince sourire. Mais pourquoi ont-elles les ailes rouges ?

— Ah ! fit le savant, soulagé de quitter ce terrain de discussion houleux et de retrouver sa terre ferme, la biologie, et bien voilà. Les amino-acides qui se développent dans cette espèce sont radicalement différents de ceux de la mouche commune. Apparemment, cela produit une mutation génétique qui nous donne les ailes rouges. Naturellement, quand les expériences continueront et que nous aurons détruit ces spécimens particuliers, alors nous commencerons à resituer les...

— Détruit ? Détruit quoi ? cria Perriweather.

— Puisque nous avons tout sur papier, il n'est pas nécessaire de conserver ces spécimens, d'autant que leur système respiratoire les rend apparemment incompatibles avec d'autres formes de vie.

— Ce qui signifie ?

— Ce qui signifie que ces mouches sont immunisées contre le DDT, les autres pesticides et tous les poisons. C'était ce que nous cherchions, n'est-ce pas ?

— Exactement. Tous les pesticides ?

— Tous ceux qui sont actuellement connus. Permettez...

Le savant reprit le cube de plastique et le plaça sur la table blanche immaculée. Il mit des gants de caoutchouc et, avec un petit filet de gaze, il retira une des mouches. Il ouvrit ensuite un petit récipient d'où émana un léger sifflement.

— Du DDT pur, annonça-t-il.

Il plongea le filet dans le récipient et rabattit le couvercle.

— Que va-t-il se passer ? demanda anxieusement Perriweather.

— Absolument rien. Il y a là assez de DDT pour tuer un essaim entier de mouches. Mais remarquez l'état de la *musca perriweatheralis*.

Il retira le filet et referma le récipient. Prisonnière de la gaze, la mouche bourdonna avec rage et quand il la remit dans le cube de plastique elle se posa immédiatement sur la viande.

— Elle est encore en vie ! s'émerveilla Perriweather.

— Parfaitement indemne. Elle peut survivre dans une atmosphère de méthane pur. Elle résiste au cyanure, à n'importe quel poison.

— Elle est donc invincible.

— C'est pourquoi elle doit être détruite. Vous ne voudriez pas courir le risque de lâcher une créature pareille dans l'atmosphère. Pour le moment, les précautions que j'ai prises sont énormes. Mais le danger va augmenter à mesure que le couple se reproduira. Si une seule de ces mouches sort vivante du laboratoire, elle risque de compromettre tout l'équilibre écologique de la planète.

— Vous pourriez m'en faire la démonstration ? dit Perriweather. Morley remarqua qu'il avait la respiration oppressée.

— Vous y tenez ?

— J'y tiens.

La voix de Perriweather était curieusement monotone, presque un bourdonnement, mais elle glaça Morley plus encore que des cris.

— Très bien.

Le savant alla dans un coin du laboratoire où se trouvait un terrarium plein de salamandres. Il en prit une et la rapporta vers le bloc de plastique contenant les mouches.

— Faites attention. Je ne voudrais pas que ce lézard gobe accidentellement une des mouches !

— Pas de danger, assura Morley.

Il couvrit la tête de la salamandre et la plongea dans le cube. Une des mouches se posa une seconde sur sa queue et retourna à son bout de viande avariée.

Morley la jeta ensuite dans un autre récipient de plastique

transparent occupé par un gros crapaud. Le crapaud était dix fois plus gros que le lézard et devait peser cent fois plus. Il regarda le batracien et darda une langue nonchalante.

Perriweather s'approcha et se pencha au point d'avoir le nez sur le plastique, pour voir ce qui se passait.

Le crapaud darda de nouveau sa langue et presque instantanément elle fut tranchée et tomba dans le fond du bocal, agitée de soubresauts. Les yeux du crapaud s'exorbitèrent d'horreur et la salamandre passa à l'attaque, en mordant sauvagement, en déchirant de gros lambeaux de chair et de peau. Puis le lézard s'en prit aux pattes qu'il arracha. Le crapaud se débattit faiblement et finit par s'écrouler, mort, au fond du bocal alors que le lézard lui rampait dessus, sans cesser de l'attaquer.

Au bout de deux minutes, l'intérieur du bocal de plastique devint invisible, les parois étaient couvertes de sang et d'entrailles de crapaud. Sans un mot, le D^r Morley souleva le couvercle et plongea une longue aiguille de seringue qu'il retira avec la salamandre morte piquée à l'extrémité.

— De l'air injecté dans le cœur, expliqua-t-il en jetant le petit batracien dans un sac en plastique. Le seul moyen de la tuer.

Pendant un long moment, Perriweather examina les mouches, avant de répondre à la question du savant :

— Vous comprenez maintenant pourquoi ces deux mouches doivent être détruites ?

— Je m'en occuperai, déclara Perriweather. En attendant, gardez-les au péril de votre vie.

La pièce du premier étage était obscure, comme toujours, étouffante, et sentait la pourriture. Waldron Perriweather, troisième du nom, y entra sans bruit, comme toujours, en remettant soigneusement la clef dans sa poche de gilet après avoir refermé la porte. Les meubles anciens tapissés de velours, avec de délicates têtes de dentelle, étaient recouverts d'une épaisse couche de poussière.

Perriweather foula silencieusement le tapis élimé et s'approcha de la cheminée dont le manteau était garni d'une belle pièce de soie ancienne. Sur cette soie reposait un unique objet, une petite boîte d'or incrustée de pierres précieuses.

Tendrement, il la prit et la garda pendant plusieurs minutes au creux de sa main. Il la contemplait sans parler, sans bouger à part l'index caressant doucement les pierreries.

Enfin, avec un long soupir, il ouvrit la boîte.

À l'intérieur, il y avait une mouche morte.

Des larmes voilèrent les yeux de Perriweather. D'un doigt

tremblant, il effleura le petit corps noir inerte.

— Bonjour, maman, souffla-t-il.

Perriweather était assis à son bureau, dans son cabinet de travail, quand le téléphone sonna.

— Monsieur Perriweather ? dit Gloria Musswasser. Nous sommes désolés, mais la bombe n'a pas explosé. Ce n'est pas de notre faute, vous savez. Ce ratage est dû à l'insensibilité paranoïaque des médias obscurantistes qui...

— Aucune importance, Mrs Musswasser, dit très aimablement Perriweather. J'ai d'autres plans en prévision.

— Nous aussi ! cria Gloria qui s'était mis en tête de détruire un hôpital pour enfants. Nathan et moi, nous avons eu une idée fantastique, si énorme que vous allez sûrement l'adorer.

— Je n'en doute pas. Venez donc chez moi me raconter tout ça.

— Vraiment ? Vraiment ? Vous n'êtes pas fâché ?

— Est-ce que je vous paraissais fâché ?

— Ah dites, vous êtes vraiment fair-play, vous, dit Gloria. Nous arrivons tout de suite !

— Je vous attends.

— Vous ne le regretterez pas, monsieur Perriweather. Ce nouveau plan va vous débarrasser de tous vos problèmes.

— Oui, certainement.

— Vous ne le connaissez pas encore !

— Je suis sûr qu'il me plaira. Je sais que Nathan et vous allez me débarrasser de tous mes problèmes, assura Perriweather avant de raccrocher.

Et Gloria dit à Nathan :

— Il est un peu bizarre, sur les bords, mais il est chouette. Il veut que nous allions dans le Massachusetts lui expliquer notre nouveau plan. Il compte sur nous pour résoudre tous ses problèmes.

— Génial, forcément génial, déclara Nathan avec autorité.

Chapitre 12

Les Musswasser arrivèrent avec six heures de retard. D'abord ils s'étaient perdus et s'étaient retrouvés en Pennsylvanie au lieu du Massachusetts. Ensuite, ils passèrent devant un cinéma affichant leur film favori, *Le Syndrome Chinois*, et ils s'arrêtèrent pour le voir une vingt-septième fois.

Perriweather les accompagna dans une pièce sommairement meublée, au fond d'une des ailes de la grande demeure.

— Attendez d'apprendre notre idée, Wally mon vieux ! s'exclama Gloria très excitée.

— Je suis certain qu'elle est admirable.

— Nous regrettons, pour le TNT et la bombe atomique. Ça n'a pas marché et nous nous sommes couverts de honte, dit Nathan.

— Il ne faut pas avoir honte, voyons. Pensez à tous les chimpanzés que vous avez contribué à détruire en livrant ce paquet dans l'Ouwenda, dit très ironiquement Perriweather.

— Peut-être, mais ça ne vaut pas les délégués, riposta Gloria. Les chimpanzés ont au moins tué des délégués. Ça, c'était épataant.

— Indiscutablement, reconnut aimablement Perriweather. Si excellent que j'ai pensé que vous méritiez une récompense.

— C'est vraiment chouette de votre part, Wally.

— Aimeriez-vous un verre de xérès, tous les deux ? proposa Perriweather.

— Vous n'auriez pas plutôt de l'herbe ? demanda Nathan avant que sa femme ne lui bourre les côtes de coups de coude.

— Un xérès sera parfait, assura-t-elle.

— Très bien. Je reviens tout de suite. Attendez-moi ici et ensuite je vous expliquerai quel rôle vous allez jouer dans notre superbe nouveau plan d'attaque.

Perriweather sortit et referma soigneusement la porte. Gloria et Nathan firent le tour de la pièce, sommairement meublée avec deux chaises métalliques et une petite table en plastique.

— Regarde ça, dit Nathan.

Il prit sur la table un objet encadré et le présenta à Gloria. C'était une collection de minuscules poupées à forme humaine, au torse transpercé par une épingle, les bras et les jambes écartés comme des pattes d'insectes, dans une vitrine d'exposition.

— Complètement cinglé, murmura Nathan.

— Il en pince pour les insectes.

— Je croyais que l'Alliance pour la Libération des Espèces, ça voulait dire les animaux. Les petits chiens et tout ça. Les otaries. Les phoques. Les espèces menacées, en voie de disparition. Qui diable a jamais menacé une catégorie d'insectes ?

— Tu as l'esprit trop étroit. Les insectes sont des animaux. Et comme Perriweather allonge tout l'argent pour l'ALE, il a quand même le droit de choisir qui il veut libérer.

— Ouais, mais les insectes, c'est pas mignon, grommela Nathan en remettant la petite vitrine sur la table. T'as déjà essayé de caresser un moustique, de lui faire faire le beau ?

— C'est ton éducation bourgeoise étriquée qui ressort, lui lança Gloria. Tu dois apprendre à accepter les bestioles comme tes égales.

La porte s'entrouvrit à peine et une minuscule créature bourdonnante voleta dans la pièce. La porte claqua aussitôt et Gloria crut entendre pousser deux lourds verrous.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Nathan.

— Une mouche.

— Elle a les ailes rouges.

— C'est peut-être une mouche apprivoisée. Elle veut peut-être faire ami-ami.

La mouche tournait autour de la tête de Nathan.

— Vas-y, Nathan. Tends-lui ta main.

— Et si elle me chie dans la main ?

— Nathan ! cria Gloria sur un ton menaçant.

— Enfin quoi, j'ai jamais vu de mouche qui voulait vous serrez la main !

— Ça, c'était dans le temps. Toute notre façon de penser, à l'égard de nos amis les insectes, doit changer.

— D'accord, d'accord, bougonna Nathan.

— Allez, tends-lui la main. Donne la main à la mouche.

— Et si elle me pique ?

— Imbécile. Les petites bêtes ne mangent pas les grosses.

— Y en a, si.

— Et alors ? Elle a peut-être besoin de se nourrir. Tu ne voudrais pas la faire mourir de faim, dis-moi ? Faute d'un tout petit peu de sang alors que tu en as tant ?

— Non, c'est vrai, dit misérablement Nathan et il allongea le bras.

— C'est bien, approuva Gloria. Viens, viens, petite moumouche. On va l'appeler Red. Viens, Red. Viens dire bonjour à Gloria et à tonton Nathan.

La mouche se posa au creux du coude de Nathan.

De l'autre côté de la porte, Waldron Perriweather, troisième du nom, entendit un cri perçant suivi d'un grondement. Et puis un autre cri quand Gloria fut piquée à son tour.

Il poussa un troisième verrou d'acier et donna une petite tape à la porte blindée ; un sourire de satisfaction illuminait sa figure.

Le D^r Morley, dans tous ses états, fit irruption dans le cabinet de travail de Perriweather.

— Elles ont disparu ! Toutes les deux ! Je suis allé trois minutes au petit endroit et quand je suis revenu, elles avaient disparu !

— C'est moi qui ai les mouches.

— Ah ! Dieu soit loué ! Je mourais d'inquiétude. Où sont-elles ?

— Je vous ai dit que je m'en occuperais.

Les yeux de Perriweather étaient froids comme des glaçons.

— Oui, monsieur, dit Morley, mais vous devez vraiment faire très attention. Elles sont terriblement dangereuses.

Les yeux bleus restèrent glacés mais les lèvres de Perriweather esquissèrent un mince sourire.

— Vous avez remporté une magnifique victoire scientifique, docteur.

Morley s'agita un peu. Les louanges paraissaient déplacées dans la bouche de Perriweather. Il hocha la tête, parce qu'il ne trouvait rien d'autre à faire.

— Vous m'avez demandé un jour, docteur, reprit Perriweather, comment j'avais produit les autres mutations de cette mouche. Son aptitude à piquer et les effets de ses piqûres sur d'autres créatures.

— Oui, ça m'intéresse énormément.

— À vrai dire, docteur... Mais je me suis permis d'inviter des amis, pour célébrer avec nous votre réussite, dit Perriweather en se levant. J'ai pensé que cela ne vous dérangerait pas.

— Pas le moins du monde, voyons.

— Ils nous attendent. Allons les retrouver.

Perriweather posa une longue main sur l'épaule du D^r Morley et le poussa vers la porte. Tout en marchant, il continua de parler :

— À vrai dire, j'ai eu un autre savant, qui travaillait pour moi. Ces deux trouvailles étaient les siennes. Mais il n'a jamais pu parvenir à la grande découverte. Cet honneur vous revient.

— Merci. Vous êtes trop aimable. Qui était cet autre savant ? demanda Morley.

Perriweather s'arrêta devant une porte, dont il fit glisser sans bruit les verrous.

— Oui, une très grande découverte. Vous avez rendu cette nouvelle espèce invincible et cela mériterait que votre nom s'étale, pour l'éternité, en lettres d'or au tableau d'honneur de la science. Vous n'avez commis qu'une petite erreur.

— Ah ? Laquelle ?

— Vous avez dit que les mouches ne pourraient pas se reproduire

avant quelques semaines.

— En effet.

— En réalité, elles se sont déjà reproduites et nous avons de charmants petits asticots qui se développent sur ce morceau de viande.

— Ah, mon Dieu ! Ils doivent être détruits. Si l'une d'elles s'échappe... Il faut les détruire !

— Nouvelle erreur, D^r Morley. C'est *vous* qu'il faut détruire.

Sur ce, Perriweather ouvrit la porte, poussa le savant à l'intérieur et la claqua vivement, en repoussant tous les verrous.

Il y eut des grondements, des hurlements, impossible de savoir si c'était Gloria ou Nathan Musswasser, puis un grand cri, un bruit de chute et les horribles craquements des os désarticulés.

La bataille était presque terminée. Perriweather avait son arme invincible. Une des mouches était vivante dans le cube de plastique, dans son bureau, et douze n'étaient encore que de petites larves qui se gorgeaient de bœuf avarié. Dans un jour ou deux, elles seraient à leur tour des beautés aux ailes rouges. Prêtes à se venger de toutes les horreurs commises par le genre humain.

En haut, dans la petite pièce poussiéreuse abritant le cercueil miniature incrusté de pierreries, il parla avec douceur à l'insecte noir desséché :

— C'est commencé, maman. Je t'ai dit que ta mort serait vengée. Le châtement arrive, il s'abattra sur tous ceux qui tuent distraitemment notre espèce, comme si nous n'avions aucune importance. Ils comprendront notre importance, maman. La nouvelle mouche aux ailes rouges sera notre ange exterminateur. Il n'y a plus que deux obstacles à renverser : ces deux nouveaux savants au laboratoire de l'OISEAU. Ils prétendent en savoir plus que le D^r Ravits. C'est eux les responsables du massacre en Owenda, la destruction du hanneton Ung.

Une larme roula sur sa joue, à la pensée des millions d'insectes horriblement exterminés.

— Ce sont des monstres, maman. Mais ne t'inquiète pas. Leur heure va sonner. Bientôt, ce D^r Remo et ce D^r Chiun ne verront plus le lever du soleil.

Chapitre 13

Waldron Perriweather, troisième du nom, entra nonchalamment dans le bureau de Dara Worthington aux laboratoires de l'OISEAU et lui tendit sa carte.

— Je suis ici pour voir les docteurs Remo et Chiun, annonça-t-il.

— Je regrette, monsieur Periwinkle, mais ils sont occupés pour l'instant, répondit Dara en rendant la carte.

— Perriweather, pas Periwinkle, espèce de pondeuse d'œufs, répliqua-t-il aigrement. Vous avez sûrement entendu parler de moi.

— Comment m'avez-vous appelée ?

— Pondeuse d'œufs !

— Mais je sais qui vous êtes ! C'est vous le cinglé qui intervenez régulièrement pour justifier toute cette violence !

— Et votre place est dans un poulailler. Amenez-moi ces deux savants ici, tout de suite.

— Vous êtes le plus grossier des...

— Dans un nid avec des pelures d'orange et du marc de café dans le fond ! Allez les chercher, je vous dis !

Dara appuya sur un bouton de son interphone et fit résonner sa voix dans tout le complexe de laboratoires :

— Je crois que vous relevez des services de sécurité, monsieur Perriweather. Vous comprenez ? J'alerte les services de sécurité !

— Je n'ai pas la moindre intention de discuter de quoi que ce soit avec une pondeuse. Amenez-moi vos savants.

À l'intérieur du laboratoire central, Remo entendit la voix de Dara.

— La sécurité, dit-il. Je crois que c'est pour nous.

Chiun se déplaça de sa position du lotus sur une des tables.

— Pas trop tôt, grogna-t-il. Pas étonnant qu'on donne tout le temps des prix aux savants. Ils méritent des médailles pour leur faculté de supporter l'ennui.

— Je crois que certains d'entre eux ne se contentent pas de rester assis sur des tables.

— S'ils étaient affligés comme moi par des élèves ingrats, ils seraient sous les tables, pas dessus ! rétorqua Chiun.

— Allons plutôt voir ce que Dara nous veut, dit Remo.

— Ah ! Les docteurs Remo et Chiun, dit Perriweather quand ils entrèrent dans le bureau.

Il tendit sa carte à Remo qui s'en désintéressa. Il l'offrit de force à Chiun, qui la déchira.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Dara ? Demanda Remo.

— Ce type-là m'a traitée de pondeuse d'œufs.

Chiun pouffa.

— Une pondeuse d'œufs, héhé, quel superbe qualificatif pour une femme blanche.

Dara, exaspérée, leva les bras au ciel et sortit de son bureau en claquant la porte.

— Je suis Chiun, dit le vieux Coréen à Perriweather, en s'inclinant à peine.

— Et vous devez donc être le D^r Remo ?

— Remo tout court, ça suffira.

Perriweather tendit une main que Remo négligea. D'un vif coup d'œil, il évalua ce jeune homme aux poignets épais. Il n'avait pas l'allure d'un scientifique. Il avait plutôt l'air d'un agent de la sécurité, chargé probablement de protéger le vieil Oriental. Il sourit malgré lui. Feu le D^r Ravits pourrait leur en dire long sur la valeur des agents de la sécurité, pensait-il.

Mais tout cela importait peu, au contraire, cela lui faciliterait le travail, se dit-il.

— J'ai grandement admiré, parmi vos travaux, l'extermination du hanneton Ung en Ouwenda.

Remo, de son côté, avait pris la mesure de Perriweather. L'homme était trop assuré, trop élégant, trop poli pour être un savant. Mais il avait les ongles sales.

— Vous avez lu ça dans les journaux ?

— Oui, répondit Perriweather. Je m'intéresse un peu moi-même à l'entomologie, voyez-vous. J'ai un laboratoire ultramoderne chez moi. Vous devriez venir le voir.

— Pourquoi ? demanda froidement Remo.

— Parce que, comme vous êtes les premiers entomologistes de l'OISEAU, votre opinion sur une de mes expériences me serait très précieuse.

— Son opinion ne serait pas précieuse du tout, intervint Chiun. Il ne sait même pas comment s'habiller. Comment voulez-vous qu'il apprécie la science ?

Perriweather regarda Chiun puis, l'air décontenancé, de nouveau Remo.

— Mon opinion vaut bien celle de n'importe qui ! protesta Remo. Sur quelle espèce de bestiole travaillez-vous, Periwinkle ?

— Perriweather. Et, s'il vous plaît, dites « insecte », bestiole est un terme... Enfin, ce sont des insectes, pas des bestioles, c'est péjoratif. Et justement, à cause de vos remarquables travaux sur le hanneton Ung, je suis venu vous mettre en garde contre un danger encore plus grand, que j'ai réussi à isoler dans mon laboratoire.

— Qu'est-ce que c'est ?

— J'aimerais mieux vous montrer, dit Perriweather en s'approchant de Remo, qui put ainsi apprécier l'infecte odeur de pourriture et de viande avariée qui émanait de sa personne. Je sais que vous avez eu des ennuis, ici, avec des terroristes. Moi-même, depuis que j'ai commencé à travailler sur ce projet, j'ai reçu des menaces. Je m'attends à une attaque ce soir, dans mon laboratoire.

— Il faut quand même que vous me donniez quelques précisions sur la nature de vos travaux, insista Remo. Mais je vous en prie, placez-vous sous le vent.

— Ne lui dites rien, conseilla Chiun. C'est inutile, il l'oubliera dans deux minutes. Il ne se souvient jamais de rien.

Il se passait quelque chose, entre ces deux-là, que Perriweather ne comprenait pas, alors il choisit de ne s'adresser qu'à Remo.

— Il existe une nouvelle espèce d'insecte, expliqua-t-il. Il se reproduit très rapidement et, si mes calculs sont exacts, il pourrait régner sur la terre en l'espace de quelques semaines.

— Alors pourquoi souriez-vous ? demanda Remo.

— C'est nerveux, prétendit Perriweather en plaquant une main sur sa bouche.

Remo remarqua qu'il avait les doigts longs et minces, aux articulations très pointues, comme les pattes d'une araignée.

— Nous ferions bien d'aller voir ce truc-là, dit-il.

— Je pense que c'est important. J'ai un avion privé qui attend.

Remo entraîna Chiun à l'écart.

— Parlez-lui pendant quelques minutes. Je vais appeler Smitty pour qu'il se renseigne sur ce type.

— C'est ça, répondit Chiun et avant que Remo arrive à la porte il le rappela : Tu diras à cette pondeuse qu'elle peut revenir à son poste. Héhé. Pondeuse d'œufs, héhé.

Remo forma le numéro et écouta tous les déclics alors que sa communication était relayée d'Albany à Denver puis par Toronto avant d'aboutir finalement aux Antilles dans l'île de Saint-Martin.

— Allô ? fit une voix chevrotante.

Remo prit un temps avant de parler.

— Qui est à l'appareil ? demanda-t-il avec méfiance.

— C'est Barry, gémit la petite voix. Je suppose que vous voulez parler au D^r Smith ?

— Peut-être, répondit Remo sans se compromettre.

— Il va falloir que je prenne un message. Il me l'a dit. Il n'est pas là. J'aimerais bien qu'il revienne vite. Il me manque.

— Barry comment ? Qui êtes-vous ?

— Barry Schweid. Je suis le meilleur ami du D^r Smith. Son tout

meilleur ami. Vous êtes celui qu'on appelle Remo, n'est-ce pas ?
Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Quand est-ce que Smitty sera là ?

— Je ne sais pas. J'aimerais bien qu'il revienne tout de suite. Je n'aime pas parler au téléphone.

— Faites-lui une commission de ma part, d'accord ?

— Oui. Je vais l'écrire.

— Dites-lui que je veux tout savoir sur un nommé Perriweather. Waldron Perriweather, troisième du nom.

— Ça commence par un P ? demanda Barry.

Remo raccrocha.

Dans sa grande demeure, Perriweather fit suivre à Remo et Chiun un long couloir obscur, en passant devant un laboratoire étincelant de blancheur.

— Vous ne voulez pas nous montrer votre laboratoire ? demanda Remo.

— Dans un moment. Il y a une pièce, là dans le fond. Suivez-moi, je vous prie.

— Il y a ici quelque chose qui sent le louche, dit Chiun en coréen alors qu'ils suivaient le couloir au tapis poussiéreux, à quelques pas de Perriweather.

— Ça doit être ses ongles, répondit de même Remo. Vous les avez vus ?

— Pourtant, ses vêtements sont immaculés.

— Et qu'est-ce qui l'a pris de traiter Dara de pondeuse d'œufs ?

— Oh ça ! Quand on parle de femmes blanches, tout est permis.

— Je ne relèverai pas ce propos.

— Il a été furieux quand tu as parlé de bestioles.

— Bizarre, pour quelqu'un qui travaille avec ces bêtes-là tout le temps. Il en garde peut-être sous ses ongles comme animaux de compagnie.

— Silence, gronda Chiun en coréen.

— Pourquoi ?

— Il y a du bruit qui vient de la pièce au bout du couloir.

Remo abaissa son seuil auditif. Chiun avait raison. Derrière la lourde porte au fond du couloir, quelque chose respirait. Quelque chose d'énorme, semblait-il. Comme ils s'approchaient, la respiration devint plus bruyante.

— Quelqu'un qui ronfle, peut-être, supposa Remo en coréen. À voir cette boîte, dormir doit être ce qu'il y a de plus amusant à faire.

Chiun ne souriait pas.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans, petit père ? demanda Remo. Quel genre d'animal ?

— Deux choses.

Le bruit s'amplifia. Et, en arrivant près de la porte, ils respirèrent une odeur immonde. L'air était froid et empestait.

— Contrôle ta respiration, ordonna vivement Chiun en coréen.

La puanteur les enveloppait comme de la fumée. Perriweather recula de la porte.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? demanda Remo.

— Ce que je veux vous montrer. Attendez-moi ici. Il faut que j'aille chercher quelque chose dans mon bureau.

— Nous attendrons, dit Remo à Perriweather qui s'éloignait déjà, puis il s'adressa à Chiun : La chose là-dedans sait que nous arrivons.

— Et ça ne lui plaît pas.

Les bruits, à l'intérieur, cessèrent un moment, reprirent de plus belle et s'arrêtèrent tout à fait.

Tout à coup, un panneau d'acier s'abattit derrière eux, barrant hermétiquement le couloir ; en même temps, la lourde porte s'ouvrit devant eux. Chiun examina l'épais battant d'acier.

— En avant ou en arrière ? demanda Remo.

— Je pense que nous devrions voir la surprise que nous a préparée ce fou.

Ils entrèrent tous deux dans la pièce. Au fond, deux personnes étaient tranquillement debout, côte à côte. Elles arboraient de petits sourires. Leurs mains étaient sagement croisées devant elles.

— Salut, dit Remo et il demanda à Chiun : Qu'est-ce que vous pensez de tout ça ?

— Les bruits d'animaux venaient de cette pièce.

Gloria Musswasser sourit ; Nathan et elle s'écartèrent l'un de l'autre. Entre eux, par terre, il y avait une mare de sang où flottait un crâne humain. Gloria s'approcha lentement de Remo et Chiun.

— Le papier peint est rouge, observa soudain Remo.

— Ce n'est pas du papier peint, c'est du sang, lui dit Chiun.

Gloria ouvrit la bouche. Une bouffée de gaz nauséabond s'éleva comme de la fumée d'une cheminée, ainsi qu'un profond grondement, si fort que les murs en vibrèrent. Elle avait une lueur inhumaine dans les yeux.

— Vous devriez prendre quelque chose pour ces gaz, conseilla Remo.

D'un geste nonchalant, il tendit une main vers Gloria mais, plus rapide que l'éclair, elle l'envoya de l'autre côté de la pièce comme une balle de ping-pong. Instinctivement, Remo se roula en boule, frappa le mur des deux pieds et rebondit sans se faire de mal.

— Qu'est-ce que... ?

Mais déjà Nathan se ruait sur lui, tête baissée comme un taureau, en poussant un cri perçant comme un sifflet de police. Il allongeait les

bras, ses doigts étaient ensanglantés, il avait des yeux vitreux. Du coin de l'œil, Remo vit la fille revenir vers lui, les lèvres retroussées sur les dents comme un chien enragé, dans un rictus de haine.

— Occupe-toi de l'homme, murmura Chiun.

Remo vit le vieux Coréen dessiner en l'air un petit cercle avec un bras puis il entendit le cri strident de Gloria qui s'arrêtait net et pivotait pour attaquer Chiun.

Nathan se rapprochait de l'autre côté, à une incroyable rapidité. Il tourna autour de Remo, en battant des bras, ses mouvements étaient si rapides qu'on avait du mal à les suivre. Remo se baissa et para de son mieux les attaques désordonnées.

Un poing lourd s'écrasa sur son épaule et lui fit perdre le souffle. Alors qu'il tentait de se relever, Nathan sauta dans les airs, à deux mètres au moins, et retomba sur lui les pieds en avant.

— Ça va, maugréa Remo. Ça suffit comme ça.

Il roula sur lui-même une fraction de seconde avant que Nathan n'atterrisse. La force des pieds de l'homme creva le plancher sous le tapis et Nathan s'enfonça, en tournant la tête de tous côtés, l'air ahuri.

— Trou, indiqua Remo en montrant la cavité autour des pieds de Nathan.

— Naaaaaarghhhh !

— Très juste, dit Remo.

Il abattit ses deux poings sur les épaules de Nathan et concentra tout son pouvoir sur les points d'impact. Son agresseur dément traversa le plancher en poussant un rugissement assourdissant et en entraînant le tapis avec lui dans sa chute.

Remo leva les yeux et vit Gloria qui se jetait en hurlant sur Chiun. Le vieil Oriental était parfaitement immobile, les bras croisés. Il fit un signe de tête à Remo, qui attendit un instant avant d'avancer un pied. Gloria y buta en meuglant.

— Et hop là boum ! dit Remo en lui saisissant le pied pour la lancer en l'air.

Elle fit deux sauts périlleux, tomba la tête la première par le trou où avait disparu le tapis et atterrit avec un bruit sourd.

— Adéquat, dit Chiun.

— Ils ne grondent plus. Ils se sont peut-être assommés.

— Plus de grondements mais il y a autre chose. Tu n'entends pas ?

Remo écouta. Il perçut un léger bourdonnement, faible mais incessant, qui montait du sous-sol. Les deux hommes se penchèrent sur le trou à l'instant où un essaim de mouches, très noir dans l'éclairage cru de la pièce, s'envolait par l'ouverture.

— Je crois que nous ferions mieux de partir, dit Remo.

— Sans savoir ce qu'il y a là, en bas ?

— Allez-y. Moi je vous attends ici.

— Le Maître de Sinanju ne descend pas dans des caves par des trous !

Remo gémit à part lui, se glissa dans l'ouverture en bloquant ses narines pour les protéger contre les assauts des mouches qui envahissaient le sous-sol. Au milieu d'une nuée d'insectes qui s'envolaient dans la pièce au-dessus, il finit par y voir un peu plus nettement.

Les corps des deux créatures qui les avaient attaqués gisaient comme des pantins cassés sur un tas de tapis, tellement couverts de mouches qu'ils avaient plutôt l'air de blocs de chocolat que de formes humaines. Remo chassa quelques dizaines de mouches de leur figure. Leurs yeux étaient grands ouverts et déjà vitreux.

— Ils sont morts, annonça-t-il.

— Et alors ?

— Alors, qu'est-ce que vous voulez de plus ? Il doit y avoir au moins dix millions de mouches, ici en bas !

— Dis-moi quelque chose que je ne sais pas.

Remo regarda autour de lui. À mesure que ses yeux s'adaptaient à l'obscurité, il distinguait d'autres formes, toutes floues et velues, à cause du tapis de mouches qui les recouvrait. En tapant des pieds et en battant des bras, il finit par dégager une forme.

— Dieu de Dieu, souffla-t-il en voyant émerger des os blancs.

C'était le squelette d'une vache, presque complètement décharné. Il ne restait que quelques lambeaux de viande pourrie encore attachés à des os.

Il y avait d'autres squelettes, un chien, plusieurs chats et une bête à cornes qui avait pu être une chèvre, pensa Remo.

Il rentra dans la pièce en sautant par le trou.

— C'est un cimetière, annonça-t-il. Des animaux morts...

Il s'interrompit.

— Plus qu'un cimetière ? hasarda Chiun.

— Plutôt un restaurant. Un restaurant pour mouches, répondit Remo. Tirons-nous d'ici !

Quand ils eurent déchiré et abattu l'épais panneau d'acier, ils fouillèrent la maison mais elle était déserte. Perriweather s'était enfui.

Dans le laboratoire, tout paraissait intact et normal à l'exception d'un cube de plexiglas sur lequel était branché un appareil bizarre. Il n'y avait rien dans ce cube qu'un petit bout de viande avariée et des chiures de mouches.

— Vous pensez que ça a une signification ? demanda Remo.

— Ce n'est guère la mission du Maître de Sinanju d'examiner des déjections d'insectes, déclara Chiun avec morgue. Nous laisserons ces détails à l'empereur Smith. Les hommes blancs adorent les excréments. C'est ainsi qu'ils ont inventé la danse disco et les aliments

surgelés.

Remo força la serrure d'un tiroir du bureau et trouva à l'intérieur une liasse de papiers couverts d'équations et de notes illisibles.

— C'est tout un tas de trucs, des calculs, des notes. Ça appartenait à... voyons voir... marmonna Remo et il retourna une enveloppe. Un certain Dexter Morley. Avec un tas de lettres à la suite de son nom.

— Des lettres ?

— Ouaip. Des lettres de diplômes. Ph-D, par exemple. Je ne sais pas qui c'est mais il doit être médecin, ou docteur en quelque chose.

— Oui, un docteur. Vétérinaire, probablement, grogna Chiun qui regardait avec dégoût les éviers pleins de crapauds et de salamandres.

Chapitre 14

Quand Smith rentra à son appartement de Saint-Martin, il trouva Barry Schweid blotti dans un coin, loin du soleil, son chiffon bleu drapé sur les épaules.

Le jeune homme le vit entrer et une lueur de joie illumina sa figure affligée, aussi intensément qu'un flash de photographe.

— Vous êtes revenu ! Vous revoilà ! s'écria-t-il en se relevant gauchement.

— Mais naturellement, Barry, répondit Smith.

— Je peux vous servir un Kool-Aid, Harold ?

— Non merci, Barry.

— Tenez, je l'ai déjà préparé.

Barry tendit à Smith un verre de liquide vaguement vert. Smith le prit.

— Ce n'est pas frais !

— La glace a fondu. Je l'ai servi juste après que vous soyez sorti. Vous m'avez bien manqué, Harold.

Smith toussota sans rien dire.

— J'ai essayé de tuer le temps, j'ai collectionné des cailloux et puis j'ai travaillé aux réfractions cosmiques qui emmagasinent tous vos fichiers et puis j'ai parlé au téléphone à votre ami Remo.

— Quoi ? s'exclama Smith en foudroyant du regard la petite boule de suif. Vous ne pouviez pas le dire tout de suite ? Quand a-t-il appelé ?

— Tout à l'heure. Il a dit quelque chose à propos d'un nommé Perriweather.

— Eh bien ?... Qui est-ce ? demanda Smith avec colère.

— Il ne savait pas. Il voulait des renseignements sur lui.

Tout en parlant, Schweid ouvrit l'attaché-case de Smith et ensuite il tapa sur le clavier en annonçant à haute voix :

— Waldron Perriweather, troisième du nom. Adresse...

Smith alla à la cuisine, jeta le Kool-Aid dans l'évier et se versa un verre d'eau fraîche au robinet. Quand il retourna dans le living-room, Barry lui remit une longue feuille de papier. Smith la parcourut et hocha la tête.

— J'ai bien fait, Harold ? Vous êtes content de moi ?

— C'est très bien, Barry, répondit distraitement Smith.

Il appela Remo aux laboratoires de l'OISEAU mais on lui dit qu'il était en voyage dans le Massachusetts. Après avoir jeté un nouveau

coup d'œil à l'imprimante de Barry, il forma le numéro du domicile de Perriweather.

— Parlez, répondit une voix familière.

— Ici Smith. Qu'est-ce qui se passe, Remo ?

— Il se passe qu'hier soir j'ai dû me débarrasser d'une bombe atomique. Et maintenant, nous avons trois cadavres sur les bras et un foutu chantier ici. Vous ne pensez pas que vous pourriez venir nous donner un coup de main ?

— Qui sont les trois cadavres ?

— Sais pas.

— Qui les a tués ?

— C'est nous. Du moins deux d'entre eux. Écoutez, Smith, y a trop de trucs à expliquer au téléphone. Juste un mot encore. Un nom, Dexter Morley. C'est un professeur ou quelque chose.

— Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— C'est celui que nous n'avons pas tué.

— Comment est-il mort ?

— Si c'est lui, dans une mare.

— Une mare de quoi ?

— De lui-même. C'est tout ce qui reste de lui à part quelques papiers auxquels nous ne comprenons rien, des trucs scientifiques. Mais nous ne sommes pas vraiment sûrs que c'est bien son cadavre. Nous ne pouvons pas le savoir.

— Je serai de retour dans quelques heures, promit Smith avant de raccrocher.

Barry retourna s'asseoir par terre dans un coin, s'enroula dans son chiffon comme dans une étole de soie, en fourrant une extrémité dans sa bouche et regarda dans le vague, l'air boudeur.

— Allons, Barry, ça suffit ! ordonna Smith.

Il fronça les sourcils, pour masquer son embarras devant ce garçon adulte, plus intelligent que quiconque, qui se conduisait comme un bébé.

— Vous êtes le seul ami que Fonfon et moi avons eu dans la vie, pleurnicha le gros garçon en regardant toujours dans le vague. Et maintenant vous allez nous quitter.

— Fonfon n'a pas de sentiments. C'est un objet inanimé. Fonfon...

Smith s'interrompit, agacé de parler de ce chiffon comme si c'était une personne.

— Il faut apprendre à vous passer de moi de temps en temps, dit-il plus calmement. Après tout, vous viviez très bien avant de me connaître, n'est-ce pas ?

— C'était pas pareil.

Incapable d'affronter cette conversation irrationnelle, Smith se retira dans sa chambre pour faire ses bagages.

C'était inexplicable, se disait-il en pliant soigneusement, dans une housse en plastique de teinturier vieille de quinze ans, son autre costume trois-pièces gris, identique à celui qu'il portait. Il était aussi loin que possible d'une image de père et, pourtant, ce génie de l'informatique faisait une fixation et se cramponnait à lui comme s'il était son petit garçon.

C'était ridicule. Smith n'avait jamais fait sauter sur ses genoux même sa propre fille, ne lui avait jamais raconté d'histoires pour l'endormir. Sa femme Irma s'occupait de ces choses-là et, en femme raisonnable, elle comprenait que son mari n'était pas un sentimental, et qu'il était inutile d'en attendre le moindre réconfort. Harold Smith était réfractaire à toute manifestation sentimentale.

Il avait passé sa vie à rechercher la vérité et la vérité n'était pas sentimentale. Ce n'était ni bon ni mauvais, ni heureux ni désolant. C'était tout simplement vrai. Si Smith était un homme froid, c'était parce que la réalité était froide. Cela ne voulait pas dire qu'il n'était pas humain. Il n'était pas un imbécile bêlant, voilà tout. Irma avait toujours eu l'intelligence de le comprendre.

Alors pourquoi Barry ne pouvait-il le comprendre aussi ? Si jamais Smith avait voulu jouer un rôle de père, dans un moment d'aberration larmoyante, il ne serait pas allé choisir un névrosé dont le seul réconfort était un vieux chiffon. Décidément ce gros Barry Schweid maladroit, qui avait le courage d'un hamster, était bien embarrassant.

Ce qui compliquait tout, c'était que ce gosse pleurnichard avait le cerveau d'un Einstein et il fallait bien admettre quelques failles au génie.

Mais pas ça, pensait Smith. Il n'emmènerait pas Barry Schweid aux États-Unis. Il refusait d'être manipulé par des larmes puériles et de passer le restant de ses jours encombré d'un albatros obèse pendu à son cou et cramponné à un chiffon trempé de bave. Non.

Il remonta la fermeture à glissière de la housse jusqu'à l'endroit où elle se coinçait, puis il referma le reste avec des bouts de scotch avant de la porter dans le living-room.

— Je crois que nous avons trouvé quelque chose, dit Barry sans se retourner.

Il était à genoux par terre, près de la table basse et de l'attaché-case de Smith. Son chiffon était sur son épaule.

— Quoi donc ?

— Le nom que vous avez noté. Dexter Morley. C'est un éminent entomologiste de l'université de Toronto. Il a été assistant du D^r Ravits, celui qui a été tué. Il a aidé Ravits à isoler les phéromones, ces substances qui attirent les animaux les uns vers les autres. Et puis, il y a deux ans, il a disparu.

— Intéressant, murmura Smith.

C'était réellement intéressant. Ravits avait été tué par des terroristes et maintenant Remo avait peut-être découvert les restes du D^r Dexter Morley, l'ancien associé de Ravits, qui aurait été assassiné dans la maison de Waldron Perriweather, troisième du nom, qui était justement le porte-parole bien connu de ces sociétés protectrices des animaux. Était-il possible que ce Perriweather fût le responsable de toute cette violence ?

— Je l'ai recherché dans l'ordinateur, expliqua Barry. À vrai dire, je savais déjà tout ça. La plupart des savants sont au courant de la disparition de Morley il y a deux ans. Mais j'ai trouvé quelque chose d'autre, encore plus intéressant.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Est-ce que vous m'emmènerez avec vous ? demanda Barry en levant vers Smith des yeux suppliants.

— Non, Barry. Je refuse.

— Je veux aller avec vous !

— Tout à fait impossible. Allez-vous me donner ces renseignements, oui ou non ? Cela m'évitera quelques minutes de travail.

— Bon, gémit Barry. J'ai entendu parler du D^r Morley quand j'étais à l'université parce que j'ai étudié l'entomologie. Certaines personnes croyaient que c'était Morley qui avait fait cette découverte scientifique sur les phéromones et qu'il était parti parce qu'il ne voulait pas en partager la paternité avec le D^r Ravits. D'autres pensaient qu'il avait simplement fait une dépression nerveuse et qu'il s'était enfui.

— Et alors ? demanda impatiemment Smith.

— Comme son nom est apparu en rapport avec Perriweather, j'ai examiné les banques, dans la région où habite Perriweather. Et il y a un Dexter Morley parmi les clients de la Beverly First Bank, avec deux cent un mille dollars à son compte.

Smith haussa un sourcil ; content de cette réaction, Barry poursuivit précipitamment :

— Je suis sûr que c'est lui. J'ai bien vérifié.

— Ainsi, Morley aurait pu quitter Ravits pour se faire embaucher ailleurs avec une forte augmentation de salaire ?

— Mais je n'ai pas trouvé trace de son employeur, avoua Barry. Tous les dépôts sont faits en espèces.

— C'est probablement parce que l'employeur voulait que personne ne le sache, estima Smith.

— Morley doit aussi avoir habité chez lui, parce qu'il n'y a pas de trace de domicile personnel, il ne figure pas dans l'annuaire du téléphone, non plus, dans un rayon de cent cinquante kilomètres autour de Beverly.

— Intéressant.

— Je pourrais vraiment vous être utile, implora Barry.

— Je ne sais pas, Barry.

— Dites-moi simplement de quoi vous avez besoin, Harold. Je veux gagner mon voyage. Vous serez heureux de m'avoir emmené. Je vous l'assure. Je peux installer le système sur vos autres ordinateurs pour empêcher toute intrusion. Je m'y connais plus que vous. Et je peux vous aider avec ce Dexter Morley. J'ai étudié l'entomologie pendant trois ans.

— Trois ans, ce n'est pas beaucoup, dans un aussi vaste domaine, il me semble.

Barry parut peiné.

— En trois ans, j'ai lu tous les principaux ouvrages écrits en anglais sur ce sujet. J'en ai beaucoup lu aussi en français et en japonais, et aussi en allemand et en chinois mais dans des traductions.

— Je vois...

— Mais c'était de bonnes traductions. Donnez-moi une chance, Harold !

Barry se releva, en se mordant la lèvre. Il serrait convulsivement dans ses mains la feuille de papier.

Barry pourrait être utile, pensa Smith, pour interpréter les notes de Dexter Morley, si c'était les siennes que Remo avait trouvées. Mais ensuite, que ferait-il de lui ? Une fois cette affaire terminée, il n'aurait plus besoin de Barry Schweid, alors que ferait-il de lui ? Il y avait bien une solution, au fond de la tête de Smith, mais il ne voulait pas y penser. Pas pour le moment.

— Quand j'aurai fini, je pourrai me débrouiller tout seul, dit Schweid.

— Ce n'est qu'un projet de travail.

— Pour vous, ce n'est qu'un projet.

Smith soupira.

— Bon, d'accord, dit-il à bout d'arguments.

Un large sourire illumina la figure de Barry.

— Mais je ne serai pas responsable de vous, ni avant, ni pendant, ni après, c'est bien clair ?

— Comme du cristal, assura Barry d'un air adorateur.

Smith serra les dents et referma l'attaché-case ordinateur. Quelque chose lui disait qu'il commettait une erreur terrible. Barry était trop attaché à lui et il allait maintenant l'entraîner dans un monde cruel, un monde où des gens avaient le pouvoir de tuer et n'hésitaient pas à se servir de ce pouvoir. Ce fragile jeune homme allait-il pouvoir résister aux attaques et aux agressions de cette vie barbare ?

Remo et Chiun attendaient tranquillement quand Smith arriva au domaine de Perriweather.

— Je suppose que la police n'est pas encore intervenue ? demanda Smith.

— À part nous, je ne vois pas quel être vivant aurait pu l'appeler, répondit Remo. Et nous n'aimons pas avoir affaire à la police. Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il désignait de la tête le petit jeune homme tout rond qui essayait de se cacher derrière Smith.

Smith s'éclaircit la gorge.

— Euh... c'est mon collaborateur, Barry Schweid.

— Et Fonfon, dit Barry.

— Et Fonfon ? demanda Remo.

— Et Fonfon, répéta Barry en brandissant son bout d'étoffe bleue.

— Ah, fit Remo. Eh bien, Fonfon et vous, vous allez rester là. Nous avons à causer en particulier.

Il s'empara du bras de Smith et l'entraîna dans un coin de la pièce.

— Je crois que le moment est venu de vous dire deux mots !

— Ah oui ? Lesquels ?

— À propos de Boule de Suif et de Fonfon.

— Pourquoi est-ce qu'ils vous gênent ?

— Pourquoi ils me gênent ? Très bien, je vais vous expliquer pourquoi. Depuis dix ans, vous ne parlez que de secret, de secret, et encore de secret. J'ai envoyé plus de gens que je ne veux m'en souvenir dans le néant parce qu'ils avaient découvert quelque chose qu'ils ne devaient pas savoir sur CURE. Vous vous en souvenez ? Et c'est vous qui les avez tous condamnés.

— Oui, je m'en souviens. Je me les rappelle tous, sans exception.

— Alors qu'est-ce que vous faites avec ce crétin, là ?

— Eh bien, Barry a fait du travail pour moi, sur les ordinateurs de CURE, pour les rendre inviolables. Et il connaît l'entomologie. J'ai pensé qu'il pourrait nous être utile pour déchiffrer ces notes.

— Superbe. Et maintenant il nous a vus, Chiun et moi.

— Oui, c'est vrai, puisque nous sommes tous dans la même pièce, reconnut Smith.

— Et ça ne vous inquiète pas ?

— Non. Barry est... eh bien, Barry est différent. Il a complètement perdu tout contact avec la réalité. Il ne peut rien comprendre sur notre organisation ni que tout cela concerne des personnes réelles dans un monde réel. Il vit dans un univers fantastique totalement informatisé. Mais je vous remercie de votre souci. Je l'apprécie.

— Alors appréciez ceci. Quand vous voudrez le supprimer parce qu'il en saura trop, vous ferez ça vous-même, déclara Remo.

— Ce ne sera jamais nécessaire, assura Smith.

— Je crains que si. Mais tenez-vous-le pour dit.

— Merci de partager mes soucis, dit Smith sur un ton si neutre que

Remo ne put savoir s'il plaisantait ou non.

Il pensa que non ; Smith ne plaisantait jamais.

— Alors ne perdons plus de temps, reprit Smith. Qu'avez-vous trouvé ?

— Vous voulez parler des cadavres ? Vous en voyez un, répliqua Remo en désignant les murs éclaboussés de rouge et la mare de sang séché au fond de la pièce, sur laquelle se trouvait le crâne. Smith ouvrit des yeux ronds.

— C'est tout ce qui reste ?

— Ça et quelques taches sur le tapis. Mais le tapis est en bas avec les autres cadavres.

— Ceux dont vos assassins sont responsables, empereur, précisa fièrement Chiun.

— Qu'ont-ils fait pour mériter la mort ? demanda Smith.

— Ils ont attaqué les premiers, expliqua Remo.

— Oui, mais dans quelles circonstances ?

— Il n'y a pas eu de circonstances. Ce cinglé de Perriweather nous a dit de venir ici, nous a enfermés avec les fous et a fichu le camp. Ils étaient deux, un homme et une femme. Ils ont voulu nous garder pour le déjeuner mais nous avons décliné leur invitation.

— Et ils n'ont rien dit ?

— Oh si ! assura Remo. Ils ont dit beaucoup de choses.

— Quoi donc ?

— Ils ont dit « Grrrrr » et « Naaaargh » et je crois qu'ils ont dit aussi « Ssssss ». Petit père, ils ont bien dit « Sssssss » n'est-ce pas ?

— Oui, dit Chiun. Et encore « Ourrrr ».

— Je savais bien que j'oubliais quelque chose. Ils ont dit aussi « Ourrrr ».

— La femme aussi ? demanda Smith.

— Elle n'était qu'une pas grand-chose, murmura modestement Chiun.

— Une pas grand-chose, je veux bien si on considère un bulldozer comme une pas grand-chose, grommela Remo. Ils étaient tous les deux forts comme des gorilles. Qu'est-ce qu'il fait ?

Il désigna Barry, qui était à genoux par terre et grattait le mur avec un instrument qui ressemblait à un abaisse-langue.

— Je prépare des biopsies, répondit gaiement Barry, tout en déposant ce qu'il avait gratté du mur dans une petite enveloppe blanche. Où sont les autres ?

— Il sait ce qu'il fait ? demanda Remo d'un air sceptique.

— Mais oui, assura Smith. Nous aurons besoin d'échantillons du sang des morts pour voir s'il y a un rapport avec les expériences de Ravits.

— Ravits ? Il travaillait sur des insectes.

— Il pourrait y avoir un rapport. Les autres cadavres ?

Remo montra une petite table ronde, bizarrement posée les pieds en l'air au centre du plancher nu.

— Là-dessous.

Quand Smith déplaça la table, un essaim de mouches bourdonna dans la pièce. Il les chassa avec dégoût et se pencha au-dessus du trou noir.

— Comment descendons-nous là-dedans ?

— Suivez mon conseil, Smitty. Vous ne voulez pas voir cette cave. Envoyez le gamin en exploration. C'est un boulot pour lui et pour Superfonfon.

— Qu'est-ce qu'il y a, là-dessous ?

— Des mouches, essentiellement. Et un tas de viande avariée.

— De la viande ? Quel genre de viande ?

— Des vaches, des chiens. Et deux êtres humains, si les mouches n'ont pas déjà tout mangé.

Smith frémit.

— Je ne demande pas mieux que de descendre, Harold, dit aimablement Barry. Si vous voulez bien tenir une extrémité de Fonfon.

— Harold, hein ? s'étonna Remo. D'accord, petit. Je vais vous aider.

Il fit glisser Schweid par le trou, en se servant du chiffon comme d'une corde. Il y eut quelques minutes de silence, puis une sourde exclamation.

— Barry ? appela Smith en se couvrant la figure pour regarder par l'ouverture. Ça va bien ?

— C'est fantastique, répondit Schweid.

On entendit des mouvements divers, suivis d'un petit rire.

— Ça va. Je peux remonter, maintenant, annonça Barry.

— J'espérais que vous décideriez de rester, marmonna Remo en hissant Barry.

Le jeune homme ressortit couvert de mouches en riant comme un imbécile. Smith fit un geste vague pour chasser les mouches mais elles ne semblaient pas importuner Barry.

— C'est ahurissant ! dit-il à Smith. Vous devriez vraiment aller voir !

— Je ne pense pas que ce soit nécessaire, dit le directeur de CURE et il s'empressa de remettre la table sur le trou. Est-ce que vous avez prélevé des échantillons de sang ?

— Oui, bien sûr. Mais vous avez remarqué les mouches ?

— Ce serait difficile de faire autrement, bougonna Remo.

— Combien d'espèces avez-vous comptées ? demanda Barry.

— Nous ne comptons pas.

— Dommage.

En riant triomphalement, Schweid tira de sa poche arrière une enveloppe blanche. Elle était pleine de mouches mourantes, écrasées en tas.

— Berk, fit Chiun.

— Il doit y avoir une centaine d'espèces différentes, là-dessous. J'en ai bien une quinzaine ici, et ce n'est qu'un petit échantillon.

— Ce qui prouve tout ce qu'on peut faire avec un peu de viande pourrie, dit Remo.

— Vous ne voyez pas ? Ce qu'il y a de bizarre, expliqua Barry, c'est que presque aucune de ces espèces n'est indigène à la région. Alors, vous ne comprenez pas ? Les mouches ont été apportées ici. La viande dans le sous-sol, elle leur a été apportée pour se nourrir.

— Un hôtel à mouches, murmura Remo. Est-ce que c'est comme un hôtel à cancrelats ?

— Où voulez-vous en venir, Barry ? demanda Smith.

— Quelqu'un voulait avoir ces mouches ici, Harold.

— Perriweather, devina Remo.

— Il m'a l'air d'une créature qui aime les mouches, dit Chiun. Même s'il savait trouver de bons mots. Pondeuse d'œufs. Hé hé, hé.

— De quoi parle-t-il ? chuchota Smith à Remo.

— Vous ne pouvez pas comprendre, il aurait fallu que vous soyez là. Ça ne fait rien.

— Et ces papiers que vous avez trouvés ?

Remo tira de sa poche toute une liasse qu'il remit à Smith, qui les parcourut et dit :

— On dirait des notes.

— Je sais.

Barry regardait par-dessus l'épaule de Smith.

— Je peux les regarder, Harold ?

— Bien sûr, dit Remo. Montrez-les aussi à Fonfon.

Barry étala les papiers par terre et les examina, tout en tordant machinalement en pointe un coin de son chiffon qu'il se fourra dans l'oreille.

— Incroyable, souffla-t-il.

— Qu'est-ce qui est incroyable ? demanda Smith.

— Il me faudrait les résultats des analyses de sang pour en être sûr, mais si ces notes sont justes, toutes ces morts ici ont été causées par une mouche.

— Une multitude de mouches, affirma Remo. Il y en a plein la cave.

— Non. Une espèce particulière de mouche. Une mouche mutante, capable de modifier l'équilibre du monde !

— Vous m'en direz tant !

— Si ces notes sont correctes, Morley a fait la plus grande

découverte depuis celle de l'ADN.

— Est-ce que c'est comme le PMU ? demanda Remo.

— Ne soyez pas si agressif, Remo, gronda Smith. Venez, Barry. Nous rentrons à Folcroft. Je vous donnerai tout le matériel nécessaire, là-bas.

— Et nous ? demanda Remo.

— Retournez aux laboratoires de l'OISEAU. Jusqu'à ce que nous ayons la certitude de la culpabilité de Perriweather, et alors nous l'arrêterons.

— Pas de problème, assura Remo. Nous le maîtriserons.

— Comment ça ?

— Nous n'aurons qu'à le ligoter avec Fonfon.

Chapitre 15

Waldron Perriweather, troisième du nom, était assis au milieu du canapé, dans sa suite de l'hôtel Plaza à New York. La petite boîte couverte de pierreries, contenant le corps déshydraté de Maman Mouche, reposait sur l'accoudoir de brocart.

Perriweather avait repoussé la table basse pour faire de la place à une petite caméra vidéo montée sur un trépied. Il se pencha pour la mettre au point, régla le volume du son, puis il se rassit. De la main droite, hors du champ de la caméra, il baissa un petit levier de mise en marche. Et il parla avec componction, en regardant droit dans l'objectif.

— Américains. Notez que je ne dis pas « mes chers concitoyens », parce que je ne suis pas votre concitoyen, et vous n'êtes pas les miens. Pas plus que je n'appartiens à aucune autre patrie. Mon nom est Waldron Perriweather, troisième du nom, et je ne fais pas partie de ceux pour qui le meurtre est une façon de vivre quotidienne, comme vous tous. Car, chaque jour, vous cherchez à exterminer la forme de vie la plus ancienne et la plus suffisante à elle-même qui ait jamais existé.

« Vous êtes tous des racistes anti-insectes, depuis la ménagère qui assassine négligemment, sans y penser, une malheureuse petite créature sur le rebord de fenêtre de sa cuisine jusqu'aux riches directeurs de fabriques d'insecticides qui distribuent la mort par milliards et dizaines de milliards chaque jour. Je vous accuse, au nom de l'Alliance pour la Libération des Espèces, pour la défense des innombrables petites vies que vous supprimez d'heure en heure sans réflexion et, ce qui est pire, sans remords. Je vous accuse ! »

Il leva un doigt osseux qu'il pointa droit sur la caméra.

— Prenez, par exemple, la petite mouche commune. Calomniée au cours de l'histoire, la mouche assure le renouvellement de la planète d'une manière bien plus remarquable que tout ce que pourrait tenter l'homme. Pouvez-vous, par exemple, manger des ordures ? Non. Vous vous contentez de créer des ordures. Avec votre alimentation, avec vos poubelles, même avec votre corps après votre horriblement long passage sur terre, vous créez de l'ordure. La mouche ne vit qu'un instant comparé à la longévité humaine et cependant elle fait bien plus que tous les humains.

« Vous vous considérez comme l'espèce la plus évoluée de la nature mais c'est faux, c'est une erreur grossière. La mouche est la

conquérante suprême de la terre. Elle existe depuis plus longtemps, son nombre est plus important et sa faculté d'adaptation mille fois supérieure à la vôtre ! Et c'est justement de cela dont j'ai voulu vous parler aujourd'hui. La faculté d'adaptation de la mouche. Une mouche particulière, encore jamais vue sur la terre, que j'ai baptisée *Musca Perriweatheralis*. La mouche qui rendra à la nature son équilibre originel. La mouche qui régnera sur la terre ! »

Il parla ainsi pendant encore un quart d'heure, puis il prit la cassette qu'il venait d'enregistrer et la plaça avec précaution dans une boîte adressée à la Continental Broadcasting Company, la plus importante chaîne de télévision d'Amérique. Il descendit la mettre à la poste dans le hall de l'hôtel.

De retour dans son appartement, il caressa distraitement sa mouche morte, en regardant les informations à la télévision.

— Une singulière dépêche vient de tomber, annonça le présentateur, en provenance de l'élégante North Shore du Massachusetts. D'après la police, deux cadavres ont été découverts, brutalement assassinés, dans la demeure du milliardaire bien connu Waldron Perriweather, troisième du nom. Les deux victimes ont été identifiées. Il s'agit de Gloria et Nathan Musswasser de Washington et du quartier de Soho à New York. Selon la police, ces cadavres ont été découverts dans une cave dégoûtante et infestée de mouches. Un porte-parole de la police parle d'un troisième crime possible. Il nous a été impossible de joindre M. Perriweather, le porte-parole bien connu des groupes de défense des animaux, pour avoir un commentaire.

Rageusement, Perriweather éteignit son poste. Ses yeux bleus fulguraient. Les cadavres des Musswasser. Trois morts, pas cinq.

— Les Musswasser, murmura-t-il sans parvenir à y croire.

Ces deux imbéciles qui se faisaient passer pour des savants n'avaient certainement pas pu tuer Gloria et Nathan, dotés de cette force décuplée, centuplée ! Que s'était-il donc passé ? Et qui étaient au juste ce D^r Remo et ce D^r Chiun ?

— Allô ? fit une voix ensommeillée à l'autre bout du fil.

— Anselmo ?

— Ouais. C'est vous, patron ?

— Je suis au Plaza, suite 1 305. Venez immédiatement et montez directement. Ne me demandez pas à la réception parce que je suis ici sous un autre nom.

— Tout de suite ? demanda Anselmo.

— Tout de suite. Et amenez Myron.

Quand les deux tueurs à gages arrivèrent, Perriweather leur remit un petit récipient transparent. À l'intérieur, il y avait un morceau de sucre et une mouche aux ailes rouges.

— Je veux que vous portiez ceci aux laboratoires de l'OISEAU, leur dit-il. Introduisez-vous dans une pièce avec les deux savants appelés Remo et Chiun, et libérez la mouche.

— C'est tout ? demanda Anselmo, quelque peu abasourdi. Vous voulez nous faire livrer une mouche ?

— Exactement.

— Vous ne voulez pas que nous leur cassions aussi la gueule ou quelque chose ? demanda Myron. Parce que nous, on veut que vous en ayez pour votre argent.

— Ce ne sera pas nécessaire. Livrez la mouche.

— Est-ce que nous devons l'attraper et la rapporter ? demanda Anselmo.

— Non, j'en ai beaucoup d'autres.

Perriweather pouffa. Ce rire était tellement étrange et effrayant que Myron donna un coup de coude dans les côtes d'Anselmo et le poussa vers la porte.

Perriweather la regarda se fermer sur les deux hommes. Il était temps, pensait-il, de se débarrasser d'Anselmo et de Myron. Si ce Remo et ce Chiun avaient éliminé les Musswasser, ces deux tueurs sans cervelle ne devraient pas poser de problème.

Et Remo et Chiun ne poseraient aucun problème à la *musca perriweatheralis*. La boîte contenant la mouche était en sucre filé et, dans six heures, la mouche aurait percé un trou pour sortir. Si Remo et Chiun étaient à côté, ils seraient morts.

Il caressa encore une fois le dos de l'insecte mort et referma le précieux petit cercueil.

— Un de nos enfants a déjà quitté le nid, maman, murmura-t-il. Son travail a déjà commencé.

Une navette aérienne et un taxi amenèrent Anselmo et Myron dans le parking des laboratoires de l'OISEAU où ils furent accueillis par un étincelant soleil d'été.

— J'aimerais bien aller me baigner, dit Anselmo, accablé par la chaleur.

— Demain, tu pourras te baigner, répliqua Myron.

— Demain, il va sûrement pleuvoir. Je préférerais aller nager aujourd'hui, au lieu de livrer des mouches.

— On a eu des pires boulots.

— Mais pas plus stupides, dit Anselmo en haussant au soleil le petit cube transparent. Guili-guili-guili, dit-il en grattant la paroi du bout de l'ongle. Ah dis donc, on dirait qu'il y a un petit trou, là.

— Où ça ?

— Là sur le côté.

— Manquerait plus que ça, grommela Myron. On a un contrat pour

la livraison d'une mouche et on perd la saleté de bestiole. Colle ton doigt dessus ou quelque chose, jusqu'à ce qu'on l'ait déposée.

— Ouais.

Anselmo prit son mouchoir et l'étala sur le trou gros comme une tête d'épingle.

— Pourquoi tu fais ça ? T'as peur d'attraper une maladie ?

— Ça se pourrait.

— Andouille, cette mouche a été élevée dans un laboratoire, elle doit pas avoir de microbes.

— Elle chie quand même, répliqua Anselmo.

Anselmo hissa Myron à hauteur de la fenêtre.

— Ils sont là ?

— Un jeune maigrichon et un vieux Chinetoque, c'est eux ?

— C'est ce qu'il a dit.

— Ils sont là. Mais je ne trouve pas qu'ils ont des gueules de savants, déclara Myron.

Il voyait le vieil Oriental, en kimono mandarine, paisiblement assis dans un coin de la pièce, en train de gratter sur un rouleau de parchemin avec une plume d'oie. Le jeune homme faisait des sauts périlleux tout autour de la pièce, bondissait contre un mur, un autre saut périlleux, et il retombait sans bruit sur ses pieds, et puis, sans hésitation, il recommençait à reculons.

Anselmo posa Myron par terre.

— Y a un type qui écrit sur du papier peint et l'autre qui fait des bonds comme un chimpanzé, rapporta Myron. C'est pas des savants, ça.

— Qu'est-ce que t'en sais ? On entre dans la boîte, on fait ce qu'on a à faire et puis salut la compagnie.

— J'aimerais quand même les tabasser un peu, je voudrais être sûr que Perriweather en ait pour son argent, dit Myron.

— Pas de cadeau, déclara Anselmo. On est payé pour livrer, on livre. Et rien d'autre. Comme dit la Bible, « L'ouvrier vaut ce que tu le payes. »

La conversation prenait un tour trop intellectuel pour Myron. Il s'écarta d'Anselmo et commença à forcer la fenêtre de la pièce voisine du laboratoire de Remo et Chiun.

— Nous allons entrer par là, en douce.

— Chiun, dit Remo.

— La paix ! Tu ne vois pas que je suis occupé ?

— Qu'est-ce que vous faites ?

— J'écris un beau poème épique et tendre sur l'ingratitude d'un bon à rien d'élève envers son maître.

— Oui, eh bien ce bon à rien d'élève entend deux malfrats sous la fenêtre.

— Oui. Et veux-tu avoir l'obligeance de les prier de faire moins de bruit ? Ils font un bruit infernal.

— Que pensez-vous que nous devrions y faire ?

Chiun renifla avec mépris.

— Je pense qu'il y a des détails dont peut s'occuper même un bon à rien d'élève, sans constamment déranger le Maître de Sinanju.

— Pardon, simple question.

— Questionne-moi silencieusement, ordonna Chiun en retournant à son poème.

Remo sortit dans le couloir et se dirigea vers la pièce d'à côté, par où étaient entrés les deux hommes.

Au même instant, Anselmo et Myron se jetaient de tout leur poids contre la porte de communication, et dans un grand fracas de bois brisé, ils pénétrèrent en chancelant dans le laboratoire.

Chiun leva les yeux au ciel et posa résolument sa plume d'oie. Anselmo lui rugit :

— Où est l'autre ?

— Dieu seul le sait, répondit Chiun d'un air écœuré. Probablement à la porte de la rue, pour inviter tous les passants à entrer et venir me déranger.

— C'est celui qui écrivait sur le papier peint, dit Myron. Tu vois ? Là.

Il montra du doigt le parchemin.

— Salut les gars, dit Remo en rebondissant dans la pièce par le trou qui venait d'être pratiqué dans le mur.

— Et ça c'est celui qui sautait comme un acrobate, expliqua Myron.

— Que pouvons-nous faire pour vous ? demanda aimablement Remo.

— Rien, répondit Anselmo. Nous vous apportons un cadeau.

Il posa le cube couvert du mouchoir sur la table de laboratoire.

— Ah, chic, un cadeau ! J'adore les cadeaux !

— C'est un pédé, chuchota Anselmo à Myron.

— Je peux regarder ? demanda Remo.

— Une vraie pédale, confirma Myron.

Remo souleva un coin du mouchoir et se pencha.

— Comme c'est gentil ! Une mouche. Chiun, c'est une mouche. Je n'ai encore jamais reçu de mouche.

— Vous en avez une maintenant, lui dit Anselmo.

— Vous n'avez besoin de rien d'autre ? demanda Remo.

— Non. C'est tout.

— Tant mieux, dit Chiun. Alors débarrassez cette pièce de vos

grosses carcasses que je puisse continuer à travailler.

— Dites donc, vous pourriez être poli, protesta Anselmo.

— Il écrit un poème, expliqua Remo. Il n'aime pas être dérangé.

— Ah non ? Eh bien on va voir s'il aime ça !

Anselmo traversa lourdement la pièce et vint abattre son pied énorme sur le rouleau de parchemin qu'il aplatit en laissant la marque de sa semelle.

— Maintenant, vous l'avez mis en colère, avertit Remo et il marmonna quelques mots à Chiun en coréen.

— Ho ho, qu'est-ce que vous lui avez dit ? voulut savoir Anselmo.

— Je lui ai demandé de ne pas vous tuer tout de suite.

— Hahahahaha ! s'esclaffa Anselmo. Elle est bien bonne ! Pourquoi pas tout de suite ?

— Parce que je veux d'abord vous poser quelques questions.

— Oh non ! intervint Myron. Pas de questions.

— Alors comme ça, on vous a simplement chargés de livrer la mouche et puis de vous en aller ?

— C'est ça, dit Anselmo.

— Ne lui réponds pas, grogna Myron. Ça ne le regarde pas.

— On ne vous a pas chargé de nous tuer ? insista Remo. Perriweather ne vous a pas demandé de nous tuer ?

— Non. Juste vous déposer la mouche.

— Mais qu'est-ce que tu peux être con, protesta Myron. Il a essayé de te piéger et maintenant il sait qu'on travaille pour Perriweather !

— Vous êtes plutôt intelligent pour une brute épaisse. Vous irez loin, lui déclara Remo. Où est Perriweather en ce moment ?

— Motus et bouche cousue, rétorqua Myron.

— Et vous ? demanda Remo à Anselmo.

Sans laisser à Anselmo le temps de répondre, Chiun gémit :

— Remo, j'aimerais bien que tu poursuives cette conversation ailleurs. Cependant, pour avoir profané mon parchemin, le laid m'appartient.

— Laid ? Le laid ! cria Anselmo. C'est de moi qu'il parle ?

Remo examina Myron, puis il se regarda dans une glace et répondit :

— Ma foi, il me semble que c'est à vous que ça s'applique.

— Je m'occuperai de vous après ! gronda Anselmo.

Il marcha sur Chiun qui eut l'air de s'élever comme une bouffée de fumée d'un feu mourant.

— Faudra apprendre, vieux schnock, à ne pas insulter les gens.

— Votre figure est une insulte.

Anselmo gronda au fond de sa gorge, ramena en arrière un poing énorme et le balança d'un geste menaçant.

— Arrête, Anselmo, laisse ce petit vieux tranquille.

— Bravo, Myron, dit Remo.

— Qu'il aille se faire voir ! cria Anselmo.

Son poing partit comme une fusée vers la frêle et délicate figure de Chiun. Il ne l'atteignit pas.

D'abord, Anselmo se sentit monter en silence vers le plafond. Il eut l'impression invraisemblable que c'était le petit vieillard fragile qui le soulevait mais il n'eut guère le temps d'y réfléchir parce qu'en redescendant il sentit quelque chose le frapper violemment dans les reins et les transformer en bouillie. Il voulut hurler mais il ne sut jamais ce qui lui sectionna le larynx d'un seul coup. La respiration coupée, Anselmo s'aperçut que tous ses os se disloquaient. Il avait encore les yeux ouverts et il vit se nouer les deux jambes de son pantalon avant de comprendre avec un certain choc que ses jambes à lui, dans le pantalon, subissaient la même torsion. Il ressentit une terrible douleur dans la poitrine et pensa qu'il devait avoir une crise cardiaque. C'était comme si une main puissante lui comprimait le cœur dans sa cage thoracique au point d'en arrêter les battements. Il eut le temps de réaliser que c'était bien l'œuvre d'une délicate main jaune, puis il glissa dans le vide lentement, en hurlant sans bruit pour protester contre l'injustice qui lui était faite, car il venait de comprendre, à l'instant de sa mort, que c'était précisément ce qu'avait prévu et voulu Waldron Perriweather.

— Adieu, Anselmo dit Remo et il se tourna vers Myron. Où est Perriweather ?

— Il était au Plaza, à New York, répondit Myron après avoir contemplé un instant le corps d'Anselmo.

— Et tout ce qu'il voulait, c'était vous faire livrer cette mouche ?

— Voui.

— Remo, celui-là a essayé d'être gentil avec moi, dit Chiun. Montre-toi généreux en retour.

— D'accord, petit père. Adieu Myron.

Le mastodonte ne sentit rien du tout.

— Vous ne trouvez pas que vous avez un peu exagéré ? dit Remo en considérant le bretzel humain qui s'était appelé Anselmo Bossiloni.

— Ne me parle pas, répliqua Chiun en lui tournant le dos.

Il ramassa son rouleau de parchemin aplati et en brossa avec la main la trace du talon.

— Je ne demande que le calme et le silence et tout ce que je reçois c'est de l'irritation et de la conversation. Une conversation assommante.

— Désolé, Chiun, mais j'avais des questions à poser.

Chiun se releva en soupirant et alla à la table de laboratoire en bougonnant :

— Il est évident que tant que tu vivras je n'aurai pas de paix.

— Je voulais savoir ce que signifiait cette mouche. Elle vient de Perriweather, alors elle doit signifier quelque chose.

Chiun regardait à son tour le cube sous le mouchoir.

— La mouche, insista Remo. C'est elle la clef de toute cette violence.

— Trouve une autre clef, lui dit Chiun en jetant le cube dans la corbeille à papier.

— Qu'est-ce que vous racontez ? Pourquoi avez-vous fait ça ?

— Parce que la mouche est morte, rétorqua Chiun et il sortit de la pièce.

Chapitre 16

Ils étaient dans un sous-sol du sanatorium de Folcroft, où un petit laboratoire avait été installé pour Barry Schweid par Smith. À travers les murs, Remo entendait le léger bourdonnement de la climatisation dans les salles contenant les ordinateurs géants.

Chiun s'appliquait à tourner le dos à Remo, qui se contentait de soupirer et de prendre un air intéressé en regardant, les bras croisés, ce que faisait Barry Schweid.

Le petit jeune homme obèse était dans toute sa gloire. Il allait et venait autour de la table de laboratoire en poussant des cris de joie. Il gesticulait avec extase pour désigner une petite chose disséquée sous son puissant microscope.

— C'est fantastique, je vous dis, fantastique ! glapissait-il de sa voix de fausset d'éternel adolescent. Vous dites que quelqu'un vous a apporté ça en cadeau ?

— Tout comme le Père Noël, répondit Remo.

— Ahurissant. Qu'une personne offre à un parfait inconnu un cadeau d'une telle importance !

Chiun renifla.

— Inconnu peut-être mais pas parfait. Ce pâle morceau d'oreille de cochon est beaucoup de choses, mais un parfait quoi que ce soit ne figure pas sur la liste.

— À vrai dire, hasarda Remo, je crois qu'on essayait de nous tuer.

— Cette mouche ne peut pas tuer directement. Elle a été créée pour agir comme catalyseur.

— Ah ? Bien sûr, ça explique tout, dit Remo. Naturellement.

— Non. La mouche n'a aucune force en soi. Mais... Tout est expliqué dans les notes de Dexter Morley, vous savez. Contrairement aux mouches communes, celles-ci peuvent piquer. Et la piqûre produit un effet sur le corps piqué.

— Le corps piqué ?

— Oui, le corps piqué. La piqûre place l'organisme au niveau de courbes cosmiques avec lesquelles il n'est généralement pas en synchronisation.

— Vous m'en direz tant ! s'exclama Remo.

— C'est simple, vraiment. Prenez une fourmi.

— Allons bon, grommela Chiun. Des fourmis, maintenant.

— Est-ce que nous ne pourrions pas en rester aux mouches ? demanda Remo à Barry.

— La fourmi est un meilleur exemple. Une fourmi peut porter plusieurs centaines de fois son propre poids. Comment croyez-vous qu'elle y parvienne ?

— Chiun le fait tout le temps. Il me fait tout porter.

— Silence, imbécile ! gronda Chiun. La respiration, dit-il tout naturellement à Barry. C'est le principe de base de Sinanju. La respiration est le noyau de l'être.

— Voyons, Chiun, interrompit Remo nous parlons de fourmi, pas de philosophie.

— Mais il a raison ! dit Schweid.

— Naturellement, marmonna Chiun.

— Leurs systèmes corporels sont capables de réfracter les courbes cosmiques d'énergie de telle manière que leur force est complètement disproportionnée à leur masse corporelle. En réalité, n'importe quelle espèce pourrait avoir cette force, si elle pouvait se concentrer suffisamment pour cela, expliqua Barry. Seulement les fourmis n'ont pas besoin de se concentrer. Chez elles, ça se passe tout naturellement.

— Vous dites que n'importe quelle espèce pourrait y arriver ? Vous le pourriez, vous ? demanda Remo.

— Je crois, si je parvenais à me concentrer. Mais il faudra l'aide de Fonfon.

Barry ramassa le lambeau bleu et le jeta sur ses épaules comme une cape de guerrier. Il regarda dans le vague.

— Je vais essayer de me concentrer sur les courbes cosmiques dans cette pièce, et ne faire qu'un avec elles.

Il commença à respirer profondément. Son regard se voila. Il resta parfaitement immobile pendant plusieurs minutes, en regardant dans le vide, en respirant comme une locomotive.

Remo bâilla bruyamment et pianota sur son avant-bras.

— Silence ! ordonna Chiun.

— Voyons, ce n'est pas sérieux...

Chiun le réduisit au silence d'un regard à fendre du granit.

Au bout d'un moment, Barry releva la tête avec dans les yeux une expression d'exaltation. Il tendit une main hésitante vers un pied de la table de laboratoire.

— Allons donc ! railla Remo. Ce truc-là doit peser cent cinquante kilos.

Barry tourna la tête vers un mur et la grande table se souleva de trois centimètres.

Remo resta bouche bée quand Barry la haussa encore de trois, de cinq centimètres. La figure du gros garçon avec son bout de couverture de bébé ne révélait aucune fatigue, aucun effort, rien qu'une extase innocente. Il souleva la table à hauteur des yeux, le bras complètement tendu, puis il l'abassa lentement. Sur le dessus, pas un

seul objet n'avait bougé, rien n'avait glissé, pas même une aile rouge de la mouche disséquée. Barry reposa la table par terre sans aucun bruit.

— Excellent, approuva Chiun.

— Je n'y crois pas, dit Remo.

— Moi, si. Je cherche un élève, jeune homme. Est-ce que vous consentiriez à porter un kimono ? Vous seriez un excellent élève. Nous pourrions commencer aujourd'hui par les exercices de la patte de tigre.

— C'est pas un peu fini ? se plaignit Remo. Je ne sais pas ce que ce type a découvert, mais ce n'est pas Sinanju !

— La jalousie des réussites des autres ne sied pas à ceux qui refusent de faire l'effort de réussir eux-mêmes, psalmodia Chiun.

— Quoi, jaloux ? Je ne suis pas jaloux. C'était un hasard, un coup comme ça. Et je ne porterai pas de kimono, pas question !... Quel rapport avec la mouche, cette exhibition ? demanda Remo à Barry.

— La mouche communique cette force sans effort de concentration, expliqua Barry en frottant son chiffon contre sa joue.

— Alors ces deux personnes dans la maison...

— Précisément. Vous avez dit qu'elles étaient comme des fauves, Elles l'étaient. Elles avaient été piquées par une de ces mouches.

Remo se tourna vers Chiun.

— Et le chat du D^r Ravits avait probablement été piqué par la mouche, lui aussi. C'est comme ça qu'il a pu le mettre en pièces.

Chiun se taisait. Il considérait Barry Schweid, en levant ses mains devant ses yeux, comme s'il cherchait à le cadrer dans un objectif d'appareil photo.

— Vous transportez un peu trop de gras sur vous, lui dit-il. Mais nous vous le supprimerons. Et le kimono est un vêtement merveilleux pour cacher cette hideuse graisse blanche, même si certaines hideuses personnes blanches refusent de le comprendre.

— Je ne porterai jamais de kimono, déclara Remo.

Dans le bureau au-dessus d'eux, Harold Smith jeta un coup d'œil à la rangée d'écrans de télévision gros comme des paquets de cigarettes, montés sur son pupitre. Ils étaient allumés en permanence, quand il était présent, réglés sur les trois principales chaînes et sur un canal d'information marchant vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Smith leva les yeux de ses papiers et vit la figure d'un homme en gros plan sur les quatre écrans. Il aurait simplement trouvé cela bizarre s'il n'avait pas reconnu Waldron Perriweather, troisième du nom. Il tourna le bouton du son et entendit la voix bourdonnante débiter sur un ton monotone :

« Voici ce que j'exige de vous, tueurs de l'univers. Tout meurtre

d'insecte doit cesser immédiatement. Je répète, immédiatement. À cela devra s'ajouter la création de lieux d'élevages d'insectes partout où ce sera possible, afin de compenser le génocide commis contre ces nobles créatures. Les ordures et les détritrus doivent être rassemblés et immédiatement déposés devant toutes les habitations humaines. Les couvercles de poubelles seront interdits. J'espère avoir été clair.

« Si dans les vingt-quatre heures on n'a pas commencé à mettre en œuvre ce dispositif, je lâcherai la *musca perriweatheralis*. Sa vengeance sera impitoyable. J'ai déjà expliqué de quoi est capable cet insecte. Je n'ai pas l'intention de vous en faire la démonstration mais ceux d'entre vous qui ne me croiraient pas et négligeraient cet avertissement, comprendront bientôt, à leurs dépens, la puissance de ce noble insecte. Si je n'obtiens pas votre soumission absolue à ces exigences, les nations seront détruites, une par une. Détruites totalement, absolument, sans espoir de renouveau. Et aucune de vos ridicules petites mesures ne pourra l'empêcher. Rien ne pourra m'arrêter. »

Perriweather toussota et son regard brilla soudain comme si ses yeux s'emplissaient de larmes. Sa voix devint gémissante :

« Nous ne demandons pas la destruction de votre espèce, ni votre disparition de la terre. Nous ne demandons qu'à coexister avec vous, comme dans les temps anciens, quand l'homme n'était qu'un petit chaînon dans un ordre écologique naturel. C'est ainsi que cela doit être. C'est ainsi que cela sera. Bonne nuit, mesdames et messieurs, monstres et ogresses du monde. »

La figure de Perriweather fut remplacée par quatre présentateurs. Ils firent à peu près tous les mêmes commentaires, rapportant les propos de savants interviewés qui assuraient que Perriweather, bien que milliardaire, était un fou sans aucune crédibilité scientifique.

Smith coupa le son et resta assis là en silence pendant plusieurs minutes. Enfin, il appuya sur le bouton d'appel qui résonna dans le laboratoire improvisé de Barry Schweid.

— Montez, s'il vous plaît, dit Smith. Tous les trois.

— Je ne crois pas du tout qu'il soit fou, déclara Barry Schweid quand le directeur de CURE leur eut rapporté l'ultimatum télévisé.

— Pourquoi ? demanda calmement Smith.

— Prenez tout ça dans l'ordre. Nous avons les notes de Dexter Morley. Elles nous apprennent que lorsqu'il est allé travailler pour Perriweather, Perriweather avait déjà créé une super-mouche. Premièrement, elle piquait, deuxièmement les animaux qu'elle piquait voyaient leur force décuplée et devenaient fous furieux. Le chat de Ravits a été piqué et s'est comporté comme ça. Les chimpanzés d'Ouwenda ont mis des gens en pièces. M. Chiun et M. Remo ont pu constater la même chose chez Perriweather quand ils ont été attaqués

par ces deux personnes. Elles avaient probablement été piquées. Alors cette mouche existe et elle représente déjà un danger pour l'espèce humaine.

Inhabitué à retenir si longtemps l'attention, Barry regarda timidement les trois hommes, puis il reprit :

— Et maintenant, c'est pire. C'est sur cette mouche aux ailes rouges que travaillait Morley et il a réussi à l'immuniser contre le DDT, les insecticides courants et même tous les poisons connus à ce jour. Il a créé une mouche invincible.

— On peut toujours les écraser, suggéra Remo.

— Il faudrait beaucoup de tapettes. Non, je ne crois pas que Perriweather soit fou et je ne pense pas non plus qu'il bluffe. Je crois qu'il a l'intention de faire exactement ce qu'il a dit.

— Mais attendez ! Si cette mouche est indestructible, pourquoi est-ce qu'elle est morte avant de nous piquer, Chiun et moi ?

Barry écarta les mains.

— Je ne sais pas. C'était peut-être un modèle défectueux.

— Elles le sont peut-être toutes ?

— C'est un bien gros « peut-être » qui pèse la vie de l'humanité, fit observer Barry.

— Alors, dit Smith, la question qui se pose, c'est de savoir où Perriweather a décidé de frapper.

— Peut-être dans une zone surpeuplée mais à faible densité d'insectes ; ce serait l'idéal pour les mouches, toutes ces proies. C'est une possibilité, hasarda Barry.

— Et il a peut-être aussi un compte à régler ! supposa Remo.

— Est-ce que vous pensez à ce que je pense ? dit Smith.

— L'Ouwenda. Il est devenu complètement dingue quand nous avons organisé là-bas l'opération anti-hannetons. Et si l'ami Barry a raison, il y a très peu d'insectes dans cette région.

— Je le crois aussi, dit Smith. Mais il va être difficile de nous rendre en Ouwenda.

— Pourquoi ?

— Depuis l'agitation antiaméricaine à la suite de l'affaire du hanneton, l'Ouwenda a fermé ses frontières à tous les Occidentaux.

— Si nous ne pouvons pas y aller, Perriweather, non plus, ne peut pas y aller.

— Barry, voulez-vous vérifier avec l'ordinateur ?

— Oui, Harold.

Il ne fallut que trois minutes au jeune homme pour avoir la réponse.

— C'est bien l'Ouwenda, annonça-t-il.

— Vous en êtes sûr ?

— Waldron Perriweather a pris un billet d'avion pour la Libye il y

a trois jours. Le billet a été utilisé. Il est allé là-bas. Il y a des vols de Libye en Ouwenda. Notre ordinateur a enregistré un passeport libyen qui a été accordé à Waldron Perriweather, le signalant comme citoyen libyen. C'est en Ouwenda qu'il va.

— Nous aussi, déclara Remo.

— Si nous pouvons y entrer sans incidents, dit Smith.

— Qui pourrait nous aider ?

— Ndo. Le chef de l'OISEAU. C'est une haute personnalité, là-bas. Il pourrait le faire. Mais il ne voudra pas, il s'est trop impliqué dans cette campagne antiaméricaine et antiscientifique.

— On peut peut-être le persuader, affirma Chiun.

— Comment ? demanda Smith.

— C'est une information négociable, dit Chiun en jetant un coup d'œil à Remo.

— C'est bon, Chiun, marmonna Remo avec un soupir. D'accord. Je porterai le sacré oripeau. J'enfilerai le foutu kimono ridicule. Mais rien qu'une fois, Chiun !

— J'accepte ta promesse de bonne foi, fit Chiun et il sortit dignement du bureau.

— Où va-t-il ? demanda Smith.

— Ne le demandez pas, répliqua Remo.

Le directeur général Ndo était dans son bureau en train d'astiquer le dieu Ga avec la graisse de son propre nez. Il y eut un hurlement aigu dans l'antichambre, suivi d'un bruit sourd.

Chiun entra dans le bureau et, l'estomac crispé, Ndo aperçut dans l'entrebâillement de la porte le tas de ses gardes du corps qui gisaient par terre dans l'antichambre de réception. Il ne dit qu'un seul mot :

— Encore ?

Chiun hocha la tête.

L'air d'un homme vaincu, le directeur général rangea le Ga dans sa poche de gilet, prit une serviette de cuir et suivit le Coréen, jusqu'à l'aéroport.

Chapitre 17

C'était une journée type, en Ouwenda, étouffante et fétide dès le lever du jour et de plus en plus brûlante d'heure en heure.

Une estrade avait été dressée sur la place du village natal de Ndo. Cette place n'était guère plus qu'un petit espace de terre battue décoré de l'unique équipement collectif : un puits, creusé dans le temps par un groupe d'étudiants bénévoles américains et devenu un monument. Peu après le départ des étudiants américains, le puits avait été empoisonné par le frère de Ndo, le commandant en chef des armées, qui l'avait pris pour un urinoir public, erreur répétée un nombre incalculable de fois par ses soldats. Un autre villageois trouva que la pompe, décorée à l'origine de cercles de peinture rouge et de fleurs, ferait un bel objet d'art africain et il la vendit à un collectionneur européen d'art primitif.

À présent le puits ne servait plus à rien sinon à empester le voisinage, mais c'était quand même sur cette place que les dignitaires en visite aimaient s'installer pour prononcer d'interminables discours d'appel à la révolte contre l'impérialisme occidental.

Quand leur cortège arriva au village, Ndo descendit de voiture et alla s'entretenir avec quelques membres de sa tribu. Quelques minutes plus tard, il revint et demanda à Smith :

— Vous cherchez un homme blanc ?

— Oui.

— Il est ici. Un homme est arrivé hier soir et on l'a vu rouler en voiture dans la région.

Remo regarda par la portière, d'un air dégoûté.

— Au poil. Et comment est-ce que vous allez trouver quelqu'un au milieu de toute cette brousse ? Il pourrait être n'importe où. C'est une idée stupide d'être venus ici, d'abord.

— Alors on pourrait peut-être tous retourner à New York ? s'exclama Ndo, tout prêt à donner au chauffeur l'ordre de faire demi-tour.

— Pas si vite, protesta Smith. L'homme que nous cherchons veut du monde. On pourrait essayer de l'attirer ici en rassemblant une foule de gens au même endroit.

— Vous voulez distribuer de l'argent ? demanda Ndo. Ça attire toujours la cohue.

— Le piège est trop grossier.

— Hein ? Et comment fait-on alors pour attirer les gens ?

— Trouvez quelque chose, vous. C'est vous l'homme politique, dit Remo.

— Je sais ! Je vais faire un discours.

— Soyez bref, marmonna Remo.

L'estrade fut rapidement construite avec des pierres et du bois d'un ancien entrepôt à céréales, une autre tentative impérialiste pour imposer aux citoyens d'Ouwenda une alliance avec l'Occident fauteur de guerres. Sur la tribune, fut hissé le tout dernier modèle du drapeau de l'Ouwenda, un champ à rayures roses et noires sur lequel bondissaient trois lions en vichy. La tante de Ndo, fabricante officielle des drapeaux pour le président pour l'éternité, avait à peine eu le temps de découper les lions dans une vieille robe et de les coller à la Superglu sur le drapeau, juste avant l'heure prévue pour le discours.

Les villageois furent rassemblés à la baïonnette et massés sur la place.

Quand Amabasa-François Ndo apparut sur l'estrade, il fut accueilli par un silence glacial, même pas un semblant d'applaudissement. Toutefois, après que les soldats entourant la place eurent armé leurs fusils automatiques, la foule se mit tout à coup à hurler d'enthousiasme.

Ndo agita les mains en souriant. Ses dents étincelèrent au grand soleil.

— Mon peuple, commença-t-il.

Pas d'applaudissements. Il s'interrompit, les poings sur les hanches, pour faire les gros yeux au général à vie, son frère, qui aboya un commandement à ses hommes. Les soldats mirent un genou à terre, en position de tir, leurs armes pointées sur la foule. Des cris d'approbation jaillirent instantanément de toutes les gorges.

Ndo sourit et fit modestement taire l'ovation.

— Mes amis, il y a quatre-vingt-sept ans...

Au dernier rang de la foule, Remo jeta un coup d'œil à Smith.

— Le discours de Gettysburg ?

— Vous l'avez averti de ne pas débiter de propos antiaméricains, chuchota Smith. C'est peut-être la seule chose qu'il sache par cœur.

— ... la proposition que tous les hommes...

Les yeux de Remo continuaient de patrouiller tout autour de la place. Enfin il la vit, une jeep qui venait de s'arrêter derrière une des cases de bois et de papier goudronné formant le quartier résidentiel du village. Il commença à s'écarter de Smith mais le directeur de CURE le retint en lui saisissant le bras.

— Regardez, murmura-t-il en attirant l'attention de Remo sur l'estrade.

— ... et afin que le gouvernement du peuple, par le peuple et pour

le peuple...

Ndo s'interrompit et chassa une mouche qui bourdonnait autour de sa figure. Le brusque silence persuada les villageois que le discours était fini. Sans y être invités cette fois, ils poussèrent une acclamation de pure forme et retournèrent vaquer à leurs affaires.

— Satanée mouche ! cria Ndo en tapant des pieds de rage.

Personne ne vit la mouche aux ailes rouges piquer Ndo sur sa nuque noire luisante mais tout le monde s'immobilisa quand il poussa un hurlement d'angoisse.

Atterrée, la foule regardait Ndo, les poings crispés, déchirer les feuillets de son discours. Il jeta les pages en l'air, pivota sur lui-même et se mit à gesticuler comme un fou. Il saisit le mât du drapeau ouwendais et le cassa en deux. Puis il se fourra le drapeau dans la bouche et le déchira avec les dents.

Sautant à terre, il empoigna un des poteaux de soutien du podium et le secoua jusqu'à ce que tout s'écroule, après quoi il réduisit le bois en poudre.

La foule l'observa un moment, silencieuse, jusqu'à ce qu'il se dresse au milieu des débris de l'estrade comme une bête primitive géante surgissant de son antre, en poussant un cri étrange, hors de portée de toute vibration humaine.

Les villageois, habitués aux longues homélies assommantes de Ndo sur le marxisme, sautèrent sur place de joie et se mirent à applaudir.

— *Musca perriweatheralis*, s'exclama Barry Schweid aux anges. Perriweather est ici. Il a lâché la mouche. Vous entendez, Harold ? Il est ici.

— Il ne nous a même pas accordé les quarante-huit heures.

Smith regarda à droite et à gauche. Remo et Chiun s'étaient éloignés de lui et marchaient lentement vers Ndo.

Le frère du directeur de l'OISEAU s'approcha de son côté, pour lui tendre une main secourable.

Ndo parut sourire puis, dès que son frère fut à sa portée, il balança son bras comme une faux et son poing s'abattit contre l'oreille du frère.

Comme un ballon de chocolat, la tête du général sauta des épaules et alla rebondir dans la poussière vers le puits.

Un villageois hurla. Puis un autre. Les soldats dressèrent leurs armes et les braquèrent vers Ndo mais il était trop tard. Le politicien s'empara d'un des soldats, l'empala sur son propre fusil et le fit tourner au-dessus de sa tête.

Il poussait des rugissements alors que le sang jaillissait de sa victime, en soulevant de petits nuages de poussière à chaque goutte qui tombait sur la terre surchauffée.

— Naaaaargh ! gronda Ndo, les yeux exorbités.

— Il dit « Naaaargh » aussi, petit père, dit Remo. C'est peut-être ainsi que nous saurons si quelqu'un a été piqué. Il dira « Naaaargh ».

— Finement observé, jugea Chiun.

Les villageois tournèrent les talons et s'enfuirent en courant. Ndo maintint le soldat soulevé au-dessus de sa tête et puis il le lança comme si ce n'était qu'un fétu de paille, au milieu de ses camarades.

L'armée ouwendaise jeta promptement ses armes et prit ses jambes à son cou. Comme par magie, la place fut soudain déserte, à l'exception de Remo, Chiun et Smith... le cœur de Smith se serra.

Barry Schweid se trouvait près de Ndo et agitait lentement son chiffon. Le regard du petit jeune homme obèse était vitreux. Ndo se tourna vers lui, les lèvres retroussées comme pour une sauvage parodie de sourire. Le bout d'étoffe bleue attira son attention. Comme un taureau dans l'arène, il fonça dessus.

Remo et Chiun s'élancèrent mais Barry leur cria :

— Pas plus près ! Je peux m'en occuper.

Son corps se raidit, ses yeux se refermèrent à demi, son regard se perdit dans le vague.

— Remo, Chiun ! Aidez-le ! ordonna Smith.

Remo ne lui répondit pas et dit à Chiun :

— Il refait son truc. Son machin de puissance cosmique.

Chiun se contenta d'observer la bataille qui se déroulait devant eux.

Quand Ndo atteignit Barry et allongea les bras pour l'enlacer, Barry passa par-dessous, lança un pied et envoya le directeur de l'OISEAU faire un vol plané. D'un petit poing potelé, il l'assomma sur la tempe au passage.

— Bon Dieu, ce gosse est épatant ! s'écria Remo. Sinanju instantané !

— Il n'y a pas de Sinanju instantané, dit Chiun et il s'avança vers Barry.

Ndo s'était relevé et tournait autour du jeune homme. Barry avait lâché son chiffon et pivotait sur lui-même, en restant face à Ndo. À ce moment, presque visiblement, il parut perdre sa force. Il regardait le sol, où Ndo avait piétiné son chiffon.

— Ici, Ndo ! Ici ! cria Chiun.

Mais avant que Ndo esquisse un geste, Barry se jeta à terre pour ramasser... quoi ?

— Il va récupérer cette foutue loque, gronda Remo.

Chiun courut pour le retenir mais c'était trop tard. Un seul coup suffit. Ndo frappa Barry entre les omoplates et brisa le dos du jeune génie aussi facilement qu'une petite branche morte et avec le même craquement. Barry s'écroula comme si tous les os de son corps étaient brusquement tombés en poussière.

Il tenta de ramper, sa main gratta la terre, et puis sa tête retomba.

Chiun était sur Ndo. Ses bras et ses jambes invisibles sous son kimono dont la soie mouvante faisait paraître ses mouvements presque langoureux, il semblait exécuter un ballet autour de son adversaire. Mais il y avait le bruit. Le bruit sourd des coups qui pleuvaient sur Ndo, le cric et le crac des os fracturés et finalement l'Africain s'effondra comme une chiffé molle, les yeux sans vie tournés vers le soleil et les mains agitées d'un dernier petit spasme.

Remo se pencha sur Barry et Smith accourut.

— Pourquoi est-ce que tu t'es arrêté, petit ? demanda Remo. Tu le tenais et puis tu t'es arrêté.

Chiun s'accroupit de l'autre côté de Barry qui sourit douloureusement. Il ouvrit son poing crispé. À l'intérieur, il y avait la mouche aux ailes rouges. Elle ne bougeait pas.

— J'ai vu ça par terre, à côté de Ndo. J'ai sauté pour l'attraper, pour qu'elle n'aille pas piquer quelqu'un d'autre. Perdu mon temps... elle était déjà morte.

— Nous allons vous transporter dans un hôpital, dit Smith, agenouillé dans la poussière à côté de la tête de Barry.

— Je ne crois pas, murmura le jeune homme. Vous savez, la mort est une chose tangible, quelque chose qu'on peut sentir. Vous voulez écrire ça quelque part ?

Son esprit scientifique était fasciné par le fonctionnement de son propre organisme, jusque dans les derniers instants de sa vie. Smith hocha la tête, la gorge trop serrée pour parler, et Remo demanda :

— Où est-ce que ça fait mal, petit ? Je peux chasser la douleur.

Il savait bien que c'était la mort, qu'il ne pouvait la vaincre.

— Vous auriez été un excellent élève, dit Chiun. Vous aviez la sagesse et le courage. Il ne vous manquait que la confiance en vous, savoir que vous en étiez capable. C'est le véritable secret de Sinanju : l'homme peut surmonter tous les obstacles s'il sait au fond de son cœur qu'il le doit et au fond de son esprit qu'il le peut.

— Vous pensez vraiment que j'aurais été un bon élève ? murmura Barry.

— Oui. Le meilleur.

— Merci...

Les yeux de Barry se révoltèrent et il distingua Smith derrière lui.

— Merci, Harold. Merci pour tout.

— C'est moi qui vous remercie, Barry.

— Vous êtes le seul ami que j'aie jamais eu, Harold.

— Je pense la même chose, Barry.

Barry Schweid sourit alors et mourut. Le lambeau de laine bleu, oublié dans les courageux instants de sa bataille finale et de sa mort, traînait dans la poussière.

Le corps de Barry Schweid était allongé à l'arrière de la limousine qui avait appartenu à Amabasa-François Ndo.

— La jeep a disparu, annonça Remo. Dieu sait où Perriweather peut être maintenant. Vous pensez qu'il a encore des mouches ?

— Il doit en avoir, répondit Smith. Beaucoup plus. Je suis sûr qu'elles se sont reproduites, à présent. Il en a bien assez pour mettre sa menace à exécution.

— Alors nous avons perdu.

— On le dirait bien.

— Je suis navré, dit Remo. Il peut être n'importe où, à présent.

— Je sais.

— Nous allons rester ici, Chiun et moi, pour essayer de le trouver, mais je n'y crois pas trop.

— Moi non plus, répondit Smith d'un air las.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Je vais conduire le corps de Barry à l'ambassade américaine, près de l'aéroport. On s'arrangera pour le rapatrier. Nous l'enterrerons aux États-Unis.

— C'est une bonne idée, approuva Remo.

Smith soupira et monta dans la voiture.

— Au revoir, Maître de Sinanju. Au revoir, Remo.

— Salut, dit Remo.

Chiun garda le silence et Smith démarra.

Chapitre 18

— Ma foi, si le monde doit retourner à l'âge de pierre, autant être ici qu'ailleurs, dit Remo.

— C'est curieux comme les choses blanches comme toi sont promptes à capituler ! rétorqua Chiun.

— Perriweather pourrait être à des kilomètres, à présent !

— Il pourrait. Et il pourrait être tout près. Est-ce que nous devons renoncer sans même envisager la possibilité de réussir ?

— D'accord, d'accord, on va continuer de suivre les traces de la jeep, grommela Remo sans conviction.

Ils suivaient une piste étroite, dans la brousse, tout juste assez large pour le véhicule de Perriweather.

— Et que penser du curieux état de la mouche aux ailes rouges ? demanda Chiun sans se retourner, tout en courant.

— Quel curieux état ? Elle était morte !

— C'est justement un curieux état.

— Comme vous voudrez, petit père, dit Remo qui n'avait aucune idée de ce que voulait dire Chiun.

— Silence ! Est-ce que tu entends ?

Remo écouta et n'entendit rien. Il se retourna vers Chiun mais le vieux Coréen n'était plus là. Il leva les yeux. Chiun grimpait à un grand arbre, aussi vite qu'un écureuil. Le Maître de Sinanju resta un moment au sommet puis il glissa doucement jusqu'à terre. Quand il retomba, Remo perçut le bruit. C'était un moteur d'automobile.

Chiun s'élança en courant dans la brousse. Remo le suivit.

— Vous l'avez vu ? demanda-t-il.

— Il est là-bas, répondit Chiun en faisant un geste vague devant eux. Le sentier doit tourner dans la jungle et rejoindre une autre route, plus loin. Nous pouvons le rattraper.

Le chemin contourna une petite colline et traversa une clairière sèche et poudreuse.

Remo et Chiun s'arrêtèrent alors que la jeep de Perriweather surgissait du virage. Le conducteur freina brutalement et la voiture stoppa en dérapant.

Même sous le brûlant soleil d'Afrique, Perriweather avait l'air digne. Ses cheveux n'étaient pas décoiffés. Il portait une élégante saharienne kaki mais même à dix mètres, Remo voyait ses ongles sales.

— Monsieur Perriweather, je présume, dit-il.

— Ah, les docteurs Remo et Chiun. Quel plaisir de vous retrouver ici, leur cria Perriweather.

Remo fit un pas vers la jeep mais s'arrêta en voyant Perriweather lever une main qui tenait quelque chose. C'était un minuscule cube cristallin, avec un point noir à l'intérieur. Le point noir bougeait. Et il avait des ailes rouges.

— C'est ça que vous cherchez ? demanda Perriweather.

— Tu l'as dit, bouffi, répliqua Remo. C'est la seule ?

— Comme vous dites, l'ami. La seule.

— Alors je la veux.

— Parfait. Tenez, vous pouvez l'avoir. Attrapez-la !

Il lança le cube vers Remo. Alors que Remo et Chiun regardaient en l'air l'objet de cristal qui retombait, il emballa son moteur.

— Il y en a beaucoup plus ! hurla-t-il. Beaucoup, beaucoup !

Il éclata d'un grand rire sauvage.

— Je l'ai, petit père, annonça Remo.

Il leva le bras et attrapa l'objet au vol, avec précaution. Mais ce n'était ni du verre ni du plastique. Il sentit le cube de sucre filé s'effriter entre ses doigts et puis il ressentit une autre sensation, une vive piquûre au creux de sa main droite. Il ouvrit sa main et la regarda. La trace de la piquûre enfla à vue d'œil.

— Chiun ! Je suis piqué !

Chiun ne dit rien. Il recula de Remo, les yeux pleins de chagrin.

À quinze mètres, de l'autre côté de la clairière, Perriweather avait arrêté la jeep et, debout sur le siège, il les regardait tous deux en riant.

— Est-ce que la vie n'est pas merveilleuse quand on s'amuse ? cria-t-il.

Remo essaya de répondre mais aucun son ne sortit de ses lèvres. Et ce fut le premier spasme.

Il lui était déjà arrivé de souffrir. Il y avait eu des moments où il s'était senti mourir. Mais jamais il n'avait connu la douleur terrible de perdre totalement le contrôle physique de lui-même.

Quand les premières convulsions le secouèrent, il porta machinalement les mains à son ventre ; il avait l'impression que ses intestins étaient ballottés comme sur des montagnes russes. Sa respiration était courte, ses poumons brûlaient.

Les spasmes musculaires atteignirent ses jambes. Ses cuisses frémirent et ses pieds tremblèrent. Puis les muscles de ses bras, de son dos se nouèrent comme tétanisés et la douleur devint insoutenable. Il se tourna péniblement vers Chiun. Le vieux Coréen ne faisait pas un geste vers lui mais se tenait droit comme une statue, comme pétrifié, les yeux dans ceux de Remo.

« Chiun, voulut-il dire. Petit père, aidez-moi. »

Il ouvrit la bouche mais rien ne sortit, aucun mot. Ce ne fut qu'une

plainte de bête sauvage, un grondement sourd qui s'échappa de son corps malgré lui. Le son l'effraya. Ce n'était pas lui, il avait l'impression que son corps ne lui appartenait plus. C'était le corps d'un inconnu. D'un tueur.

Alors qu'il contemplait le vieux Coréen, il se mit à baver. Cette petite silhouette, parfaite comme une délicate porcelaine, devint irréelle, un jouet, une cible pour la rage inexplicable qui l'animait et jaillissait de toutes les fibres de son nouveau corps étranger.

Pendant un moment Chiun, Maître de Sinanju, mentor et ami, cessa d'exister pour lui. Il avait été remplacé par le petit être fragile pétrifié devant lui.

Remo tomba sur les mains et les genoux et rampa à travers la clairière. À l'arrière-plan, le rire de Waldron Perriweather continuait de résonner dans l'air lourd et humide.

Remo essaya de parler. Il força sa bouche à articuler, il souffla l'air de ses poumons. Il battit des bras, réussit à prononcer un mot :

— Partez !

Ce qui suivit fut un rugissement.

— Non, répondit Chiun avec simplicité à ce rugissement. Je ne te fuirai pas. Tu dois te détourner de moi et de la créature qui t'habite.

Remo se rapprocha, en luttant contre lui-même, mais incapable de s'arrêter. De la mousse bouillonna sur ses lèvres. Les pupilles de ses yeux avaient un éclat rouge.

— Tu es un Maître de Sinanju reprit Chiun. Lutte contre la chose dans ton esprit. Ton esprit doit savoir que tu es maître de ton corps. Lutte !

Remo roula sur le côté pour interrompre son mouvement en avant, vers Chiun. Il serra ses bras autour de lui, en proie à la torture, et parvint à haleter :

— Peux pas lutter.

— Alors tue-moi, Remo, dit Chiun en écartant les bras, en tendant le cou. J'attends.

Remo se mit à genoux et s'élança vers Chiun, qui ne fit rien pour s'écarter.

Tu es un Maître de Sinanju.

Les mots se répercutaient quelque part, profondément, en lui. Et dans le tréfonds de lui-même il comprit qu'il était un homme, pas un cobaye de laboratoire sans volonté. Il était un homme et plus qu'un homme car Chiun, le Maître de Sinanju, lui avait appris à être davantage, à voir le vent, à goûter l'air, à se déplacer avec les vibrations de l'univers. Chiun avait entraîné Remo à devenir un Maître et un Maître ne fuyait pas, il ne se fuyait pas, même face à lui-même.

Grâce à un colossal effort de volonté, Remo changea de direction. Il était arrivé si près de Chiun que la soie du kimono lui frôla le bras.

Des larmes ruisselèrent sur la figure de Remo alors que cette partie de lui-même qui était restée Remo se battait de toutes ses forces contre la bête qui l'attaquait. Dans un grand cri aigu, il se jeta contre un rocher et s'y cramponna.

— Je... ne... tuerai pas... Chiun, gémit-il en serrant la pierre de toutes ses forces.

Il sentit la masse inanimée se réchauffer et trembler entre ses bras. Puis, dans une bouffée d'air qui expulsa le poison de ses poumons au prix d'un terrible effort final, il serra plus fort le rocher entre ses mains ensanglantées.

La pierre se brisa et vola en éclats. Des cailloux et du sable jaillirent dans les airs et lui retombèrent dessus.

Quand la poussière se fut dissipée, Remo se redressa.

Comme un homme.

Chiun ne parla pas. Il hocha simplement la tête. C'était suffisant.

Remo courut à travers la clairière. Le rire de Perriweather s'arrêta net et Remo entendit le grincement de protestation de la boîte de vitesses de la jeep qui démarrait.

Il courut plus vite, en sentant la parfaite synchronisation de son corps qui réagissait aux subtils commandements de son cerveau.

La jeep cahotait devant lui, à une certaine distance, en fonçant sur le sentier.

Et soudain elle s'arrêta.

Perriweather appuya sur l'accélérateur. Les roues tournèrent, s'enfoncèrent dans la terre mais le véhicule n'avancait plus.

Il se retourna et resta bouche bée en voyant la main de Remo qui retenait l'arrière de la jeep. Il essaya de parler mais pas un son ne sortait de sa bouche.

— La mouche vous a mangé la langue ? ironisa Remo et, sur ce, il souleva dans les airs l'arrière de la jeep qui se renversa et bascula à flanc de colline en rebondissant, en faisant plusieurs tonneaux avant d'exploser en flammes.

Elle s'arrêta enfin en s'écrasant contre un éperon rocheux.

— C'est ça le show-biz, mon trésor, dit froidement Remo.

Chiun était à côté de lui.

— Il est mort ? demanda-t-il.

— Il devrait déjà être au paradis des mouches, répliqua Remo.

Ils regardèrent le brasier pendant un moment, puis Remo sentit Chiun sursauter à côté de lui. Et il gémit en voyant ce qui retenait l'attention du Maître de Sinanju.

Un petit tourbillon d'insectes s'élevait de la jeep en feu. Dans le soleil éclatant, leurs ailes brillaient d'un rouge sang.

— Oh non, gémit Remo. Il y en a d'autres ! Et elles se sont échappées ! Que faire ?

— Nous pouvons rester là, dit Chiun. Elles nous trouveront.

— Et ensuite, quoi ? Nous nous laisserons manger par des mouches ?

— Tu ne comprends rien à rien ! déclara Chiun.

Les mouches aux ailes rouges étaient emportées très haut dans le ciel par le courant d'air chaud de l'épave en feu. Puis, attirées par la présence des deux hommes, elles voletèrent dans leur direction.

— Que devons-nous faire, petit père ?

— Rester ici pour les attirer. Mais ne les laisse pas te piquer.

Les mouches, une douzaine peut-être, décrivaient des cercles autour des deux hommes. De temps en temps, l'une d'elles descendait pour se poser mais un mouvement brusque de Remo ou de Chiun la renvoyait en l'air.

— Tout ça c'est épatant, jusqu'à ce que nous soyons fatigués de chasser ces bestioles, grogna Remo.

— Il n'y en a plus pour longtemps. Regarde leurs cercles.

Remo cligna des yeux. Les cercles de leur vol devenaient plus désordonnés. Le bourdonnement changeait aussi, il était irrégulier et trop fort.

Enfin, une par une, les mouches parurent s'affoler, bourdonnant de plus belle, plongèrent, remontèrent et finirent par tomber par terre.

— Elles sont mortes ! s'étonna Remo.

Chiun avait ramassé une large feuille et il la pliait pour en faire une petite boîte. Il y rangea les mouches mortes.

— Pour Smith, expliqua-t-il.

— Pourquoi sont-elles mortes ?

— C'est l'air. Elles ont été élevées pour vivre dans du poison mais elles ont perdu leur faculté de vivre longtemps dans l'air que nous respirons. C'est pour ça que cette autre mouche est morte dans le laboratoire. Et c'est pour ça que la mouche est morte après avoir piqué le malheureux jeune ami de l'empereur Smith.

Chiun glissa la boîte de feuille dans un repli de son kimono.

— Alors on n'avait même pas besoin de nous, dit Remo. Ces monstres seraient morts tout seuls.

— Nous étions nécessaires, répliqua Chiun en tournant la tête vers l'épave embrasée contenant les restes calcinés de Perriweather. À cause de ces autres monstres.

Chapitre 19

Une semaine plus tard, Smith arriva dans leur chambre d'hôtel sur les côtes du New Jersey.

— Chiun avait raison, dit-il sans préambule en ôtant ses lunettes pour se frotter les yeux. Les mouches ne pouvaient pas vivre dans l'air normal. Elles vivaient dans le laboratoire de Perriweather parce que l'air y était très purifié et qu'elles avaient été manipulées pour résister au poison. Mais l'air ordinaire les aurait tuées de toute façon.

— L'ordinaire tue beaucoup de choses, déclara Chiun. De grands maîtres sont tués par l'ordinaire, par des élèves moins qu'ordinaires.

Smith eut vaguement l'impression d'assister à une scène de ménage entre les deux hommes, alors, pour se donner une contenance, il se racla la gorge et tira de sa poche un papier qu'il remit à Remo.

— Ceci a été laissé pour vous aux laboratoires de l'OISEAU, dit-il.

Remo parcourut le billet qui commençait par ces mots : « Remo chéri ».

— Elle dit qu'elle est partie en Amazonie chercher de nouveaux débouchés aux travaux du D^r Ravits sur les phéromones.

— Au fait, Smitty, merci de lire mon courrier avant moi. Si vous saviez tout le mal que vous m'épargnez en lisant ainsi mes lettres personnelles !

Remo jeta le billet dans la corbeille à papier.

— Vous n'avez pas le droit de recevoir de courrier personnel, lui dit Smith. D'ailleurs, Dara Worthington a été avertie que les docteurs Remo et Chiun sont morts dans un accident de jeep en Owenda.

— Je ne suis pas mort ! protesta Chiun.

— Simple mensonge poli, expliqua Smith.

— Ah, je vois. Un mensonge poli. Une fiction courtoise, comme les promesses de certaines personnes, dit Chiun en faisant les gros yeux à Remo.

— Smitty, vous feriez bien de partir, maintenant. Chiun et moi avons quelque chose à faire.

— Je peux vous aider ? proposa Smith.

— Si seulement vous pouviez ! soupira Remo.

— J'attends, annonça Chiun derrière la porte de la salle de bains.

— Ne nous énervons pas, vous voulez ? Ce truc-là est plus étriqué que la peau d'un navet.

— C'est un excellent kimono.

— Ouais, je vous crois.

— Et tu le porteras à la salle à manger pour dîner.

— Telle était ma promesse. Et je tiens toujours mes promesses.

Chiun rit tout bas.

— Remo, il y a des années que. j'attends ce moment. Je veux que tu saches que tu as ensoleillé le crépuscule de ma vie.

La porte de la salle de bains s'ouvrit et Remo sortit.

Chiun recula, chancelant de stupéfaction.

Son petit kimono de soie, orné d'oiseaux violets et de fleurs de magnolia peints à la main, était incroyablement ridicule sur Remo : les manches, trop courtes, s'arrêtaient aux coudes ; l'encolure, bien nette et bien fermée autour du cou maigre de Chiun, bâillait jusqu'au nombril de Remo, nu jusqu'à mi-cuisse et dont la carrure tendait à craquer la soie légère. Il était nu-pieds et ses genoux étincelaient de blancheur sous les couleurs délicates du vêtement.

— Tu as l'air d'un idiot, dit Chiun.

— Je vous avais prévenu.

— Je n'irai nulle part avec toi tant que tu auras l'air d'un tel imbécile.

Remo hésita. C'était une ouverture.

— Ah non ! répliqua-t-il. Un accord est un accord. Je vous ai promis de l'enfiler et je le porterai pour le dîner. L'affaire est entendue.

— Pas avec moi, certainement pas !

— Oh que si. Et si quelqu'un rit, il est mort. Allons-y !

Remo se dirigea résolument vers la porte de la chambre. Chiun le suivit à contrecœur.

— Très bien. Si tu insistes.

Mais sur le seuil, Chiun s'arrêta.

— Attends ! Qu'est-ce que c'est que cette odeur ?

— Quelle odeur ? Je ne sens rien.

— Une odeur comme une maison de plaisir. Attends. Ça vient de toi.

Remo baissa la tête et se renifla la poitrine.

— Ah, ça ? Je m'en sers tout le temps. C'est ma lotion.

— Je ne savais pas qu'on fabriquait ces choses-là avec de l'ail.

— Ce n'est pas de l'ail. Juste un peu épicé. C'est frais, comme dans un sous-bois. J'en mets tout le temps.

— Oui, tu en mets tout le temps, mais dans tes vêtements. Ça cache ton odeur. Mais maintenant... avec ta peau exposée... C'est plus que je ne peux supporter ! dit Chiun en se bouchant le nez. Vite ! Tu empuantis mon beau kimono. Dépêche-toi de l'enlever avant que le tissu ne soit à jamais imprégné de cette saleté.

— Vous êtes bien sûr que c'est ce que vous voulez, Chiun ?

— Je t'en supplie, Remo. Tout de suite. Dépêche-toi, j'expire.

Remo retourna dans la salle de bains. Un moment après, il ressortit vêtu de son tee-shirt et de son pantalon noirs avec ses mocassins habituels.

— Tu as bien accroché mon kimono dehors, pour l'aérer ? s'inquiéta Chiun.

— Oui. Pouvons-nous aller dîner, maintenant ?

— Oui, si notre appétit n'a pas été coupé à tout jamais.

— Oh, je mangerai de très bon appétit, assura Remo, avec un grand sourire.

Warren Murphy a collaboré au scénario de plusieurs films à succès, dont *La Sanction* de Clint Eastwood et *L'Arme fatale 2* de Richard Donner. Avec **Richard Sapir**, puis d'autres auteurs, il a écrit près de cent cinquante tomes de sa célèbre série *L'Implacable*, qui mêle habilement action, humour et espionnage.

Des mêmes auteurs :

L'Implacable :

1. *Implacablement vôtre*
2. *Savoir, c'est mourir*
3. *Puzzle chinois*
4. *L'Héroïne de la Mafia*
5. *Docteur Séisme*
6. *Conditionné à mort*
7. *Rumba chez les routiers*
8. *Conférence de la mort*
9. *Les Fous de la justice*
10. *Le Typhon du Tiers-Monde*
11. *Marche ou crève*
12. *Safari humain*
13. *Rock'n'drogue*
14. *Jeune cadre dynamite*
15. *Crimes cliniques*
16. *Pour quelques barils de plus*
17. *Totem atomique*
18. *Biftons bidons*
19. *Divine béatitude*
20. *Fatale finale*
21. *Mauvaises graines*
22. *Cervelle trafic*
23. *Comptine cruelle*
24. *Cœurs de pierre*
25. *Rêve mécanique*
26. *Bloody Bortsch*
27. *Le Dernier Temple*
28. *Croisière de la mort*
29. *Culte sanglant*
30. *Colère noire*
31. *Secours mortel*
32. *Chromosomes cannibales*
33. *Vaudou machine*
34. *Réaction en chaîne*
35. *Tovaritch Cow-boy*

36. *Porno-dollars*
37. *La Peur dans le sang*
38. *Mafia-City*
39. *Kidnapping à la Maison-Blanche*
40. *Jeux dangereux*
41. *Torches vivantes*
42. *Douce énergie*
43. *Noir linceul*
44. *Bye bye l'espion*
45. *Sainte apocalypse*
46. *Bain de sang*
47. *Menace cosmique*
48. *Pétero-massacre*
49. *Plus jamais*
50. *Toxico-jouvence*
51. *Fureur aveugle*
52. *L'Or des maudits*
53. *Mortel sacrilège*
54. *Citizen came*
55. *Alerte Rouge*
56. *Visite Spatiale*
57. *Cadeau Mortel*
58. *Ado Connection*
59. *Jeu de vilain*
60. *Trans-mort airlines*
61. *Mégamouche*
62. *La Septième Pierre*
63. *Terre Brûlée*

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *The Destroyer #61: Lords Of The Earth*

Copyright © by Richard Sapir and Warren Murphy
Tous droits réservés

© Bragelonne 2016

Illustration de couverture : © Shutterstock

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-2820-9

Malgré tous nos efforts, nous n'avons pas pu retrouver les ayants droit de la traduction de cet ouvrage. Nous nous tenons donc à la disposition de toute personne souhaitant nous contacter à ce sujet, à l'adresse des éditions Bragelonne ci-dessous.

Bragelonne – Milady
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr
Site Internet : www.milady.fr